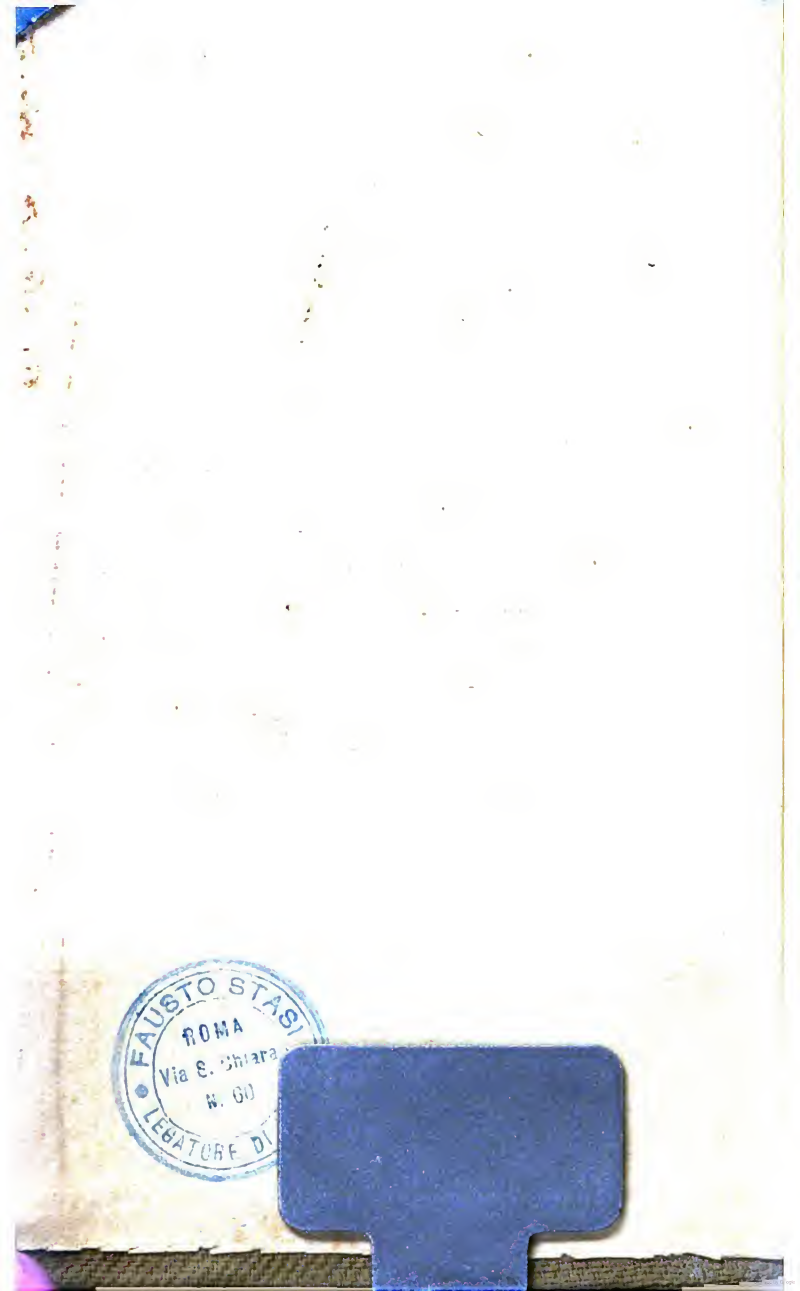



NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
42
4 A
23
ROMA

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME QUATRIÈME.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION,

PAR J.-J. ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIÈME



A PARIS,

CHEZ CRAPART, CAILLE ET RAVIER,
Libraires, propriétaires de la collection
CAZIN, rue Pavée St-André, n°. 12.

AN XI. — 1802.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE CINQUIÈME.

NOUS voici parvenus au dernier acte de la Jeunesse, mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Émile est homme ; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle ? où la trouverons-nous ? Pour la trouver il la faut connoître. Sachons premiérement ce qu'elle est, nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite ; et quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne sera-t-il pas fait. *Puisque notre jeune gentilhomme*, dit Locke, *est prêt à se marier, il est temps de le laisser*

auprès de sa Maitresse. Et la dessus il finit son ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE,

OU

LA FEMME.

SOPHIE doit être femme comme Emile est homme ; c'est-à-dire, avoir tout ce qui convient à la constitution de son espèce et de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique et moral. Commençons donc par examiner les conformités et les différences de son sexe et du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au sexe la femme est homme ; elle a les mêmes organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés ; la machine est construite de la même manière, les pièces en sont les mêmes, le jeu de l'une est celui de l'autre, la figure est semblable, et sous quelque rapport qu'on les considère, ils ne diffèrent entr'eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au sexe la femme et l'homme ont partout des rapports et

partout des différences ; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un et de l'autre ce qui est du sexe et ce qui n'en est pas. Par l'anatomie comparée, et même à la seule inspection, l'on trouve entr'eux des différences générales qui paroissent ne point tenir au sexe ; elles y tiennent pourtant, mais par des liaisons que nous sommes hors d'état d'apercevoir ; nous ne savons jusqu'où ces liaisons peuvent s'étendre ; la seule chose que nous savons avec certitude, est que tout ce qu'ils ont de commun est de l'espèce ; et que tout ce qu'ils ont de différent est du sexe ; sous ce double point de vue, nous trouvons entr'eux tant de rapports et tant d'oppositions, que c'est peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres si semblables en les constituant si différemment.

Ces rapports et ces différences doivent influer sur le moral ; cette conséquence est sensible, conforme à l'expérience, et montre la vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes ; comme si chacun des deux allant aux fins de la nature, selon sa destination particulière, n'étoit pas plus parfait en cela que s'il

ressembloit davantage à l'autre ? En ce qu'ils ont de commun ils sont égaux ; en ce qu'ils ont de différent ils ne sont pas comparables : une femme parfaite et un homme parfait, ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage, et la perfection n'est pas susceptible de plus et de moins.

Dans l'union des sexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même manière. De cette diversité naît la première différence assignable entre les rapports moraux de l'un et de l'autre. L'un doit être actif et fort, l'autre passif et foible ; il faut nécessairement que l'un veuille et puisse ; il suffit que l'autre résiste peu.

Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme : si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe ; son mérite est dans sa puissance, il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme est faite pour plaire et pour être subjuguée, elle doit se rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer : sa

violence à elle est dans ses charmes; c'est par eux qu'elle doit le contraindre à trouver sa force et à en user. L'art le plus sûr d'animer cette force, est de la rendre nécessaire par la résistance. Alors l'amour-propre se joint au desir, et l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naissent l'attaque et la défense, l'audace d'un sexe et la timidité de l'autre, enfin la modestie et la honte dont la nature arma le foible pour asservir le fort.

Qui est-ce qui peut penser qu'elle ait prescrit indifféremment les mêmes avances aux uns et aux autres, et que le premier à former des desirs, doive être aussi le premier à les témoiguer? Quelle étrange dépravation de jugement! L'entreprise ayant des conséquences si différentes pour les deux sexes, est-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer? comment ne voit-on pas qu'avec une si grande inégalité dans la mise commune, si la réserve n'imposoit à l'un la modération que la nature impose à l'autre, il en résulteroit bientôt la ruine de tous deux, et que le genre humain périroit par les moyens établis pour le conserver? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les

sens des hommes, et d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les restes d'un tempérament presque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat sur la terre, où la philosophie eût introduit cet usage, surtout dans les pays chauds où il naît plus de femmes que d'hommes, tyrannisés par elles ils seroient enfin leurs victimes, et se verroient tous traîner à la mort sans qu'ils pussent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'ensuit-il? Ont-elles comme les femmes les desirs illimités auxquels cette honte sert de frein? Le desir ne vient pour elles qu'avec le besoin; le besoin satisfait, le desir cesse; elles ne repoussent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon: elles font tout le contraire de ce que faisoit la fille d'Auguste, elles ne reçoivent plus de passagers quand le navire a sa cargaison.

---

(1) J'ai déjà remarqué que les refus de simagrée et d'agacerie sont communs à presque toutes les femelles, même parmi les animaux, et même quand elles sont les plus disposées à se rendre: il faut n'avoir jamais observé leur manége, pour disconvenir de cela

Même quand elles sont libres leurs temps de bonne volonté sont courts et bientôt passés, l'instinct les pousse et l'instinct les arrête ; où sera le suplément de cet instinct négatif dans les femmes quand vous leur aurez ôté la pudeur ? Attendre qu'elles ne se soucient plus des hommes, c'est attendre qu'ils ne soient plus bons à rien.

L'Etre suprême a voulu faire en tout honneur à l'espèce humaine ; en donnant à l'homme des penchans sans mesure, il lui donne en même-temps la loi qui les règle, afin qu'il soit libre et se commande à lui-même ; en le livrant à des passions immodérées, il joint à ses passions la raison pour les gouverner : en livrant la femme à des desirs illimités, il joint à ces desirs la pudeur pour les contenir. Pour surcroît, il ajoute encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés, savoir le goût qu'on prend aux choses honnêtes lorsqu'on en fait la règle de ses actions. Tout cela vaut bien, ce me semble, l'instinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ses desirs et veuille ou non les satisfaire, elle le repousse et se défend toujours, mais non pas toujours avec la

même force, ni par conséquent avec le même succès. Pour que l'attaquant soit victorieux, il faut que l'attaqué le permette ou l'ordonne; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'aggresseur d'user de force? Le plus libre et le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle, la nature et la raison s'y opposent: la nature, en ce qu'elle a pourvu le plus foible, d'autant de force qu'il en faut pour résister quand il lui plaît; la raison, en ce qu'une violence réelle est non seulement le plus brutal de tous les actes, mais le plus contraire à sa fin; soit parce que l'homme déclare ainsi la guerre à sa compagne et l'autorise à dédéfendre sa personne et sa liberté aux dépens même de la vie de l'aggresseur; soit parce que la femme seule est juge de l'état où elle se trouve, et qu'un enfant n'auroit point de père, si tout homme en pouvoit usurper les droits.

Voici donc une troisième conséquence de la constitution des sexes; c'est que le plus fort soit le maître en apparence et dépende en effet du plus foible; et cela, non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de

*

la nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, et le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cède à la force, ou si c'est la volonté qui se rend; et la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entr'elle et lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire; leurs tendres muscles sont sans résistance; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? Ce n'est pas seulement pour paroître délicates, c'est par une précaution plus adroite; elles se ménagent de loin des excuses, et le droit d'être foibles au besoin.

Le progrès des lumières acquises par nos vices, a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous, et l'on ne parle plus guère de violences, depuis qu'elles sont si peu nécessaires et que les

hommes n'y croient plus (1) : au lieu qu'elles sont très-communes dans les hautes antiquités grecques et juives, parce que ces mêmes opinions sont dans la simplicité de la nature, et que la seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'est sûrement pas que les hommes soient plus tempérans, mais c'est qu'ils ont moins de crédulité, et que telle plainte qui jadis eût persuadé des peuples simples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs ; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deutéronome une loi par laquelle une fille étoit punie avec le séducteur, si le délit avoit été commis dans la ville ; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme seul étoit puni : *Car*, dit la loi, *la fille a crié, et elle n'a point été entendue*. Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas

(1) Il peut y avoir une telle disproportion d'âge et de force, qu'une violence réelle ait lieu ; mais traitant ici de l'état relatif des sexes, selon l'ordre de la nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui constitue cet état.

se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaisirs dépendoient plus de la volonté du beau sexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaisances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le physique nous amène insensiblement au moral, et comment, de la grossière union des sexes, naissent, peu-à-peu, les plus douces lois de l'amour. L'empire des femmes n'est point à elles, parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature; il étoit à elles, avant qu'elles parussent l'avoir : ce même Hercule, qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, et le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes et ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent; si jamais elles pouvoient le perdre, il y a longtemps qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux sexes, quant à la conséquence du sexe.

Le mâle n'est mâle qu'en certains instans, la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins, toute sa jeunesse; tout la rappelle sans cesse à son sexe, et pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une constitution qui s'y rapporte; il lui faut du ménagement durant sa grossesse; il lui faut du repos dans ses couches; il lui faut une vie molle et sédentaire, pour allaiter ses enfans; il lui faut, pour les élever, de la patience et de la douceur, un zèle, une affection que rien ne rebute; elle sert de liaison entr'eux et leur père, elle seule les lui fait aimer et lui donne la confiance de les appeler siens. Que de tendresse et de soins ne lui faut-il point, pour maintenir dans l'union toute la famille! Et, enfin, tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, sans quoi l'espèce humaine seroit bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes, n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint, là-dessus, de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins, elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison: c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans, d'en répondre à l'autre.

Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, et tout mari infidèle, qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe, est un homme injuste et barbare ; mais la femme infidelle fait plus, elle dissout la famille, et brise tous les liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre et quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux, au monde, c'est celui d'un malheureux père, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur, qui doute, en embrassant son enfant, s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfans. Qu'est-ce, alors, que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entr'aimer ?

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidelle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde ; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, et qu'elle porte, aux yeux d'autrui, comme en sa propre

conscience, le témoignage de sa vertu : s'il importe qu'un père aime ses enfans, il importe qu'il estime leur mère. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, et leur rendent l'honneur et la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des sexes, un motif nouveau de devoir et de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes, l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manières, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'est-ce pas une manière de raisonner bien solide, de donner des exceptions pour réponses à des lois générales aussi bien fondées? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfans. Non ; mais leur destination propre est d'en faire. Quoi ! parce qu'il y a, dans l'univers, une centaine de grandes villes où les femmes, vivant dans la licence, font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes est d'en faire peu ! Et que deviendroient nos villes, si les campagnes éloignées, où les

femmes vivent plus simplement et plus chastement, ne réparoient la stérilité des dames? Dans combien de provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans, passent pour peu fécondes (1)! Enfin, que telle ou telle femme fasse peu d'enfans, qu'importe? L'état de la femme est-il moins d'être mère, et n'est-ce pas par des lois générales que la nature et les mœurs doivent pourvoir à cet état?

Quand il y auroit, entre les grossesses, d'aussi longs intervalles qu'on le suppose, une femme changera-t-elle ainsi brusquement et alternativement de manière de vivre, sans péril et sans risque? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice et demain guerrière? changera-t-elle de tempérament et de goûts, comme un caméléon de couleurs? Passera-t-elle, tout-à-coup, de l'ombre de la clôture, et des soins domestiques, aux

---

(1) Sans cela, l'espèce dépériroit nécessairement : pour qu'elle se conserve, il faut, tout compensé, que chaque femme fasse à peu près quatre enfans; car, des enfans qui naissent, il en meurt près de la moitié avant qu'elles puissent en avoir d'autres, et il en faut deux restans pour représenter le père et la mère. Voyez si les villes vous fourniront cette population-là.

injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre? sera-t-elle tantôt craintive (1) et tantôt brave, tantôt délicate et tantôt robuste? Si des jeunes gens élevés dans Paris, ont peine à supporter le métier des armes, des femmes qui n'ont jamais affronté le soleil, et qui savent à peine marcher, le supporteront-elles, après cinquante ans de mollesse? prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent?

Il y a des pays où les femmes accouchent presque sans peine, et nourrissent leurs enfans, presque sans soins; j'en conviens; mais, dans ces mêmes pays, les hommes vont demi-nuds en tout temps, terrassent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-sac, font des chasses de sept ou huit cents lieues, dorment à l'air, à plate-terre, supportent des fatigues incroyables, et passent plusieurs jours sans manger. Quand les femmes deviennent robustes, les hommes le deviennent encore plus; quand les hommes s'amollissent, les femmes

(1) La timidité des femmes est encore un instinct de la nature, contre le double risque qu'elles courent durant leur grossesse.



s'amollissent davantage; quand les deux termes changent également, la différence reste la même.

Platon, dans sa république, donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes; je le crois bien. Ayant ôté de son Gouvernement les familles particulières, et ne sachant plus que faire des femmes, il se vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu : il alloit au-devant d'une objection que personne, peut-être, n'eût songé à lui faire, mais il a mal résolu celle qu'on lui fait Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes, dont le reproche, tant répété, prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lu : je parle de cette promiscuité civile qui confond partout les deux sexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, et ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus; je parle de cette subversion des plus doux sentimens de la nature, immolés à un sentiment artificiel qui ne peut subsister que par eux; comme s'il ne falloit pas une prise naturelle pour former des liens de convention; comme si l'amour qu'on a pour ses proches, n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'État; comme si ce n'étoit pas

par la petite patrie, qui est la famille, que le cœur s'attache à la grande ; comme si ce n'étoient pas le bon fils, le bon mari, le bon père, qui font le bon citoyen.

Dès qu'une fois il est démontré que l'homme et la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même, de caractère ni de tempérament, il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choses ; la fin des travaux est commune, mais les travaux sont différens, et par conséquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laisser imparfait notre ouvrage, voyons comment doit se former aussi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé, suivez toujours les indicationsde la nature. Tout ce qui caractérise le sexe doit être respecté comme établi par elle. Vous dites sans cesse : Les femmes ont tel et tel défaut que nous n'avons pas : votre orgueil vous trompe ; ce seroit des défauts pour vous, ce sont des qualités pour elles ; tout iroit moins bien si elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégé-

nérer ; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes de leur côté ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines et coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités, pour rester plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles ? qui est-ce qui empêche les mères de les élever comme il leur plaît? Elles n'ont point de Colléges : grand malheur ! Et, plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils seroient plus sensément et plus honnêtement élevés ! Force-t-on vos filles à perdre leur temps en niaiseries ? leur fait-on malgré elles passer la moitié de leur vie à leur toilette, à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les instruire et faire instruire à votre gré ? est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire et nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont elles nous subjuguent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y consentiront de bon

cœur ! Plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront ; et c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres

Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées, mais, prises en tout, elles se compensent ; la femme vaut mieux comme femme et moins comme homme ; partout où elle fait valoir ses droits elle a l'avantage ; partout où elle veut usurper les nôtres elle reste au-dessous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions ; constante manière d'argumenter des galans partisans du beau sexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme et négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice : les rusées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'usurper nos avantages elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns et les autres, parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre, et perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mère judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un

démenti à la nature; faites-en une honnête femme, et soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle et pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose et bornée aux seules fonctions du ménage? l'homme fera-t-il sa servante de sa compagne, se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société? pour mieux l'asservir l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connoître? en fera-t-il un véritable automate? Non, sans doute: ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable et si délié; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque, et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.

Soit que je considère la destination particulière du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme et l'homme sont faits l'un pour

l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs desirs ; les femmes dépendent des hommes, et par leurs desirs et pas leurs besoins ; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions ; que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes ; elles dépendent de nos sentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes et de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci des jugemens des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées ; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent ; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, et il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infame puisse jamais être honnête. L'homme, en bien faisant, ne dépend que de lui-même et peut braver le jugement public, mais la femme, en

bien faisant, n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de-là que le systême de son éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, et son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des mères dépend d'abord celle des enfans ; du soin des femmes dépend la première éducation des hommes, des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes et doive le vouloir, il y a

bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, et vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur sexe, et celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raison ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui ressemble, et ce n'est pas non plus en prenant leurs manières qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que, quittant le ton modeste et posé de leur sexe, elles prennent les airs de ces étourdis, loin de suivre leur vocation elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes, les droits qu'elles pensent usurper : si nous étions autrement, disent-elles, nous ne plairions point aux hommes; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux ; le desir d'attirer ces gens-là, montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles, elle se presseroit d'en faire, et leurs frivolités sont bien plus son ouvrage, que les siennes ne sont le leur. La femme qui aime les vrais hommes et qui veut leur plaire, prend des moyens assortis à son dessein La femme est coquette par état, mais sa coquetterie change de forme et d'objet, selon ses vues ; réglons ces vues sur celles

de la nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles, presque en naissant, aiment la parure : non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit, dans leurs petits airs, que ce soin les occupe déjà, et à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif, très-indiscrétement proposé aux petits garçons, n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendans et qu'ils aient du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de temps et de peine, qu'on les assujétit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles, cette première leçon, elle est très-bonne. Puisque le corps naît, pour ainsi dire, avant l'ame, la première culture doit être celle du corps : cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette culture est différent ; dans l'un, cet objet est le développement des forces, dans l'autre, il est celui des agrémens : non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe ; l'ordre seulement est renversé : il faut assez de force aux femmes, pour faire tout ce

qu'elles font avec grace, il faut assez d'adresse aux hommes, pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes, commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci, les couvens, où les pensionnaires ont une nourriture grossière, mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air et dans des jardins, sont à préférer à la maison parternelle, où une fille délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mère, dans une chambre bien close, n'ose se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler, et n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge : toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité malentendue ; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps et le cœur de la jeunesse.

Les filles de Sparte, s'exerçoient, comme les garçons, aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter, un jour, des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas là ce que j'ap-

prouve : il n'est point nécessaire, pour donner des soldats à l'État, que les mères aient porté le mousquet, et fait l'exercice à la prussienne ; mais je trouve qu'en général, l'éducation grecque étoit très-bien entendue en cette partie. Les jeunes filles paroissoient souvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais rassemblées entr'elles. Il n'y avoit presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers citoyens, couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, et présentant aux sens dépravés des Grecs, un spectacle charmant, et propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impression que fît cet usage sur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner, au sexe, une bonne constitution dans la jeunesse, par des exercices agréables, modérés, salutaires, et pour aiguiser et former son goût par le desir continuel de plaire, sans jamais exposer ses mœurs.

Sitôt que ces jeunes personnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public ; renfermées dans leurs maisons, elles bor-

noient tous leurs soins à leur ménage et à leur famille. Telle est la manière de vivre que la nature et la raison prescrivent au sexe; aussi, de ces mères-là naissoient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre : et, malgré le mauvais renom de quelques îles, il est constant que de tous les peuples du monde, sans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été, à-la-fois, plus sages et plus aimables, et aient mieux réuni les mœurs et la beauté, que l'ancienne Grèce.

On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser, dans les deux sexes, ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, et qui servent encore de modèles à l'art, quand la nature, défigurée, a cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent, de toutes parts, nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine, par lesquels les nôtres contrefont leur taille, plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas, à la

fin, dégénérer l'espèce, et je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela, est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue et fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut : ce défaut seroit même frappant à l'œil, sur le nud; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement?

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi : un sein qui tombe, un ventre qui grossit, etc., cela déplaît fort, j'en conviens, dans une personne de vingt ans; mais cela ne choque plus à trente; et comme il faut, en dépit de nous, être en tout temps ce qui plaît à la nature, et que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts sont moins déplaisans à tout âge, que la sotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne et contraint la nature, est de mauvais goût; cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit : la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant tout; la grace ne va point sans l'aisance; la délicatesse

n'est pas la langueur, et il ne faut pas être mal-saine pour plaire. On excite la pitié quand on souffre ; mais le plaisir et le desir cherchent la fraîcheur de la santé.

Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, et cela doit être ; n'en ont-ils pas de même étant grands ? Ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement et le bruit ; des tambours, des sabots, de petits carrosses : les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue et sert à l'ornement ; des miroirs, des bijoux, des chiffons, surtout des poupées ; la poupée est l'amusement spécial de ce sexe ; voilà très-évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure ; c'est tout ce que les enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent et cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens, bien ou mal assortis, il n'importe : les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre ; dans cette éternelle occupation, le temps coule sans qu'elle y songe, les heures

passent, elle n'en sait rien, elle oublie les repas même, elle a plus faim de parure que d'aliment: mais, direz-vous, elle pare sa poupée et non sa personne; sans doute, elle voit sa poupée et ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore; elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé: vous n'avez qu'à le suivre et le régler. Il est sûr que la petite voudroit de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui seroit plus commode de tout devoir à son industrie, ainsi vient la raison des premières leçons qu'on lui donne; ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet, presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes,

et songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer.

Cette première route ouverte est facile à suivre : la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes : la tapisserie n'est plus si fort à leur gré. Les meubles sont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir.

Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessin ; car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au paysage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens, et à faire soi-même un pâtron de broderie, quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes ; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins, et plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à

aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans, le bon sens est également des deux sexes. Les filles en général sont plus dociles que les garçons, et l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure : mais il ne s'ensuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité ; l'art des mères est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent, et cela est d'autant plus aisé que l'intelligence dans les filles est plus précoce que dans les garçons. Cette règle bannit de leur sexe, ainsi que du nôtre, non seulement toutes les études oisives qui n'aboutissent à rien de bon et ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'est pas de l'âge ; et où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on presse un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raison je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien sentir à quoi sert la lecture, et dans la manière dont on leur montre ordinairement cette utilité, on suit bien plus sa propre idée que la leur. Après tout, où est la nécessité qu'une fille sache lire et écrire de si

bonne heure ? aura-t-elle sitôt un ménage à gouverner ? Il y en a bien peu qui ne fassent plus d'abus que d'usage de cette fatale science, et toutes sont un peu trop curieuses pour ne pas l'apprendre sans qu'on les y force, quand elles en auront le loisir et l'occasion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus sensible en tout temps, ne demande un plus long usage, et ne laisse tant de prise à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les cerises de son goûté que par une opération d'arihmétique, je vous réponds qu'elle sauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune personne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, et qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des *O*. Elle faisoit incessamment des *O* grands et petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, et toujours tracés à rebours. Malheureusement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle se vit dans un miroir, et trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaise grace, comme une autre Minerve, elle jeta la plume, et ne voulut plus faire des

O. Son frère n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, et non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate et vaine, elle n'entendoit point que son linge servît à ses sœurs: on le marquoit, on ne voulut plus le marquer; il fallut apprendre à marquer elle-même. On conçoit le reste du progrès.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez-leur en toujours. L'oisiveté et l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, et dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes et laborieuses; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances: il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien; à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours tra-

vailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'insconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus et toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur surtout à se vaincre. Dans nos insensés établissemens, la vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même : il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés.

Empêchez que les filles ne s'ennuient dans leurs occupations, et ne se passionnent dans leurs amusemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fénélon, tout l'ennui d'un côté et tout le plaisir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, si on suit les régles précédentes, que quand les personnes qui seront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera sa mère ou sa mie travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédommagera de toute sa gêne ; mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs mères

plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien ; mais, pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, et non pas se fier à ce qu'elles disent; car elles sont flatteuses, dissimulées, et savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mère ; l'affection ne vient point par devoir, et ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude feront aimer la mère de la fille, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse ; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré, car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme entr'autres le caprice et l'enjouement, par lesquels une femme se trans-

porte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, et l'un et l'autre leur viennent de la même source. Ne leur ôtez pas la gaîté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre ; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein ; accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, et ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujéties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugemens. La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plain-

dre ; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuses ; il ne ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, et triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les mères ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse ; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne serois pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse, non pas à éluder la punition

dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible, il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel au sexe ; et persuadé que tous les penchans naturels sont bons et droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes même ; nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font, pour ainsi dire, que de naître ; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge ; et si ceux-ci ne paroissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il est très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table ; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchageant de préceptes inutiles ; comme si un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé

ou refusé (1), sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguisée par l'espérance. Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table, s'avisa de demander du sel, etc. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du sel et indirectement de la viande ; l'omission étoit si cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi et dit sans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma présence une petite fille de six ans dans un cas beaucoup plus difficile ; car outre qu'il lui étoit rigoureusement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été graciable, puisqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un seul, dont on avoit oublié de lui donner, et qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli

(1) Un enfant se rend importun quand il trouve son compte à l'être ; mais il ne demandera jamais deux fois la même chose, si la première réponse est toujours irrévocable.

sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut à mesure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de çà* : mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en apercevant, lui dit ; et de cela, en avez-vous mangé? *Oh! non*, reprit doucement la petite gourmande en baissant les yeux. Je n'ajouterai rien ; comparez : ce tour-ci est une ruse de fille ; l'autre est une ruse de garçon.

Ce qui est, est bien, et aucune loi générale n'est mauvaise. Cette adresse particulière donnée au sexe, est un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, sans quoi la femme ne seroit pas la compagne de l'homme, elle seroit son esclave ; c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient son égale, et qu'elle le gouverne en lui obéissant. La femme a tout contr'elle, nos défauts, sa timidité, sa foiblesse ; elle n'a pour elle que son art et sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre? Mais la beauté n'est pas générale ; elle périt par mille accidens, elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet.

L'esprit seul est la véritable ressource du sexe ; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, et qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse ; mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, et de se prévaloir de nos propres avantages. On ne sait pas combien cette adresse des femmes nous est utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charme à la société des deux sexes, combien elle sert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la discorde troubleroit sans cela. Les femmes artificieuses et méchantes en abusent, je le sais bien : mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas? Ne détruisons point les instrumens du bonhour, parce que les méchans s'en servent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la personne ; nos ajustemens ne sont point nous : souvent ils déparent à force d'être recherchés, et souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles est en ce point tout-à-fait à contre-sens. On leur promet des ornemens pour récom-

pense, on leur fait aimer les atours recherchés ; *qu'elle est belle !* leur dit-on quand elles sont fort parées ; et tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, et que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même. L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec elles, et que la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours.

Quand je verrois la jeune fille se pavaner dans ses atours, je paroîtrois inquiet de sa figure ainsi déguisée et de ce qu'on en pourra penser : je dirois : Tous ces ornemens la parent trop, c'est dommage ; croyez-vous qu'elle en pût supporter de plus simples ? Est-elle assez belle pour se passer de ceci ou de cela ? Peut-être sera-t-elle alors la première à prier qu'on lui ôte cet ornement, et qu'on juge : c'est le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle seroit le plus simplement mise. Quand elle ne regardera la parure que comme un supplément aux graces de la personne, et comme un aveu tacite qu'elle a besoin de secours pour plaire, elle ne sera point fière de son ajustement, elle en sera hum-

ble ; et si, plus parée que de coutume, elle s'entend dire : *Qu'elle est belle!* elle en rougira de dépit.

Au reste, il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang et non de la personne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée, mais elle n'est jamais fastueuse, et Junon se mettoit plus superbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, disoit Apelles à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai aussi remarqué que les plus pompeuses parures annonçoient le plus souvent de laides femmes : on ne sauroit avoir une vanité plus maladroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût et qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mousseline et des fleurs ; sans diamans, sans pompons, sans dentelle (1), elle va se faire un ajustement

(1) Les femmes qui ont la peau assez blanche pour se passer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres si elles n'en portoient pas. Ce sont presque toujours les laides personnes qui amènent les modes, auxquelles les belles ont la bêtise de s'assujétir.

qui la rendra cent fois plus charmante, que n'eussent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui est bien, est toujours bien, et qu'il faut être toujours le mieux qu'il est possible, les femmes qui se connoissent en ajustemens, choisissent les bons, s'y tiennent; et n'en changeant pas tous les jours, elles en sont moins occupées que celles qui ne savent à quoi se fixer. Le vrai soin de la parure demande peu de toilette; les jeunes demoiselles ont rarement des toilettes d'appareil: le travail, les leçons remplissent leurs journées; cependant en général elles sont mises, au rouge près, avec autant de soin que les dames, et souvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps, et il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie, depuis midi jusqu'à neuf heures? En rassemblant des femmes autour de soi on s'amuse

à les impatienter, c'est déja quelque chose; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'est beaucoup plus : et puis viennent les marchandes, les brocanteurs, les petits messieurs, les petits auteurs, les vers, les chansons, les brochures : sans la toilette, on ne réuniroit jamais si bien tout cela. Le seul profit réel qui tienne à la chose est le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on est vêtue; mais ce profit n'est peut-être pas si grand qu'on pense, et les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles disent bien. Donnez sans scrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles aient de la modestie, qu'elles sachent veiller à leur ménage et s'occuper dans leur maison, la grande toilette tombera d'elle-même, et elles n'en seront mises que de meilleur goût.

La première chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous ces agrémens étrangers ne leur suffisent pas, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, et l'on n'est pas sitôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déja chercher à donner un tour agréable

à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, à composer son maintien, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuses et à choisir partout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit, et prend du timbre; les bras se développent, la démarche s'assure, et l'on s'aperçoit que, de quelque manière qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille et d'industrie; de nouveaux talens se présentent, et font déjà sentir leur utilité.

Je sais que les sévères instituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danse, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaisant! et à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne? aux garçons? A qui des hommes ou des femmes appartient-il d'avoir ces talens par préférence? A personne, répondront-ils. Les chansons profanes sont autant de crimes; la danse est une invention du démon; une jeune fille ne doit avoir d'amusement que son travail et la prière. Voilà d'étranges amusemens pour un enfant de dix ans! pour moi j'ai grand'-peur que toutes ces petites saintes qu'on force de passer leur enfance à prier Dieu, ne passent leur jeunesse à toute autre

chose, et ne réparent de leur mieux, étant mariées, le temps qu'elles pensent avoir perdu filles. J'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi bien qu'au sexe ; qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme sa grand'mère, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danser autant qu'il lui plaît, et goûter tous les innocens plaisirs de son âge : le temps ne viendra que trop tôt d'être posée, et de prendre un maintien plus sérieux.

Mais la nécessité de ce changement même est-elle bien réelle ? n'est-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés ? En n'asservissant les honnêtes femmes qu'à de tristes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner si la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chasse, ou s'ils sont peu tentés d'embrasser un état si déplaisant ? A force d'outrer tous les devoirs, le christianisme les rend impraticables et vains ; à force d'interdire aux femmes le chant, la danse et tous les amusemens du monde, il les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Il n'y a point de religion où le mariage soit soumis à des

devoirs si sévères, et point où un engagement si saint soit si méprisé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devroit pas être ; j'entends fort bien : mais moi je dis que cela devroit être, puisqu'enfin les chrétiens sont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Anglaise cultivât avec autant de soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanaise les cultive pour le Harem d'Ispahan. Les maris, dira-t-on, ne se soucient point trop de tous ces talens : vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable et sage, ornée de pareils talens, et qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas au bonheur de sa vie, et ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Personne n'a-t-il vu d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun sait fournir du sien aux amusemens communs ? Qu'il dise si la confiance et la familiarité qui s'y

joint, si l'innocence et la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachètent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables, on les a trop généralisés, on a tout fait maxime et précepte, et l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes ce qui ne doit être pour elles qu'amusement et folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître à danser ou à chanter, aborder d'un air refrogné, de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à rire, et prendre pour leur enseigner sa frivole science, un ton plus pédantesque et plus magistral que s'il s'agissoit de leur catéchisme. Est-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la musique écrite ? Ne sauroit-on rendre sa voix flexible et juste, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, sans connoître une seule note ? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix ? la même méthode va-t-elle à tous les esprits ? On ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes gestes, les mêmes danses conviennent à une petite brune vive et piquante, et à une

grande belle blonde aux yeux languissans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis : cet homme suit sa routine, mais il n'entend rien à son art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtresses? Je ne sais, je voudrois bien qu'elles n'eussent besoin ni des uns ni des autres, qu'elles apprissent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, et qu'on ne vît pas, sans cesse, errer dans nos villes, tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne soit pas plus nuisible à de jeunes filles, que leurs leçons ne leur sont utiles ; et que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas, à leurs écolières, le premier goût des frivolités, pour eux si importantes, dont elles ne tarderont guère, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître aux jeunes personnes. Leur père, leur mère, leur frère, leur sœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, et, surtout, leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon, il faut que ce soit elles qui la demandent : on ne doit point

faire une tâche d'une récompense, et c'est, surtout, dans ces sortes d'études, que le premier succès est de vouloir réussir. Au reste, s'il faut absolument des leçons en règle, je ne déciderai point du sexe de ceux qui les doivent donner. Je ne sais s'il faut qu'un maître à danser prenne une jeune écolière par sa main délicate et blanche, qu'il lui fasse accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un sein palpitant; mais je sais bien que, pour rien au monde, je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'industrie et les talens, le goût se forme; par le goût, l'esprit s'ouvre insensiblement aux idées du beau dans tous les genres, et, enfin, aux notions morales qui s'y rapportent. C'est, peut-être, une des raisons pourquoi le sentiment de la décence et de l'honnêteté s'insinue plutôt chez les filles que chez les garçons; car, pour croire que ce sentiment précoce soit l'ouvrage des gouvernantes, il faudroit être fort mal instruit de la tournure de leurs leçons et de la marche de l'esprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire, c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude ac-

coutume les sens. C'est l'esprit qui non seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte ; c'est par la succession des sentimens et des idées qu'il anime et varie la physionomie ; et c'est par les discours qu'elle inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient longtemps le même intérêt sur le même objet. C'est, je crois, par toutes ces raisons, que les jeunes filles acquièrent si vîte, un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les sentir, et que les hommes s'amusent sitôt à les écouter, même avant qu'elles puissent les entendre ; ils épient le premier moment de cette intelligence, pour pénétrer ainsi celui du sentiment.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes ; on les accuse, aussi, de parler davantage : cela doit être, et je changerois volontiers ce reproche en éloge, la bouche et les yeux ont, chez elles, la même activité et par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît ; l'un, pour parler, a besoin de connoissance, et l'autre de goût ; l'un doit avoir, pour objet principal, les choses utiles, l'autre, les agréables. Leurs

discours ne doivent avoir de formes communes, que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles, comme celui des garçons, par cette interrogation dure : *A quoi cela est-il bon?* mais par cette autre à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre : *Quel effet cela fera-t-il?* Dans ce premier âge où, ne pouvant discerner encore le bien et le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent, et ce qui rend la pratique de cette règle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la première, qui est de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles sont d'un âge plus avancé. Quant à présent, il n'en peut coûter aux jeunes filles, pour être vraies, que de l'être sans grossiéreté, et comme naturellement cette grossiéreté leur répugne, l'éducation leur apprend aisément à l'éviter. Je remarque en général, dans le commerce du monde, que la politesse des hommes est plus officieuse, et celle des femmes, plus caressante. Cette différence n'est point d'institution, elle est naturelle. L'homme paroît chercher davantage à vous servir, et la

femme à vous agréer. Il suit de-là que, quoi qu'il en soit du caractère des femmes, leur politesse est moins fausse que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier instinct; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au sien propre, de quelque démonstration qu'il colore ce mensonge, je suis très-sûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc guère aux femmes, d'être polies, ni par conséquent aux filles, d'apprendre à le devenir. La première leçon vient de la nature, l'art ne fait plus que la suivre, et déterminer, suivant nos usages, sous quelle forme elle doit se montrer. A l'égard de leur politesse entr'elles, c'est toute autre chose. Elles y mettent un air si contraint, et des attentions si froides, qu'en se gênant mutuellement elles n'ont pas grand soin de cacher leur gêne, et semblent sincères dans leur mensonge, en ne cherchant guère à le déguiser. Cependant les jeunes personnes se font, quelquefois, tout de bon, des amitiés plus franches. A leur âge, la gaîté tient lieu de bon naturel, et contentes d'elles, elles le sont de tout le monde. Il est constant, aussi, qu'elles se baisent de meilleur cœur, et se caressent avec plus de grace devant les hommes, fières d'aiguiser impunément

leur convoitise, par l'image des faveurs qu'elles savent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des questions indiscrètes, à plus forte raison doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curiosité, satisfaite ou mal éludée, est bien d'une autre conséquence, vu leur pénétration à pressentir les mystères qu'on leur cache, et leur adresse à les découvrir. Mais, sans souffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût soin de les faire causer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aisément, pour les rendre vives à la riposte, pour leur délier l'esprit et la langue, tandis qu'on le peut sans danger. Ces conversations, toujours tournées en gaîté, mais ménagées avec art et bien dirigées, seroient un amusement charmant pour cet âge, et pourroient porter, dans les cœurs innocens de ces jeunes personnes, les premières et peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant, sous l'attrait du plaisir et de la vanité, à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur estime, et en quoi consiste la gloire et le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que si les enfans mâles sont hors d'état de se former aucune véritable idée de religion, à plus forte raison la même idée est-elle au-dessus de la conception des filles; c'est pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure; car s'il falloit attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes, on courroit risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil, et l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, et de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi bien que l'homme aux principes, et que l'homme eût aussi bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, et leur société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui règne entr'eux tout tend à la

fin commune, on ne sait lequel met le plus du sien; chacun suit l'impulsion de l'autre; chacun obéit, et tous deux sont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari. Quand cette religion seroit fausse, la docilité qui soumet la mère et la fille à l'ordre de la nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des pères et des maris comme celle de l'Eglise.

Ne pouvant tirer d'elles seules la règle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence et de la raison, mais se laissant entraîner par mille impulsions étrangères, elles sont toujours en-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles sont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point savoir réunir la sagesse à la piété. La source du mal n'est pas seulement dans le caractère outré de leur sexe, mais aussi dans l'autorité mal réglée du nôtre: le libertinage des mœurs la fait mépriser, l'effroi du re-

pentir la rend tyrannique, et voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puisque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur exposer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on donne à des idées obscures est la première source du fanatisme, et celle qu'on exige pour des choses absurdes mène à la folie ou à l'incrédulité. Je ne sais à quoi nos catéchismes portent le plus, d'être impie ou fanatique, mais je sais bien qu'ils font nécessairement l'un ou l'autre.

Premièrement, pour enseigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse et de gêne, jamais une tâche ni un devoir ; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prières. Contentez-vous de faire régulièrement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes selon l'instruction de Jésus-Christ. Faites-les toujours avec le recueillement et le respect convenables ; songez qu'en demandant à l'Etre-suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sachent sitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la sachent bien, et surtout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuse, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contr'elles, quand vous leur imposez en son nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voient jamais remplir, que peuvent-elles penser, sinon que savoir son catéchisme et prier Dieu sont les devoirs des petites filles, et desirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet assujétissement? L'exemple, l'exemple! sans cela jamais on ne réussit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce soit en forme d'instruction directe, et non par demandes et par réponses. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles pensent et non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponses du catéchisme sont à contre-sens, c'est l'écolier qui instruit le maître; elles sont même des mensonges dans la bouche des enfans, puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, et qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme.

La première question que je vois dans le nôtre est celle-ci : *Qui vous a créée et mise au monde?* A quoi la petite fille croyant bien que c'est sa mère, dit pourtant sans hésiter que c'est Dieu. La seule chose qu'elle voit là, c'est qu'à une demande qu'elle n'entend guère, elle fait une réponse qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme, qui connoîtroit bien la marche de l'esprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchisme. Ce seroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, et ce ne seroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à son auteur. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que si ce livre étoit bon, il ne ressembleroit guère aux nôtres.

Un tel catéchisme ne sera bon que quand, sur les seules demandes, l'enfant fera de lui-même les réponses sans les apprendre. Bien entendu qu'il sera quelquefois dans le cas d'interroger à son tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une espèce de modèle, et je sens bien ce qui me manque pour le tracer. J'essaierai du moins d'en donner quelque légère idée.

Je m'imagine donc que, pour venir à la première question de notre catéchisme, il

faudroit que celui-là commençat à peu près ainsi.

LA BONNE

Vous souvenez-vous du temps que votre mère étoit fille?

LA PETITE.

Non, ma bonne.

LA BONNE.

Pourquoi non? vous qui avez si bonne mémoire?

LA PETITE.

C'est que je n'étois pas du monde.

LA BONNE.

Vous n'avez donc pas toujours vécu?

LA PETITE.

Non.

LA BONNE.

Vivrez-vous toujours?

LA PETITE

Oui.

LA BONNE.

Etes-vous jeune ou vieille?

LA PETITE.

Je suis jeune.

LA BONNE.

Et votre grande maman est-elle jeune ou vieille?

LA PETITE.

Elle est vieille.

LA BONNE.

A-t-elle été jeune?

LA PETITE.

Oui.

LA BONNE.

Pourquoi ne l'est-elle plus?

LA PETITE.

C'est qu'elle a vieilli.

LA BONNE.

Vieillirez-vous comme elle?

LA PETITE.

Je ne sais (1).

LA BONNE.

Où sont vos robes de l'année passée?

LA PETITE.

On les a défaites.

LE BONNE.

Et pourquoi les a-t-on défaites?

LA PETITE.

Parce qu'elles m'étoient trop petites.

LA BONNE.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites?

---

(1) Si partout où j'ai mis *je ne sais* la petite répond autrement, il faut se défier de sa réponse, et la lui faire expliquer avec soin.

LA PETITE.

Parce que j'ai grandi.

LA BONNE.

Grandirez-vous encore?

LA PETITE.

Oh! oui.

LA BONNE.

Et que deviennent les grandes filles?

LA PETITE.

Elles deviennent femmes.

LA BONNE.

Et que deviennent les femmes?

LA PETITE.

Elles deviennent mères.

LA BONNE.

Et les mères, que deviennent-elles?

LA PETITE.

Elles deviennent vieilles.

LA BONNE.

Vous deviendrez donc vieille?

LA PETITE.

Quand je serai mère

LA BONNE.

Et que deviennent les vieilles gens?

LA PETITE.

Je ne sais.

LA BONNE.

Qu'est devenu votre grand papa?

LA PETITE.

Il est mort (1).

---

(1) La petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire; mais il faut vérifier si elle a quelque juste idée de la mort, car cette idée n'est pas si simple ni si à la portée

LA BONNE.

Et pourquoi est-il mort?

LA PETITE.

Parce qu'il étoit vieux

LA BONNE.

Que deviennent donc les vieilles gens?

LA PETITE

Ils meurent.

LA BONNE.

Et vous, quand vous serez vieille? que . . . .

LA PETITE, *l'interrompant.*

Oh ma bonne! je ne veux pas mourir.

---

des enfans que l'on pense. On peut voir, dans le petit poëme d'Abel, un exemple de la manière dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage respire une simplicité délicieuse dont on ne peut trop se nourrir pour converser avec les enfans.

LA BONNE.

Mon enfant, personne ne veut mourir, et tout le monde meurt.

LA PETITE.

Comment! est-ce que maman mourra aussi?

LA BONNE.

Comme tout le monde. Les femmes vieillissent ainsi que les hommes, et la vieillesse mène à la mort.

LA PETITE.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard?

LA BONNE.

Vivre sagement tandis qu'on est jeune.

LA PETITE.

Ma bonne, je serai toujours sage.

LA BONNE

Tant mieux pour vous. Mais enfin, croyez-vous de vivre toujours?

LA PETITE.

Quand je serai bien vieille, bien vieille...

LA BONNE.

Hé bien,

LA PETITE.

Enfin quand on est si vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

LA BONNE.

Vous mourrez donc une fois?

LA PETITE.

Hélas! oui.

LA BONNE.

Qui est-ce qui vivoit avant vous?

LA PETITE.

Mon père et ma mère.

LA BONNE.

Qui est-ce qui vivoit avant eux?

LA PETITE.

Leur père et leur mère.

LA BONNE.

Qui est-ce qui vivra après vous?

LA PETITE.

Mes enfans.

LA BONNE

Qui est-ce qui vivra après eux ?

LA PETITE.

Leurs enfans, etc.

En suivant cette route on trouve à la race humaine, par des inductions sensibles, un commencement et une fin, comme à toutes choses ; c'est-à-dire, un père et une mère qui n'ont eu ni père ni mère, et des enfans qui n'auront point d'enfans (1).

(1) L'idée de l'éternité ne sauroit s'appliquer aux générations humaines, avec le consentement de l'esprit. Toute succession numérique, réduite en acte, est incompatible avec cette idée.

Ce n'est qu'après une longue suite de questions pareilles, que la première question du catéchisme est suffisamment préparée Alors seulement on peut la faire et l'enfant peut l'entendre. Mais de-là jusqu'à la deuxième réponse, qui est pour ainsi dire, la définition de l'essence divine, quel saut immense! Quand cet intervalle sera-t-il rempli? Dieu est un esprit! Et qu'est-ce qu'un esprit? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obscure métaphysique dont les hommes ont tant de peine à se tirer? Ce n'est pas à une petite fille à résoudre ces questions, c'est tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois simplement; vous me demandez ce que c'est que Dieu: cela n'est pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu; on ne le connoit que par ses œuvres. Pour juger ce qu'il est, attendez de savoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes sont tous de la même vérité, tous ne sont pas pour cela de la même importance. Il est fort indifférent à la gloire de Dieu, qu'elle nous soit connue en toutes choses; mais il importe à la société humaine et à chacun de ses membres, que tout homme connoisse et remplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers

son prochain et envers soi-même. Voilà ce que nous devons incessamment nous enseigner les uns aux autres, et voilà surtout de quoi les pères et les mères sont tenus d'instruire leurs enfans. Qu'une Vierge soit la mère de son Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou seulement un homme auquel Dieu s'est joint, que la substance du père et du fils soit la même ou ne soit que semblable, que l'esprit procède de l'un des deux qui sont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la décision de ces questions, en apparence essentielles, importe plus à l'espèce humaine, que de savoir quel jour de la lune on doit célébrer la pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler latin ou françois à l'église, orner les murs d'images, dire ou entendre la messe, et n'avoir point de femme en propre. Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres, quand à moi cela ne m'intéresse point du tout. Mais ce qui m'intéresse, moi et tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans

et miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis et les siens ; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien ; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet être suprême sera le rémunérateur des bons et le juge des méchans. Ces dogmes et les les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse et de persuader à tous les citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment sans doute ; il est le perturbateur de l'ordre, et l'ennemi de la société. Quiconque les passe, et veut nous asservir à ses opinions particulières, vient au même point par une route opposée ; pour établir l'ordre à sa manière il trouble la paix ; dans son téméraire orgueil, il se rend l'interprète de la Divinité, il exige en son nom les hommages et les respects des hommes, il se fait Dieu, tant qu'il peut à sa place ; on devroit le punir comme sacrilége, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées, toutes ces doctrines bizarres, dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, et sert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours

vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Persuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à savoir, que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des théologiennes et des raisonneuses ; ne leur apprenez des choses du ciel que ce qui sert à la sagesse humaine : accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs ; à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime ; à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il les en dédommagera ; à être enfin, tous les jours de leur vie ce qu'elles seront bien aises d'avoir été lorsqu'elles comparaîtront devant lui. Voilà la véritable religion ; voilà la seule qui n'est susceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatisme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus sublimes ; pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reste, il est bon d'observer que jusqu'à l'âge où la raison s'éclaire, et où le sentiment naissant fait parler la conscience, ce qui est bien ou mal pour les jeunes personnes, est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur

commande est bien, ce qu'on leur défend est mal, elles n'en doivent pas savoir davantage : par où l'on voit de quelle importance est, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des personnes qui doivent les approcher et avoir quelque autorité sur elles. Enfin, le moment vient où elles commencent à juger des choses par elles-mêmes, et alors il est temps de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics? N'abaissons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, et qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe, pour toute l'espèce humaine, une règle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette règle, que se doivent rapporter toutes les autres : elle juge le préjugé même, et ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette règle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me suffit de remarquer que, si ces deux règles ne concourent à l'éducation des femmes, elle sera toujours défectueuse. Le sentiment sans l'opinion ne leur don-

nera point cette délicatesse d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, et l'opinion sans le sentiment n'en fera jamais que des femmes fausses et déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui serve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laisse point égarer la conscience, et qui redresse les erreurs du préjugé. Cette faculté est la raison : mais à ce mot, que de questions s'élèvent! les femmes sont-elles capables d'un solide raisonnement? importe-t-il qu'elles le cultivent? le cultiveront-elles avec succès? cette culture est-elle utile aux fonctions qui leur sont imposées? est-elle compatible avec la simplicité qui leur convient?

Les diverses manières d'envisager et de résoudre ces questions font que, donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre et filer dans son ménage avec ses servantes, et n'en font ainsi que la première servante du maître; les autres, non contens d'assurer ses droits, lui font encore usurper les nôtres : car la laisser au-dessus de nous dans les qualités propres à son sexe, et la rendre notre égale dans tout le reste, qu'est-ce autre chose

que transporter à la femme la primauté que la nature donne au mari?

La raison qui mène l'homme à la connoissance de ses devoirs n'est pas fort composée; la raison qui mène la femme à la connoissance des siens est plus simple encore. L'obéissance et la fidélité qu'elle doit à son mari, la tendresse et les soins qu'elle doit à ses enfans, sont des conséquences si naturelles et si sensibles de sa condition, qu'elle ne peut, sans mauvaise foi, refuser son consentement au sentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerois pas, sans distinction, qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, et qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très-simples, très-saines, ou une manière de vivre très-retirée. Dans de grandes villes et parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire; souvent sa vertu ne tiendroit qu'aux occasions; dans ce siècle philosophe, il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle sache d'avance, et ce qu'on lui peut dire, et ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs, soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime; elle doit surtout obtenir celle de son époux; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, et faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or, comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sait rien de nos usages, de nos bienséances, si elle ne connoît ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent? Dès-là qu'elle dépend à-la-fois de sa propre conscience et des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux règles, à les concilier, et à ne préférer la première que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre et quand elle doit les récuser. Avant de rejeter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pèse; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme quand son devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien se faire sans cultiver son esprit et sa raison.

Je reviens toujours au principe, et il me fournit la solution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui est, j'en recherche la cause, et je trouve enfin que ce qui est, est bien. J'entre dans des maisons ouvertes, dont le maître et la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût et d'esprit, tous deux animés du même desir de bien recevoir leur monde et de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde et se donne mille peines ; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place ; un petit cercle se rassemble autour d'elle et semble lui cacher le reste de l'assemblée ; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'aperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, et sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table ; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon

ce qu'il sait ; la femme sans rien savoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, et chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura pu n'oublier personne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir et vous en offre ; en parlant à son voisin elle a l'œil au bout de la table ; elle discerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, et celui qui n'ose se servir ou demander parce qu'il est mal-adroit ou timide. En sortant de table chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui ; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le temps de manger un seul morceau ; mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne.

Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit et fait ceux avec lesquels il s'est entretenu Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est la plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle ; elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenoit tel propos ou tel geste, il s'est fait à peine un mouvement

expressif dont elle n'ait l'interprétation toute prête et presque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'esprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maison, fait exceller une coquette dans l'art d'amuser plusieurs soupirans. Le manége de la coquetterie exige un discernement encore plus fin que celui de la politesse ; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait ; mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuteroit tous. Dans la société, les manières qu'on prend avec tous les hommes, ne laissent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences : mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres, et ce qui lui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, et qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres,

à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? Placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secrètes; puis observez qu'elle sotte figure il y fera. Placez, en même cas, une femme entre deux hommes (et sûrement l'exemple ne sera pas plus rare), vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux, et fera que chacun se rira de l'autre. Or, si cette femme leur témoignoit la même confiance et prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant ses dupes? En les traitant également, ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité; elle fait si bien, que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, et que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi, chacun, content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le desir général de plaire, la coquetterie suggère de semblables moyens, les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient sagement ménagés, et c'est en

les dispensant avec art, qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

Usa ogn'arte la donna, onde sia colto
Nella sua rete alcun novello amante;
Ne con tutti, ne sempre un stesso volto
Serba, ma cangia a tempo attò e sembiante.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines et continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans le cœur des hommes, et qui la disposent à porter, à chaque mouvement secret qu'elle aperçoit, la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer? Or cet art s'apprend-il? Non : il naît avec les femmes; elles l'ont toutes, et jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caractères distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est, et l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes sont fausses, nous dit-on : elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse et non pas la fausseté; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point

fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler! Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance. Voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, et doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, et cet accent ne sait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner? Son sort seroit trop cruel, si, même dans les desirs légitimes, elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir? Faut-il que sa pudeur la rende malheureuse? ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans, sans les découvrir? de quelle adresse n'a-t-elle pas besoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder? combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître songer à lui? quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée et sa fuite mal-adroite? que faudra-t-il qu'elle ajoute à celà? ira-t-elle dire au berger qui la suit entre les saules, qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'attirer? Elle mentiroit, pour ainsi dire; car

alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste et vraie; on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu est une, disoit très-bien un de mes adversaires : on ne la décompose pas pour admettre une partie et rejeter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute son intégrité, et l'on refuse son cœur quand on peut, et toujours sa bouche aux sentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien; ce qui est mal, ne devroit point être, et ne doit point être avoué, surtout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu sans cela. Si j'étois tenté de voler, et qu'en le disant je tentasse un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne seroit-ce pas y succomber? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fausses? celles qui la perdent le plus, sont-elles, au reste, plus vraies que les autres? Tant s'en faut; elles sont plus fausses mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, et qui ne règnent qu'à

la faveur de l'intrigue et du mensonge (1). Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'enorgueillissent point de leurs fautes, qui savent cacher leurs desirs à ceux-même qui les inspirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, sont d'ailleurs les plus vraies, les plus sincères, les plus constantes dans tous leurs engagemens, et celles sur la foi desquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne sache que la seule mademoiselle de l'Enclos, qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques; aussi mademoi-

---

(1) Je sais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti sur un certain point, prétendent bien se faire valoir de cette franchise, et jurent, qu'à cela près, il n'y a rien d'estimable qu'on ne trouve en elles; mais je sais bien aussi qu'elles n'ont jamais persuadé cela qu'à des sots. Le plus grand frein de leur sexe ôté, que reste-t-il qui les retienne, et de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur est propre? Ayant mis une fois leurs passions à l'aise, elles n'ont plus aucun intérêt d'y résister, *nec fœmina amissâ pudicitiâ alia abnuerit.* Jamais auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux sexes, que celui qui a dit cela?

selle de l'Enclos a-t-elle passé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de son sexe, elle avoit, dit-on, conservé celle du nôtre : on vante sa franchise, sa droiture, la sûreté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié ; enfin, pour achever le tableau de sa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme : à la bonne heure, mais avec toute sa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami, que pour ma maîtresse.

Tout ceci n'est pas si hors de propos qu'il paroît être. Je vois où tendent les maximes de la philosophie moderne en tournant en dérision la pudeur du sexe et sa fausseté prétendue ; et je vois que l'effet le plus assuré de cette philosophie, sera d'ôter aux femmes de notre siècle le peu d'honneur qui leur est resté.

Sur ces considérations, je crois qu'on peut déterminer en général quelle espèce de culture convient à l'esprit des femmes, et sur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leurs jeunesse.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur sexe sont plus aisés à voir qu'à remplir. La première chose qu'elles doivent apprendre, est à les aimer par la considération de leurs avantages ; c'est le seul moyen de les leur

rendre faciles. Chaque état et chaque âge a ses devoirs: on connoît bientôt les siens, pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, et dans quelque rang que le ciel vous place, vos serez toujours une femme de bien : l'essentiel est d'être ce que nous fit la nature; on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit.

La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées, n'est point du ressort des femmes : leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, et c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée; elles n'ont pas, non plus, assez de justesse et d'attention pour réussir aux sciences exactes; et quant aux connoissances physiques; c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant,

qui voit le plus d'objets; c'est à celui qui a le plus de force et qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles et des lois de la nature. La femme, qui est foible et qui ne voit rien au dehors, apprécie et juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, et ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa mécanique, à elle, est plus forte que la notre, tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même, et qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir: il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujétie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentimens qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes

à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La femme a plus d'esprit, et l'homme plus de génie; la femme observe et l'homme raisonne. De ce concours résultent la lumière la plus claire et la science la plus complète que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi et des autres, qui soit à la portée de notre espèce; et voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Le monde est le livre des femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mère de famille, loin d'être une femme du monde, n'est guère moins recluse, dans sa maison, que la religieuse dans son cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait, ou comme on doit faire, pour celles qu'on met dans des couvens: leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui leur sont inconnus, ne viennent, un jour, égarer leurs cœurs, et troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vi-

vent dans des couvens, et les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire : les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux et de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable, et maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier, s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, et n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, et, malheureusement, elles donnent le ton. Mères, faites, du moins, vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un sens droit et une ame honnête, puis, ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le théâtre; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeunesse, peut être offert, sans risque, à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plutôt elles en seront dégoutées.

J'entends la clameur qui s'élève contre moi. Quelle fille résiste à ce dangereux exemple? A peine ont-elles vu le monde, que la tête leur tourne à toutes; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être; mais avant de leur offrir ce tableau trom-

peur, les avez-vous bien préparées à le voir sans émotion? leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il représente? les leur avez-vous bien peints tels qu'ils sont? les avez-vous bien armées contre les illusions de la vanité? avez-vous porté, dans leurs jeunes cœurs, le goût des vrais plaisirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte? quelles précautions, quelles mesures avez-vous prises pour les préserver du faux goût qui les égare? Loin de rien opposer, dans leur esprit, à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourris. Vous leur avez fait aimer, d'avance, tous les frivoles amusemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes personnes, entrant dans le monde, n'ont d'autre gouvernante que leur mère, souvent plus folle qu'elles, et qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raison même, les justifie à leurs propres yeux, et l'autorité de la mère est, pour la fille, une excuse sans réplique. Quand je veux qu'une mère introduise sa fille dans le monde, c'est en supposant qu'elle le lui fera voir tel qu'il est.

Le mal commence plutôt encore. Les couvens sont de véritables écoles de co-

quetterie; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, et fait les plus extravagantes petites-maîtresses. En sortant de-là pour entrer, tout d'un coup, dans des sociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y sentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien? Je n'avancerai point ce que je vais dire, sans crainte de prendre un préjugé pour une observation; mais il me semble qu'en général, dans les pays protestans, il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouses et de plus tendres mères que dans les pays catholiques; et, si cela est, on ne peut douter que cette différence ne soit due en partie à l'éducation des couvens.

Pour aimer la vie paisible et domestique, il faut la connoître; il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison, et toute femme que sa mère n'a point élevée, n'aimera point élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes villes. La société y est si générale et si mêlée, qu'il ne reste plus

d'asyle pour la retraite, et qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille, à peine connoît-on ses parens; on les voit en étrangers, et la simplicité des mœurs domestiques, s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce, avec le lait, le goût des plaisirs du siècle et des maximes qu'on y voit régner.

On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes, sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore, et déjà on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs mères. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ses ressources (1). La modestie est sur leur visage,

(1) La voie de l'homme, dans sa jeunesse, étoit une des quatre choses que le sage ne pouvoit comprendre; la cinquième étoit l'impudence de la femme adultère, *quæ comedit, et tergens os suum, dicit; non sum operata malum.* Prov. XXX, 20.

et le libertinage est au fond de leur cœur ; cette feinte modestie elle-même en est un signe. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt. Femmes de Paris et de Londres, pardonnez-le-moi, je vous supplie. Nul séjour n'exclud les miracles, mais pour moi je n'en connois point ; et si une seule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos institutions.

Toutes ces éducations diverses, livrent également de jeunes personnes au goût des plaisirs du grand monde, et aux passions qui naissent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes, la dépravation commence avec la vie, et dans les petites, elle commence avec la raison. De jeunes provinciales instruites à mépriser l'heureuse simplicité de leurs mœurs, s'empressent à venir à Paris partager la corruption des nôtres ; les vices ornés du beau nom de talens, sont l'unique objet de leur voyage ; et honteuses en arrivant de se trouver si loin de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être aussi de la capitale. Où commence le mal à votre avis ? dans les lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit ?

Je ne veux pas que de la province une mère sensée amène sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicieux pour d'autres ; mais je dis que quand cela seroit, ou cette fille est mal élévée, ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du sens et l'amour des choses honnêtes, on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays, et se mettre à la mode six mois durant pour se faire siffler le reste de leur vie ; mais qui est-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres ? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la capitale par des maris complaisans et maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, et dire avec attendrissement, la veille de leur départ : Ah ! retournons dans notre chaumière ! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici ! On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point

fléchi le genouil devant l'idole, et qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles; les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que sera-ce, quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses; car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels? Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos sèches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine, et ceux qui les donnent, et tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point, en parlant à des jeunes personnes, de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs, soyez précise et facile, ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit passer

au cœur doit en sortir ; leur catéchisme de morale doit être aussi court et aussi clair que leur catéchisme de religion ; mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs et le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer ? Que ces droits sont beaux ! qu'ils sont respectables ! qu'ils sont chers au cœur de l'homme, quand la femme sait les faire valoir ! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir. Son empire commence avec ses vertus ; à peine ses attraits se développent, qu'elle règne déjà par la douceur de son caractère, et rend sa modestie imposante. Quel homme insensible et barbare n'adoucit pas sa fierté, et ne prend pas des manières plus attentives près d'une fille de seize ans, aimable et sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien, et de l'honnêteté dans ses propos, à qui sa beauté ne fait oublier ni son sexe, ni sa jeunesse, qui sait intéresser par sa timidité même, et s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde ?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne sont point frivoles ; ils ne sont point fondés seulement sur l'attrait des sens ; ils partent de ce sentiment intime que nous avons tous, que les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes. Qui est-ce qui veut être méprisé des femmes ? Personne au monde, non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi, qui leur dis des vérités si dures, croyez-vous que leurs jugemens me soient indifférens ? Non, leurs suffrages me sont plus chers que les vôtres, lecteurs, souvent plus femmes qu'elles. En méprisant leurs mœurs, je veux encore honorer leur justice : peu m'importe qu'elles me haïssent, si je les force à m'estimer.

Que de grandes choses on feroit avec ce ressort, si l'on savoit le mettre en œuvre ! Malheur au siècle où les femmes perdent leur ascendant, et où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes ! C'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome ; Rome le siége de la gloire et de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est-là que les femmes honoroient les exploits des grands

généraux, qu'elles pleuroient publiquement les pères de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solemnel jugement de la république. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes; par une femme Rome acquit la liberté; par une femme les Plébéiens obtinrent le consulat, par une femme finit la tyrannie des décemvirs; par les femmes Rome assiegée fut sauvée des mains d'un proscrit. Galans Français, qu'eussiez-vous dit, en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets! et peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortége de belles dames françaises; je n'en connois point de plus indécent : mais composez-le de Romaines, vous aurez tous les yeux des Volsques et le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, et je soutiens que la vertu n'est pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, et que l'autorité des maîtresses n'y gagne pas moins que celle des femmes et des mères. Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, et point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chi-

mérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'est plus rien, et qui ne voient dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens? Non, ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe et se livre à ces transports sublimes qui font le délire des amans et le charme de leur passion. Tout n'est qu'illusion dans l'amour, je l'avoue; mais ce qui est réel, ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime, il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En sacrifie-t-on moins tous ses sentimens bas à ce modèle imaginaire? En pénètre-t-on moins son cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? s'en détache-t-on moins de la bassesse du moi humain? où est le véritable amant qui n'est pas prêt à immoler sa vie à sa maîtresse, et où est la passion sensuelle et grossière dans un homme qui veut mourir? Nous nous moquons des Paladins? C'est qu'ils connoissoient l'amour, et que nous ne connoissons plus que la débauche. Quand ces maximes romanesques commencèrent à devenir ridicules, ce changement fut

moins l'ouvrage de la raison que celui des mauvaises mœurs.

Dans quelque siècle que ce soit les relations naturelles ne changent point; la convenance ou disconvenance qui en résulte reste la même, les préjugés, sous le vain nom de raison, n'en changent que l'apparence. Il sera toujours grand et beau de régner sur soi, fût-ce pour obéir à des opinions fantastiques; et les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui saura chercher dans son état le bonheur de la vie. La chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout et d'elle-même : elle s'élève dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage; les sentimens tendres ou jaloux, mais toujours respectueux, des deux sexes, l'estime universelle et la sienne propre, lui paient sans cesse, en tribut de gloire, les combats de quelques instans. Les privations sont passagères, mais le prix en est permanent; quelle jouissance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réalisez une héroïne de roman; elle goûtera

des voluptés plus exquises que les Laïs et les Cléopatres ; et quand sa beauté ne sera plus, sa gloire et ses plaisirs resteront encore ; elle seule saura jouir du passé.

Plus les devoirs sont grands et pénibles, plus les raisons sur lesquelles on les fonde doivent être sensibles et fortes. Il y a un certain langage dévot dont, sur les sujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes personnes sans produire la persuasion. De ce langage trop disproportionné à leurs idées, et du peu de cas qu'elles en font en secret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raisons d'y résister tirées des choses mêmes. Une fille élevée sagement et pieusement, a, sans doute, de fortes armes contre les tentations, mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon mystique, devient infailliblement la proie du premier séducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune et belle personne ne méprisera son corps, jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que sa beauté lui fait commettre, jamais elle ne pleurera sincérement et devant Dieu d'être un objet de convoitise, jamais elle ne pourra croire en secret que le plus doux sentiment du cœur soit une

invention de Satan. Donnez-lui d'autres raisons en dedans et pour elle-même ; car celles-là ne pénétreront pas. Ce sera pis encore si l'on met, comme on n'y manque guère, de la contradiction dans ses idées, et qu'après l'avoir humiliée en avilissant son corps et ses charmes comme la souillure du péché, on lui fasse ensuite respecter comme le temple de Jésus-Christ, ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes et trop basses sont également insuffisantes et ne peuvent s'associer : il faut une raison à la portée du sexe et de l'âge. La considération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir.

Quæ quia non liceat, non facit, illa facit.

On ne se douteroit pas que c'est Ovide qui porte un jugement si sévère.

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes, sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, et vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'ave-

nir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, et à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe et tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles et basses, et qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère ; en leur montrant les gens à la mode vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes et fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amans

que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles et communes; dans les choses importantes et graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à-la-fois honnête, aimable et sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve et de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, et vaut bien la peine d'être acheté (1).

Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée

---

(1) Brantôme dit que, du temps de François premier, une jeune personne ayant un amant babillard, lui imposa un silence absolu et illimité, qu'il garda si fidèlement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine assemblée, sa maîtresse, qui, dans ce temps où l'amour se faisoit avec mystère, n'étoit point connue pour telle, se vanta de le guérir sur le champ, et le fit avec ce seul mot : *Parlez.* N'y a-t-il pas quelque chose de grand et d'héroïque dans cet amour-là ? Qu'eût fait de plus la philosophie de Pythagore avec tout son faste ? quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

avec plus de soin que de peine, et plutôt en suivant son goût qu'en le gênant. Disons maintenant un mot de sa personne, selon le portrait que j'en ai fait à Émile, et selon qu'il imagine lui-même l'épouse qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laisse à part les prodiges. Émile n'en est pas un, Sophie n'en est pas un non plus. Émile est homme, et Sophie est femme; voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui règne entre nous, c'est presque un prodige d'être du sien.

Sophie est bien née, elle est d'un bon naturel; elle a le cœur très-sensible, et cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile et pourtant inégale, la figure commune, mais agréable, une physionomie qui promet une ame et qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractère. Elle sait tirer parti de ses défauts même, et si elle

étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, et les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la voit et plus elle s'embellit ; elle gagne où tant d'autres perdent, et ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante ; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, et l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure et s'y connoît ; sa mère n'a point d'autre femme de chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens ; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise

avec moins de recherche, et dont l'ajustement soit plus recherché ; pas une piece du sien n'est prise au hazard, et l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très-modeste en apparence et très-coquette en effet ; elle n'étale point ses charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle sait les faire imaginer. En la voyant on dit ; voilà une fille modeste et sage ; mais tant qu'on reste auprès d'elle les yeux et le cœur errent sur toute sa personne, sans qu'on puisse les en détacher, et l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place, que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talens naturels; elles les sent et ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste et avec goût, ses petits pieds à marcher légérement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne et sans mal-adresse. Du reste, elle n'a eu de maître à chanter que son pere, de maîtresse à danser que sa mère, et un organiste du voisinage lui a donné, sur le clavecin, quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivées seule. D'a-

bord elle ne songeoit qu'à faire paroître sa main avec avantage sur ces touches noires ; ensuite elle trouva que le son aigre et sec du clavecin rendoit plus doux le son de la voix, peu-à-peu elle devint sensible à l'harmonie ; enfin en grandissant elle a commencé de sentir les charmes de l'expression, et d'aimer la musique pour elle-même. Mais c'est un goût plutôt qu'un talent ; elle ne sait point déchiffrer un air sur la note.

Ce que Sophie fait le mieux et qu'on lui a fait apprendre aveo le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler et coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire et qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfere à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, et où les doigts s'exercent avec plus de grace et de légéreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine et l'office ; elle sait les prix des denrées, elle en connoît les qualités ; elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître-d'hôtel à sa mère. Faite pour être un jour mère de famille elle-même, en

gouvernant la maison paternelle elle apprend à gouverner la sienne ; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques et le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mère pour l'occuper ainsi ; pour Sophie, elle ne va pas si loin. Son premier devoir est celui de fille, et c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mère et de la soulager d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple, quoiqu'elle soit gourmande, elle n'aime pas la cuisine : le détail en a quelque chose qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême, et cette délicatesse poussée à l'excès est devenue un de ses défauts : elle laisseroit plutôt aller tout le dîner par le feu que de tacher sa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin, par la même raison. La terre lui paroît mal-propre, sitôt qu'elle voit du fumier, elle croit en sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mère. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers est la propreté :

devoir spécial, indispensable, imposé par la nature; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, et le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance; elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitudes prennent une assez grande partie de son temps et président encore à l'autre; en sorte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en mollesse; les raffinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, et jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie et son temps à des soins plus nobles: elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté du corps qui souille l'ame; Sophie est bien plus que propre, elle est pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement ; mais elle est devenue sobre par habitude, et maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons, qu'on peut, jusqu'à certain point, gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe ; il est trop dangereux de le lui laisser. La petite Sophie, dans son enfance, entrant seule dans le cabinet de sa mère, n'en revenoit pas toujours vide, et n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve sur les dragées et sur les bonbons. Sa mère la surprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui persuader que les bonbons gâtoient les dents, et que de trop manger grossissoit la taille. Ainsi Sophie se corrigea ; en grandissant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette sensualité basse. Dans les femmes, comme dans les hommes, sitôt que le cœur s'anime, la gourmandise n'est plus un vice dominant. Sophie a conservé le goût propre de son sexe ; elle aime le laitage et les sucreries ; elle aime la pâtisserie et les entremets ; mais fort peu de viande ; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au surplus elle mange de tout très-mé-

diocrement ; son sexe moins laborieux que le nôtre, a moins besoin de réparation. En toute chose elle aime ce qui est bon, et le sait goûter ; elle sait aussi s'accommoder de ce qui ne l'est pas, sans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, et solide, sans être profond, un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est point formé par la lecture, mais seulement par les conversations de son père et de sa mère, par ses propres réflexions, et par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaîté ; elle étoit même folâtre dans son enfance, mais peu à peu sa mère a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste et réservée même avant le temps de l'être ; et maintenant que ce temps est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris,

qu'il ne lui seroit de le prendre sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois par un reste d'habitude à des vivacités de l'enfance ; puis tout d'un coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux et rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges, participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur ; mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres ; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas ; mais son cœur se gonfle : elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son père ou sa mère la rappelle, et dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer et rire en s'essuyant adroitement les yeux, et tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout à fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénère en mutinerie. et alors elle est sujète à s'oublier. Mais laissez-lui le temps de revenir à elle, et sa manière d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile

et soumise, et l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même; mais si franchement et de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fît la moindre peine, et sitôt quelle est pardonnée, sa joie et ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres et répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme, et pour supporter même son injustice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'élève et se révolte en eux contre l'injustice; la nature ne les fit pas pour la tolérer.

. . . . *gravem*
Pelidæ stomachum cadere nescii.

Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable et simple, peu de dogmes et moins de pratiques de dévotion, ou plutôt, ne connoissant de pratique essen-

tielle que la morale; elle dévoue sa vie entière à servir Dieu, en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parens lui ont données sur ce sujet, ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse, en lui disant toujours : « Ma fille, ces » connoissances ne sont pas de votre âge ; » votre mari vous en instruira quand il » sera temps. » Du reste, au lieu de longs discours de piété, ils se contentent de la lui prêcher par leur exemple, et cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, et qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux Anges ; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur, et parce qu'elle ne voit que misère, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête ; elle l'aime enfin comme chère à son respectable père, à sa tendre et digne mère ; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne ; et son premier bonheur à elle-même, est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui

lui élève l'ame, et tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste et honnête jusqu'à son dernier soupir; elle l'a juré dans le fond de son ame, et elle l'a juré dans un temps où elle sentoit déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, si ses sens étoient faits pour régner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable Française, froide par tempérament, et coquette par vanité ; voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement et non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore ; il vient la distraire et troubler son cœur dans les fêtes ; elle a perdu son ancienne gaîté ; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle ; loin de craindre l'ennui de la solitude, elle la cherche : elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une cour, mais un amant ; elle aime mieux plaire à un seul honnête homme, et lui plaire toujours, que d'élever, en sa faveur, le cri de la mode, qui dure un jour, et le lendemain se change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé

que les hommes; étant sur la défensive, presque dès leur enfance, et chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien et le mal leur sont nécessairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que son tempérament la porte à l'être, a aussi le jugement plutôt formé que d'autres filles de son âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'est pas partout la même en même temps.

Sophie est instruite des devoirs et des droits de son sexe et du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes, et les vices des femmes; elle connoît aussi les qualités, les vertus contraires, et les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme, que celle qu'elle en a conçue, et cette idée ne l'épouvante point; mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme, à l'homme de mérite; elle sent qu'elle est faite pour cet homme-là, qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui; elle sent qu'elle saura bien le reconnoître; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes sont les jûges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des femmes; cela est de leur droit

réciproque, et ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit et en use, mais avec la modestie qui convient à sa jeunesse, à son inexpérience, à son état; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée, et elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absens qu'avec la plus grande circonspection, surtout si ce sont des femmes; elle pense que ce qui les rend médisantes et satyriques, est de parler de leur sexe : tant qu'elles se bornent à parler du nôtre, elles ne sont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle sait : c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe; et pour celles dont elle ne sait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, et cela s'entend.

Sophie a peu d'usage du monde; mais elle est obligeante, attentive, et met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle, qui ne tient point aux formules, qui n'est point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai desir de plaire, et qui

plaît ; elle ne sait point les complimens triviaux, et n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle est très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, etc. ; elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple *je vous remercie ;* mais ce mot, dit de sa bouche, en vaut bien un autre. Pour un vrai service, elle laisse parler son cœur, et ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage français l'asservît au goût des simagrées, comme d'étendre sa main, en passant d'une chambre à l'autre, sur un bras sexagénaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier, et s'élance, en deux sauts, dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non seulement elle se tient dans le silence et dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés ou

beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, et reprendra la sienne au-dessous sitôt qu'elle le pourra, car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose ; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, et elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes et réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décens ; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles ; s'ils dégénèrent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser ; car elle méprise surtout le petit jargon de la galanterie, comme très-offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, et jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractère empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sen-

timens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, et qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colère apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre, en lui disant poliment : » Monsieur, j'ai grand'peur de » savoir ces choses-là mieux que vous ; » si nous n'avons rien de plus curieux à » dire, je crois que nous pouvons finir » ici l'entretien ». Accompagner ces mots d'une grande révérence, et puis se trouver à vingt pas de lui n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, et qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage

fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier, mais tout galant persifflage est toujours rebuté ; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement, et formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine apercevront-ils en elle la première inquiétude de la jeunesse, qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir ; ils lui tiendront des discours tendres et sensés ; les discours tendres et sensés sont de son âge et de son caractère. Si ce caractère est tel que je l'imagine, pourquoi son père ne lui parleroit-il pas à-peu-près ainsi :

« Sophie, vous voilà grande fille, et
» ce n'est pas pour l'être toujours qu'on
» le devient. Nous voulons que vous soyez
» heureuse ; c'est pour nous que nous le
» voulons, parce que notre bonheur dé-
» pend du vôtre. Le bonheur d'une hon-
» nête fille est de faire celui d'un honnête
» homme ; il faut donc penser à vous
» marier ; il y faut penser de bonne heure,
» car du mariage dépend le sort de la vie,
» et l'on n'a jamais trop de temps pour y
» penser.

» Rien n'est plus difficile que le choix
» d'un bon mari, si ce n'est peut-être celui
» d'une bonne femme. Sophie, vous serez
» cette femme rare, vous serez la gloire
» de notre vie et le bonheur de nos vieux
» jours; mais de quelque mérite que vous
» soyez pourvue, la terre ne manque pas
» d'hommes qui en ont encore plus que
» vous. Il n'y en a pas un qui ne dût
» s'honorer de vous obtenir; il y en a
» beaucoup qui vous honoreroient davan-
» tage. Dans ce nombre, il s'agit d'en
» trouver un qui vous convienne, de le
» connoître, et de vous faire connoître
» à lui.

» Le plus grand bonheur du mariage
» dépend de tant de convenances, que
» c'est une folie de les vouloir toutes ras-
» sembler. Il faut d'abord s'assurer des
» plus importantes; quand les autres s'y
» trouvent, on s'en prévaut; quand elles
» manquent, on s'en passe. Le bonheur
» parfait n'est pas sur la terre; mais le
» plus grand des malheurs et celui qu'on
» peut toujours éviter, est d'être malheu-
» reux par sa faute.

» Il y a des convenances naturelles, il
» il en a d'institution, il y en a qui ne
» tiennent qu'à l'opinion seule. Les parens

» sont juges des deux dernières espèces, » les enfans seuls le sont de la première. » Dans les mariages qui se font par l'autorité des pères, on se règle uniquement » sur les convenances d'institution et d'opinion ; ce ne sont pas les personnes » qu'on marie, ce sont les conditions et » les biens ; mais tout cela peut changer, » les personnes seules restent toujours, » elles se portent partout avec elles ; en » dépit de la fortune, ce n'est que par les » rapports personnels qu'un mariage peut » être heureux ou malheureux.

» Votre mère étoit de condition, j'étois » riche ; voilà les seules considérations » qui portèrent nos parens à nous unir. » J'ai perdu mes biens, elle a perdu son » nom ; oubliée de sa famille, que lui » sert aujourd'hui d'être née demoiselle ? » Dans nos désastres, l'union de nos cœurs » nous a consolés de tout ; la conformité » de nos goûts nous a fait choisir cette » retraite ; nous y vivons heureux dans la » pauvreté, nous nous tenons lieu de » tout l'un à l'autre : Sophie est notre » trésor commun ; nous bénissons le ciel » de nous avoir donné celui-là, et de » nous avoir ôté tout le reste. Voyez, » mon enfant, où nous a conduit la Pro-

» vidence ! Les convenances qui nous
» firent marier sont évanouies ; nous ne
» sommes heureux que par celles que l'on
» compta pour rien.

» C'est aux époux à s'assortir. Le pen-
» chant mutuel doit être leur premier
» lien : leurs yeux, leurs cœurs doivent
» être leurs premiers guides : car comme
» leur premier devoir, étant unis, est de
» s'aimer, et qu'aimer ou n'aimer pas ne
» dépend point de nous-mêmes, ce de-
» voir en emporte nécessairement un au-
» tre, qui est de commencer par s'aimer
» avant de s'unir. C'est là le droit de la
» nature, que rien ne peut abroger : ceux
» qui l'ont gêné par tant de lois civiles,
» ont eu plus d'égard à l'ordre apparent
» qu'au bonheur du mariage et aux mœurs
» des citoyens. Vous voyez, ma Sophie,
» que nous ne vous prêchons pas une
» morale difficile. Elle ne tend qu'à vous
» rendre maîtresse de vous-même, et à
» nous en rapporter à vous sur le choix
» de votre époux.

» Après vous avoir dit nos raisons pour
» vous laisser une entière liberté, il est
» juste de vous parler aussi des vôtres
» pour en user avec sagesse. Ma fille,
» vous êtes bonne et raisonnable, vous

» avez de la droiture et de la piété, vous
» avez les talens qui conviennent à d'hon-
» nêtes femmes, et vous n'êtes pas dé-
» pourvue d'agrémens ; mais vous êtes
» pauvre, vous avez les biens les plus
» estimables, et vous manquez de ceux
» qu'on estime le plus. N'aspirez donc
» qu'à ce que vous pouvez obtenir, et
» réglez votre ambition, non sur vos
» jugemens ni sur les nôtres, mais sur
» l'opinion des hommes. S'il n'étoit ques-
» tion que d'une égalité de mérite, j'ignore
» à quoi je devrois borner vos espérances ;
» mais ne les élevez point au-dessus de
» votre fortune, et n'oubliez pas qu'elle
» est au plus bas rang. Bien qu'un homme
» digne de vous ne compte pas cette iné-
» galité pour un obstacle, vous devez
» faire alors ce qu'il ne fera pas : Sophie
» doit imiter sa mère, et n'entrer que
» dans une famille qui s'honore d'elle.
» Vous n'avez point vu notre opulence,
» vous êtes née durant notre pauvreté,
» vous nous la rendez douce et vous la
» partagez sans peine. Croyez-moi, So-
» phie, ne cherchez point des biens dont
» nous bénissons le ciel de nous avoir dé-
» livrés ; nous n'avons goûté le bonheur
» qu'après avoir perdu la richesse.

» Vous êtes trop aimable pour ne plaire » à personne, et votre misère n'est pas » telle qu'un honnête homme se trouve » embarrassé de vous. Vous serez recher- » chée, et vous pourrez l'être de gens qui » ne vous vaudront pas. S'ils se mon- » troient à vous tels qu'ils sont, vous les » estimeriez ce qu'ils valent, tout leur » faste ne vous en imposeroit pas long- » temps; mais quoique vous ayiez le juge- » ment bon, et que vous vous connoissiez » en mérite, vous manquez d'expérience » et vous ignorez jusqu'où les hommes » peuvent se contrefaire. Un fourbe » adroit peut étudier vos goûts pour vous » séduire, et feindre auprès de vous des » vertus qu'il n'aura point. Il vous per- » droit, Sophie, avant que vous vous » en fussiez aperçue, et vous ne con- » noîtriez votre erreur que pour la pleu- » rer. Le plus dangereux de tous les pié- » ges, et le seul que la raison ne peut » éviter, est celui des sens; si jamais » vous avez le malheur d'y tomber, vous » ne verrez plus qu'illusions et chimères, » vos yeux se fascineront, votre juge- » ment se troublera, votre volonté sera » corrompue, votre erreur même vous » sera chère; et quand vous seriez en état

» de la connoître, vous n'en voudriez pas
» revenir. Ma fille, c'est à la raison de
» Sophie que je vous livre; je ne vous
» livre point au penchant de son cœur,
» Tant que vous serez de sang-froid,
» restez votre propre juge; mais sitôt
» que vous aimerez, rendez à votre mère
» le soin de vous.

» Je vous propose un accord qui vous
» marque notre estime et rétablisse entre
» nous l'ordre naturel. Les parens choi-
» sissent l'époux de leur fille et ne la con-
» sultent que pour la forme; tel est l'usage.
» Nous ferons entre nous tout le contraire;
» vous choisirez et nous serons consultés.
» Usez de votre droit, Sophie; usez-en
» librement et sagement. L'époux qui
» vous convient, doit être de votre choix
» et non pas du nôtre : mais c'est à nous
» de juger si vous ne vous trompez pas
» sur les convenances, et si, sans le savoir,
» vous ne faites point autre chose que ce
» que vous voulez. La naissance, les
» biens, le rang, l'opinion n'entreront
» pour rien dans nos raisons. Prenez un
» honnête homme dont la personne vous
» plaise et dont le caractère vous con-
» vienne, quel qu'il soit d'ailleurs, nous
» l'acceptons pour notre gendre. Son bien

» sera toujours assez grand, s'il a des bras,
» des mœurs, et qu'il aime sa famille.
» Son rang sera toujours assez illustre,
» s'il l'ennoblit par la vertu. Quand toute
» la terre nous blâmeroit, qu'importe ?
» nous ne cherchons pas l'approbation
» publique ; il nous suffit de votre bon-
» heur ».

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil discours sur les filles élevées à votre manière. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte et l'attendrissement ne la laisseroient pas aisément s'exprimer ; mais je suis bien sûr qu'il restera gravé dans son cœur le reste de sa vie, et que si l'on peut compter sur quelque résolution humaine, c'est sur celle qu'il lui fera faire, d'être digne de l'estime de ses parens.

Mettons la chose au pis, et donnons-lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente. Je dis que son jugement, ses connoissances, son goût, sa délicatesse, et surtout les sentimens dont son cœur a été nourri dans son enfance, opposeront à l'impétuosité des sens un contrepoids qui lui suffira pour les vaincre, ou du moins pour leur résister longtemps. Elle mourroit plutôt martyre

de son état, que d'affliger ses parens, d'épouser un homme sans mérite, et de s'exposer aux malheurs d'un mariage mal assorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, et la rendre plus difficile sur le choix de son maître. Avec le tempérament d'une Italienne et la sensibilité d'une Anglaise, elle a, pour contenir son cœur et ses sens, la fierté d'une Espagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aisément celui qu'elle estime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de sentir quel ressort l'amour des choses honnêtes peut donner à l'ame, et quelle force on peut trouver en soi, quand on veut être sincérement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui est grand paroît chimérique, et qui, dans leur basse et vile raison, ne connoîtront jamais ce que peut sur les passions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples : tant pis pour eux s'ils s'obstinent à les nier. Si je leur disois que Sophie n'est point un être imaginaire, que son nom seul est de mon invention, que son éducation, ses mœurs, son caractère, sa figure même ont réelle-

ment existé, et que sa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, sans doute ils n'en croiroient rien; mais enfin, que risquerai-je d'achever sans détour l'histoire d'une fille si semblable à Sophie, que cette histoire pourroit être la sienne sans qu'on dût en être surpris? Qu'on la croie véritable ou non, peu importe; j'aurai si l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, j'irai toujours à mes fins.

La jeune personne avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, et je le lui laisse. Après l'entretien que j'ai rapporté, son père et sa mère jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyèrent passer un hiver à la ville, chez une tante qu'on instruisit en secret du sujet de ce voyage. Car la fière Sophie portoit au fond de son cœur le noble orgueil de savoir triompher d'elle, et quelque besoin quelle eût d'un mari, elle fût morte fille, plutôt que de se résoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ses parens,

sa tante la présenta dans les maisons, la mena dans les sociétés, dans les fêtes; lui fit voir le monde, ou plutôt l'y fit voir, car Sophie se soucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable, qui paroissoient décens et modestes. Elle avoit dans sa réserve même un certain art de les attirer, qui ressembloit assez à de la coquetterie : mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui semble accepter les hommages, elle substituoit un maintien plus humble et une politesse plus repoussante. Toujours attentive sur elle-même, elle ne leur laissoit plus l'occasion de lui rendre le moindre service : c'étoit dire assez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtresse.

Jamais les cœurs sensibles n'aimèrent les plaisirs bruyans, vain et stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, et qui croient qu'étourdir la vie, c'est en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, et désespérant de le trouver ainsi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ses parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les

lui faire oublier ; elle retourna les joindre longtemps avant le terme fixé pour son retour.

A peine eut elle repris ses fonctions dans la maison paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite, elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des distractions, de l'impatience, elle étoit triste et rêveuse, elle se cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit et qu'elle en avoit honte : on lui en parla, elle s'en défendit. Elle protesta n'avoir vu personne qui pût toucher son cœur, et Sophie ne mentoit point.

Cependant sa langueur augmentoit sans cesse, et sa santé commençoit à s'altérer. Sa mère inquiète de ce changement résolut enfin d'en savoir la cause Elle la prit en particulier et mit en œuvre auprès d'elle ce langage insinuant et ces caresses invincibles que la seule tendresse maternelle sait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles et que je porte incessamment dans mon cœur, verse les secrets du tien dans le sein de ta mère. Quels sont donc ces secrets qu'une mère ne peut savoir ? qui est-ce qui plaint tes peines ? qui est-ce qui les partage ? qui est-ce qui veut les soulager, si ce n'est

ton père et moi ? Ah ! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur sans la connoître ?

Loin de cacher ses chagrins à sa mère, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour consolatrice et pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, et sa modestie ne trouvoit point de langage pour décrire un état si peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ses sens malgré qu'elle en eût. Enfin, sa honte même servant d'indice à la mère, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injustes réprimandes, elle la consola, la plaignit, pleura sur elle ; elle étoit trop sage pour lui faire un crime d'un mal que sa vertu seule rendoit si cruel. Mais pourquoi supporter sans nécessité un mal dont le remède étoit si facile et si légitime ? que n'usoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée ? que n'acceptoit-elle un mari ? que ne le choisissoit-elle ? ne savoit-elle pas que son sort dépendoit d'elle seule, et que, quel que fût son choix, il seroit confirmé, puisqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête ? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu rester ; plusieurs partis s'étoient présentés,

elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc ? que vouloit-elle ? quelle inexplicable contradiction !

La réponse étoit simple. S'il ne s'agissoit que d'un secours pour la jeunesse, le choix seroit bientôt fait : mais un maître pour toute la vie n'est pas si facile à choisir ; et puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, et souvent perdre sa jeunesse, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie : elle avoit besoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari ; et pour le cœur qu'il falloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours ; leur esprit superficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans règle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme et ne trouvoit que des singes ; elle cherchoit une ame et n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse, disoit-elle à sa mère ! j'ai besoin d'aimer et ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en

vois pas un qui n'excite mes desirs, et pas un qui ne les réprime ; un goût sans estime ne peut durer. Ah ! ce n'est pas là l'homme qu'il faut à votre Sophie ! son charmant modèle est empreint trop avant dans son ame. Elle ne peut aimer que lui; elle ne peut rendre heureux que lui ; elle ne peut être heureuse qu'avec lui seul. Elle aime mieux se consumer et combattre sans cesse ; elle aime mieux mourir malheureuse et libre, que désespérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas et qu'elle rendroit malheureux lui-même ; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour souffrir.

Frappée de ces singularités, sa mère les trouva trop bizarres pour n'y pas soupçonner quelque mystère. Sophie n'étoit ni précieuse ni ridicule. Comment cette délicatesse outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès son enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, et à faire de nécessité vertu ? Ce modèle de l'homme aimable, duquel elle étoit si enchantée, et qui revenoit si souvent dans tous ses entretiens, fit conjecturer à sa mère que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore,

et que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchargée de sa peine secrète, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mère la presse ; elle hésite, elle se rend enfin, et sortant sans rien dire, elle rentre un moment après, un livre à la main. Plaignez votre malheureuse fille, sa tristesse est sans remède, ses pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez savoir la cause : eh bien ! la voilà, dit-elle, en jetant le livre sur la table. La mère prend le livre et l'ouvre : c'étoient les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme : à force de questions et de réponses obscures, elle voit enfin avec une surprise facile à concevoir, que sa fille est la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, et l'aimoit avec une passion dont rien ne put la guérir. Sitôt que son père et sa mère connurent sa manie, ils en rirent, et crurent la ramener par la raison. Ils se trompèrent ; la raison n'étoit pas toute de leur côté : Sophie avoit aussi la sienne, et savoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduisit au silence, en se servant contr'eux de leurs propres raisonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point

formée pour un homme de son siècle, qu'il faudroit nécessairement qu'elle adoptât les manières de penser de son mari, ou qu'elle lui donnât les siennes ; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impossible, par la manière dont ils l'avoient élevée, et que l'autre étoit précisément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, disoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puisse amener, et je l'épouse ; mais jusques-là, pourquoi me grondez-vous? Plaignez-moi. Je suis malheureuse, et non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté? mon père ne l'a-t-il pas dit lui-même? est-ce ma faute, si j'aime ce qui n'est pas? Je ne suis point visionnaire, je ne veux point un prince, je ne cherche point Télémaque, je sais qu'il n'est qu'une fiction : je cherche quelqu'un qui lui ressemble ; et pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister, puisque j'existe, moi qui me sens un cœur si semblable au sien? Non, ne déshonorons pas ainsi l'humanité, ne pensons pas qu'un homme aimable et vertueux ne soit qu'une chimère. Il existe, il vit, il me cherche, peut-être ; il cherche une ame qui le sache aimer. Mais qu'est-il? où est-il? Je l'ignore ; il n'est aucun de ceux que j'ai vus ; sans

doute il n'est aucun de ceux que je verrai. O ma mère! Pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en est moins à moi qu'à vous.

Amènerai-je ce triste récit jusqu'à sa catastrophe? Dirai-je les longs débats qui la précédèrent? Représenterai-je une mère impatientée, changeant en rigueurs ses premières caresses? montrerai-je un père irrité, oubliant ses premiers engagemens, et traitant comme une folle, la plus vertueuse des filles? peindrai-je, enfin, l'infortunée, encore plus attachée à sa chimère par la persécution qu'elle lui fait souffrir, marchant à pas lents vers la mort, et descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel? Non, j'écarte ces objets funestes. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour montrer, par un exemple assez frappant, ce me semble, que malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siècle, l'enthousiasme de l'honnête et du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes; qu'il n'y a rien que, sous la direction de la nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici, pour me demander si c'est la nature qui nous prescrit de prendre

tant de peines pour réprimer des desirs immodérés. Je réponds que non, mais qu'aussi ce n'est point la nature qui nous donne tant de desirs immodérés. Or, tout ce qui n'est pas d'elle est contr'elle, j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile, sa Sophie, ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive et un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, et, à force de lui élever l'ame, j'ai troublé sa raison, je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune; tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.

Je me suis proposé dans ce livre de dire tout ce qui se pouvoit faire, laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, et à les élever l'un pour l'autre et l'un avec l'autre. Mais en y réfléchissant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal entendus, et qu'il étoit absurde de destiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître si cette union

étoit dans l'ordre de la nature, et s'ils auroient entr'eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage et ce qui est naturel à l'état civil. Dans le premier état toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parceque les uns et les autres n'ont encore que la forme primitive et commune; dans le second, chaque caractère étant développé par les institutions sociales, et chaque esprit ayant reçu sa forme propre et déterminée, non de l'éducation seule, mais du coucours bien ou mal ordonné du naturel et de l'éducation, on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal est qu'en développant les caractères l'état social distingue les rangs, et que l'un de ces deux ordres n'étant point semblable à l'autre, plus on distingue les conditions, plus on confond les caractères. De-là les mariages mal assortis et tous les désordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conséquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les sentimens naturels s'altèrent; plus l'in-

tervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal se relâche ; plus il y a de riches et de pauvres, moins il y a de pères et de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille, chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus et faire d'heureux mariages, étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, et consultez la nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, et qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer ; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage ; mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie, et qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caractères qui devroit engager un père sage, fût-il prince, fût-il monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du

bourreau. Oui, je soutiens que, tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination, c'est la nature; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire, je dis la mienne et non celle du père; car en me confiant son fils, il me cède sa place, il substitue mon droit au sien; c'est moi qui suis le vrai père d'Emile, c'est moi qui l'ai fait homme. J'aurois refusé de l'élever si je n'avois pas été le maître de le marier à son choix, c'est-à-dire, au mien. Il n'y a que le plaisir de faire un heureux, qui puisse payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aie attendu pour trouver l'épouse d'Emile, que je le misse en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'est qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il sente le prix de celle qui lui con-

vient. Dès longtemps Sophie est trouvée; peut-être Emile l'a-t-il déjà vue; mais il ne la reconnoîtra que quand il sera temps.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas nécessaire au mariage, quand cette égalité se joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pencher quand tout est égal.

Un homme, à moins qu'il ne soit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les Etats; car les préjugés qu'il n'aura pas, il les trouvera dans les autres, et telle fille lui conviendroit peut-être, qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un père judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son élève un établissement au-dessus de son rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien? et cependant, en montant il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des biens de différentes natures, comme la noblesse et l'argent, parce que

chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération; que de plus on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, et souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison, le second y est plus conforme : comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui règle celui de la famille entière. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne descend point, il élève son épouse; au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il s'abaisse sans s'élever : ainsi dans le premier cas il y a du bien sans mal, et dans le second du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel et l'ordre civil s'accordent, et tout va bien. C'est le contraire quand, s'alliant au-dessus de lui, l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnoissance, et d'être ingrat ou méprisé,

Alors la femme, prétendant à l'autorité, se rend le tyran de son chef; et le maître devenu l'esclave se trouve la plus ridicule et la plus misérable des créatures. Tels sont ces malheureux favoris que les rois de l'Asie honorent et tourmentent de leur alliance, et qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'osent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de lecteurs, se souvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuseront ici de contradiction; ils se tromperont pourtant : il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, et gouverner celui qui commande. L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison, comme un ministre dans l'Etat, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité; mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits et commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre, que misère, scandale et déshonneur.

Reste le choix entre ses égales et ses inférieures, et je crois qu'il y a encore quelque restriction à faire pour ces dernières ; car il est difficile de trouver dans la lie du peuple, une épouse capable de faire le bonheur d'un honnête homme : non qu'on soit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui est beau et honnête, et que l'injustice des autres états fait voir à celui-ci la justice dans ses vices même.

Naturellement l'homme ne pense guère. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres et même plus difficilement. Je ne connois, pour les deux sexes, que deux classes réellement distinguées : l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point ; et cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la première de ces deux classes, ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entière à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, et tout leur esprit semble être au bout de leurs bras.

Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; souvent même elle y sert : souvent on compose avec ses devoirs, à force d'y réfléchir, et l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de savoir les offices de Cicéron pour être homme de bien : et la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, et c'est une triste chose, pour un père de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui même, et de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir, élevera-t-elle ses enfans? comment discernera-t-elle ce qui leur convient? comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis polissons; jamais de bons esprits, ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation, de prendre une femme

qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple et grossiérement élevée, qu'une fille savante et bel-esprit, qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature, dont elle seroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, et commence toujours par se faire homme, à la manière de mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule, et très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussitôt qu'on sort de son état, et qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens, n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent; on sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée; sa gloire est dans l'estime de son mari; ses plaisirs sont dans

le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même; soyez de bonne foi : lequel vous donne meilleure opinion d'une femme, en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec le plus de respect, de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfans, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, et de petits billets peints de toutes les couleurs? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diserta es.

Après ces considérations, vient celle de la figure; c'est la première qui frappe et la dernière qu'on doit faire; mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession : au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes, et quand elle seroit

un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté; car en peu de temps l'une et l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient et la laideur un avantage; mais la laideur, qui produit le dégoût, est le plus grand des malheurs; ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse et se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage; il vaudroit mieux être mort qu'uni ainsi.

Desirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable et prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer.: elle est sans préjudice pour le mari, et l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse, et, au bout de trente ans de mariage, une honnête femme, avec des graces, plaît à son mari, comme le premier jour.

Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Elève de la nature, ainsi qu'Emile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre; elle sera la femme

de l'homme : elle sera son égale par la naissance et par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés ; il ne se déploie que dans l'intimité du commerce, et son mari le sentira plus que personne au monde. Son éducation n'est ni brillante ni négligée ; elle a du goût sans étude ; des talens sans art, du jugement sans connoissance. Son esprit ne sait pas, mais il est cultivé pour apprendre : c'est une terre bien préparée, qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême, et Télémaque, qui lui tomba par hasard dans les mains ; mais une fille capable de se passionner pour Télémaque, a-t-elle un cœur sans sentiment, et un esprit sans délicatesse ? O l'aimable ignorante ! Heureux celui qu'on destine à l'instruire. Elle ne sera point le professeur de son mari, mais son disciple ; loin de vouloir l'assujétir à ses goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit savante : il aura le plaisir de lui tout enseigner. Il est temps, enfin, qu'ils se voient, travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris, tristes et rêveurs,

Ce lieu de babil n'est pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville, et dit, avec dépit : que de jours perdus en vaines recherches ! Ah ! ce n'est pas là qu'est l'épouse de mon cœur : mon ami, vous le saviez bien ; mais mon temps ne vous coûte guère, et mes maux vous font peu souffrir. Je le regarde fixement et lui dis, sans m'émouvoir : Emile, croyez-vous ce que vous dites ? A l'instant il me saute au cou, tout confus, et me serre dans ses bras, sans répondre. C'est toujours sa réponse quand il a tort.

Nous voici par les champs, en vrais chevaliers errans ; non pas comme eux, cherchant les aventures ; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris ; mais imitant assez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, et tantôt marchant à petits pas. A force de suivre ma pratique, on en aura pris enfin l'esprit ; et je n'imagine aucun lecteur encore assez prévenu par les usages, pour nous supposer tous deux endormis dans une bonne chaise de poste, bien fermée, marchant sans rien voir, sans rien observer, rendant nul, pour nous, l'intervalle du départ à l'arrivée, et, dans la vîtesse de notre marche, perdant le temps pour le ménager.

Les hommes disent que la vie est courte, et je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du temps, et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare : l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le temps coule trop vîte, ils mentent ; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à consumer leur vie entière ; et il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter, au gré de son ennui, celles qui lui étoient à charge, et, au gré de son impatience, celles qui le séparoient du moment desiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, et d'un quartier à l'autre, qui seroit fort embarrassé de ses heures, s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi, et qui s'éloigne exprès de ses affaires, pour s'occuper à

les aller chercher : il croit gagner le temps qu'il y met de plus, et dont autrement il ne sauroit que faire; ou bien, au contraire, il court pour courir, et vient en poste sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature? pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses desirs, pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera point trop courte. Vivre et jouir seront pour lui la même chose; et dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

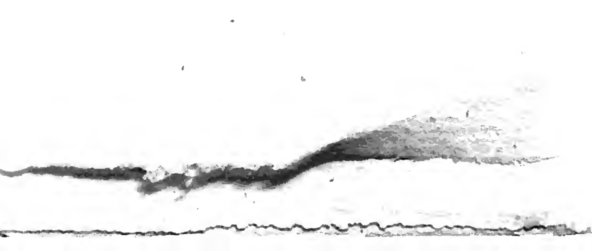
Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méhode, par cela seul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile, pour desirer ni pour attendre, mais pour jouir; et quand il porte ses desirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du temps. Il ne jouira pas seulement du plaisir de desirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il desire; et ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est, qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis et comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse et dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler, à notre gré, quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, et ne court guère en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être pressé? D'une seule chose; de jouir de la vie. Ajouterai-je, et de faire du bien quand il le peut? Non; car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la cotoie; un bois touffus, je vais sous son ombre; une grotte,

je la visite; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes; je passe partout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir, et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais temps m'arrête, et que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las. . . . mais Emile ne se lasse guère; il est robuste; et pourquoi se lasseroit-il? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte partout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître; il travaille; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulières au climat des lieux qu'il



traverse, et la manière de les cultiver? qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans les cabinets; ils ont des colifichets, savent des noms, et n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Émile est plus riche que ceux des rois; ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place. Le naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre: d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable manière de voyager, sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaie? J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans; et les piétons toujours gais, légers et contens de tout. Combien le cœur rit, quand on approche du gîte! combien un repas grossier paroît savoureux! avec quel plaisir on se repose à table! quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver,

on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayions fait cinquante lieues, de la manière que j'imagine, Sophie n'est pas oubliée, il faut que je ne sois guère adroit, ou qu'Emile soit bien peu curieux; car, avec tant de connoissances élémentaires, il est difficile qu'il ne soit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit; il sait précisément assez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, et nous avançons toujours. J'ai mis à notre première course un terme éloigné : le prétexte en est facile; en sortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'aperçoit aucun chemin, nous ne savons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins sont bons, pourvu qu'on arrive; mais encore faut-il arriver quelque part, quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mène dans sa chaumière; nous mangeons de grand appétit son maigre dîner. En nous voyant

si fatigués, si affamés, il nous dit : si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous eussiez été mieux reçus.... vous auriez trouvé une maison de paix.... des gens si charitables.... de si bonnes gens!... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils sont plus riches, quoiqu'on dise qu'ils l'étoient bien plus autrefois.... ils ne paroissent pas, Dieu merci ; et tout le pays se sent de ce qui leur reste.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il, en me regardant, allons à cette maison, dont les maîtres sont bénis dans le voisinage, je serois bien aise de les voir ; peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien : s'ils sont des nôtres, nous serons des leurs.

La maison bien indiquée, on part, on erre dans les bois ; une grande pluie nous surprend en chemin, elle nous retarde sans nous arrêter. Enfin, l'on se retrouve, et le soir nous arrivons à la maison désignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette seule maison, quoique simple, a quelque apparence ; nous nous présentons, nous demandons l'hospitalité : l'on nous fait par-

ler au maître; il nous questionne, mais poliment: sans dire le sujet de notre voyage, nous disons celui de notre détour. Il a gardé de son ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manières : quiconque a vécu dans le grand monde se trompe rarement là-dessus; sur ce passeport nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre et commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, et tout ce qu'il nous faut. Quoi! dit Emile tout surpris, on diroit que nous étions attendus. O que le paysan avoit bien raison! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance! et pour des inconnus! je crois être au temps d'Homère. Soyez sensible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas; partout où les étrangers sont rares, ils sont bien venus; rien ne rend plus hospitalier que de n'avoir pas souvent besoin de l'être: c'est l'affluence des hôtes qui détruit l'hospitalité. Du temps d'Homère, on ne voyageoit guère, et les voyageurs étoient bien reçus partout. Nous sommes peut-être les seuls passagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même est un éloge, de savoir se passer

d'hôtes, et de les recevoir toujours bien.

Séchés et rajustés, nous allons rejoindre le maître de la maison; il nous présente à sa femme; elle nous reçoit, non pas seulement avec politesse, mais avec bonté. L'honneur de ses coups-d'œil est pour Emile. Une mère, dans le cas où elle est, voit rarement sans inquiétude, ou du moins sans curiosité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le souper pour l'amour de nous. En entrant dans la salle à manger, nous voyons cinq couverts; nous nous plaçons, il en reste un vide. Une jeune personne entre, fait une grande révérence, et s'assied modestement sans parler. Emile occupé de sa faim ou de ses réponses, la salue, parle et mange. Le principal objet de son voyage est aussi loin de sa pensée, qu'il se croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule sur l'égarement de nos voyageurs. Monsieur, lui dit le maître de la maison, vous me paroissez un jeune homme aimable et sage; et cela me fait songer que vous êtes arrivés ici, votre gouverneur et vous, las et mouillés, comme Télémaque et Mentor dans l'île de Calypso. Il est vrai, répond Emile, que

nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso Son Mentor ajoute : et les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyssée, et n'a point lu Télémaque ; il ne sait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette, et n'oser souffler. La mère, qui remarque son embarras, fait signe au père, et celui-ci change de conversation. En parlant de sa solitude, il s'engage insensiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné ; les malheurs de sa vie, la constance de son épouse, les consolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce et paisible qu'ils mènent dans leur retraite, et toujours sans dire un mot de la jeune personne ; tout cela forme un récit agréable et touchant, qu'on ne peut entendre sans intérêt. Emile ému, attendri, cesse de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaisir sur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui, serre une main du mari qu'il a saisie, et de l'autre prend aussi la main de la femme, sur laquelle il se penche avec transport, en l'arrosant de pleurs. La naïve vivacité du jeune

homme enchante tout le monde; mais la fille, plus sensible que personne à cette marque de son bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctète. Elle porte à la dérobée les yeux sur lui pour mieux examiner sa figure; elle n'y trouve rien qui démente la comparaison. Son air aisé a de la liberté sans arrogance; ses manières sont vives sans étourderie; sa sensibilité rend son regard plus doux, sa physionomie plus touchante: la jeune personne le voyant pleurer, est prête de mêler ses larmes aux siennes. Dans un si beau prétexte, une honte secrète la retient : elle se reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ses yeux, comme s'il étoit mal d'en verser pour sa famille.

La mère, qui dès le commencement du souper n'a cessé de veiller sur elle, voit sa contrainte, et l'en délivre, en l'envoyant faire une commission. Une minute après, la jeune fille rentre, mais si mal remise, que son désordre est visible à tous les yeux. La mère lui dit avec douceur : Sophie, remettez-vous, ne cesserez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens? Vous qui les en consolez, n'y soyez pas plus sensible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous eussiez vu tressaillir Emile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut, et jette un regard avide sur celle qui l'ose porter. Sophie, ô Sophie! est-ce vous que mon cœur cherche? est-ce vous que mon cœur aime? Il l'observe, il la contemple avec une sorte de crainte et de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte; il ne sait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geste, il trouve à tout mille interprétations confuses; il donneroit la moitié de sa vie pour qu'elle voulût dire un seul mot. Il me regarde, inquiet et troublé; ses yeux me font à-la-fois cent questions, cent reproches. Il semble me dire, à chaque regard : Guidez-moi, tandis qu'il est temps; si mon cœur se livre et se trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Émile est l'homme du monde qui sait le moins se déguiser. Comment se déguiseroit-il dans le plus grand trouble de sa vie, entre quatre spectateurs qui l'examinent, et dont le plus distrait en apparence est en effet le plus attentif? Son désordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les siens l'instruisent de

reste qu'elle en est l'objet : elle voit que cette inquiétude n'est pas de l'amour encore, mais qu'importe? il s'occupe d'elle, et cela suffit; elle sera bien malheureuse, s'il s'en occupe impunément.

Les mères ont des yeux comme leurs filles, et l'expérience de plus. La mère de Sophie sourit du succès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens; elle voit qu'il est temps de fixer celui du nouveau Télémaque; elle fait parler sa fille. Sa fille, avec sa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix, Émile est rendu; c'est Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la seroit pas, qu'il seroit trop tard pour s'en dédire.

C'est alors que les charmes de cette fille enchanteresse vont par torrens à son cœur, et qu'il commence d'avaler à longs traits le poison dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne repond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie : si elle dit un mot, il ouvre la bouche; si elle baisse les yeux, il les baisse; s'il la voit soupirer, il soupire; c'est l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instans! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler, c'est celui d'Émile. Adieu la

liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Émile; elle voit son triomphe, elle en jouit :

Nol mostra già, ben che in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance; mais malgré cet air modeste et ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, et lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve et trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole; et l'on aura tort. On ne considère pas assez l'influence que doit avoir la première liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un et de l'autre. On ne voit pas qu'une première impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient sa place, a de longs effets dont on n'aperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne cessent d'agir jusqu'à

la mort. On nous donne dans les traités d'éducation de grands verbiages inutiles et pédantesques sur les chimériques devoirs des enfans ; et l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante et la plus difficile de toute l'éducation : savoir la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles par quelque endroit, ce sera surtout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essentielle omise par tous les autres, et pour ne m'être point laissé rebuter dans cette entreprise par de fausses délicatesses, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un roman. C'est un assez beau roman que celui de la nature humaine. S'il ne se trouve que dans cet écrit, est-ce ma faute? Ce devroit être l'histoire de mon espèce : vous qui la dépravez, c'est vous qui faites un roman de mon livre.

Une autre considération, qui renforce la première, est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitise, à l'envie, à l'orgueil, et à toutes les passions qui servent d'instrument aux éducations com-

munes ; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici, non seulement le premier amour, mais la première passion de toute espèce ; que de cette passion, l'unique, peut-être, qu'il sentira vivement dans toute sa vie, dépend la dernière forme que doit prendre son caractère. Ses manières de penser, ses sentimens, ses goûts fixés par une passion durable, vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Émile et moi, la nuit qui suit une pareille soirée ne se passe pas toute à dormir. Quoi donc ? la seule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir sur un homme sage ? n'y a-t-il qu'une Sophie au monde ? se ressemblent-elles toutes d'ame comme de nom ? toutes celles qu'il verra sont-elles la sienne ? Est-il fou de se passionner ainsi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé ? Attendez, jeune homme ; examinez, observez. Vous ne savez pas même encore chez qui vous êtes ; et à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maison.

Ce n'est pas le temps des leçons, et celles-ci ne sont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune

homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le desir de justifier son penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réserve même, ne font qu'irriter sa vivacité : déja Sophie lui paroît trop estimable pour qu'il ne soit pas sûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans son mauvais habit de voyage, Émile tâchera de se mettre avec plus de soin. Il n'y manque pas : mais je ris de son empressement à s'accommoder du linge de la maison. Je pénetre sa pensée ; j'y lis avec plaisir qu il cherche, en se préparant des restitutions, des échanges, à s'établir une espéce de correspondance qui le mette en droit d'y renvoyer et d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajustée aussi de son côté ; je me suis trompé. Cette vulgaire coquetterie est bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour est plus raffinée ; elle a bien d'autres prétentions. Sophie est mise encore plus simplement que la veille, et même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours scrupuleuse. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce

que j'y vois de l'affectation. Sophie sait bien qu'une parure plus recherchée est une déclaration ; mais elle ne sait pas qu'une parure plus négligée en est une autre ; elle montre qu'on ne se contente pas de plaire par l'ajustement, qu'on veut plaire aussi par la personne. Eh ! qu'importe à l'amant comment on soit mise, pourvu qu'il voie qu'on s'occupe de lui ! Déjà sûre de son empire, Sophie ne se borne pas à frapper par ses charmes les yeux d'Emile, si son cœur ne va les chercher ; il ne lui suffit plus qu'il les voie, elle veut qu'il les suppose. N'en a-t-il pas assez vu pour être obligé de deviner le reste ?

Il est à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie et sa mère n'ont pas non plus resté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des instructions données. Le lendemain on se rassemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens se sont vus ; ils ne se sont pas dit encore un seul mot, et déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'est pas familier ; il est embarrassé, timide ; ils ne se parlent point ; leurs yeux baissés semblent s'éviter, et cela même est un signe d'intelligence : ils s'évitent, mais de concert ; ils sentent déjà le besoin du

mystère avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons le permission de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permission au père, à la mère, tandis que ses yeux inquiets tournés sur la fille, la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun signe, ne paroît rien voir, rien entendre; mais elle rougit, et cette rougeur est une réponse encore plus claire que celle de ses parens.

On nous permet de revenir, sans nous inviter à rester. Cette conduite est convenable; on donne le couvert à des passans embarrassés de leur gîte, mais il n'est pas décent qu'un amant couche dans la maison de sa maîtresse.

A peine sommes-nous hors de cette maison chérie, qu'Emile songe à nous établir aux environs; la chaumière la plus voisine lui semble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les fossés du château. Jeune étourdi! lui dis-je, d'un ton de pitié; quoi! déjà la passion vous aveugle? vous ne voyez déjà plus ni les bienséances ni la raison? Malheureux! vous croyez aimer, et vous voulez déshonorer votre maîtresse! que dira-t-on

d'elle, quand on saura qu'un jeune homme qui sort de sa maison couche aux environs? vous l'aimez, dites-vous! est-ce donc à vous de la perdre de réputation? est-ce là le prix de l'hospitalité que ses parens vous ont accordée? ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur? Eh! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains discours des hommes et leurs injustes soupçons? ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas? qui sait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux respecter? Mon attachement ne fera point sa honte; il fera sa gloire, il sera digne d'elle. Quand mon cœur et mes soins lui rendront partout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager? Cher Emile, reprends-je en l'embrassant, vous raisonnez pour vous; apprenez à raisonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre; ils ont des principes tous différens. Ces principes sont également solides et raisonnables, parce qu'ils dérivent également de la nature, et que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes, vous oblige à les respecter pour

votre maîtresse. Votre honneur est en vous seul, et le sien dépend d'autrui. Le négliger seroit blesser le vôtre même ; et vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, et qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux ? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé ? Eh ! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime ? quel est l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plu.

Le jeune homme effrayé des conséquences que je lui fais envisager, et toujours extrême dans ses idées, croit déjà n'être jamais assez loin du séjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus

promptement ; il regarde autour de nous si nous ne sommes point écoutés ; il sacrifieroit mille fois son bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de sa vie que de lui causer un seul déplaisir. C'est le premier fruit des soins que j'ai pris, dès sa jeunesse, de lui former un cœur qui sache aimer

Il s'agit donc de trouver un asyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues est une ville ; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches, où notre séjour deviendroit suspect. C'est là qu'arrive enfin le nouvel amant, plein d'amour, d'espoir, de joie, et surtout de bons sentimens ; et voilà comment, dirigeant peu-à-peu sa passion naissante vers ce qui est bon et honnête, je dispose insensiblement tous ses penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carrière ; je l'aperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés sont vaincues, tous les grands obstacles sont surmontés ; il ne me reste plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage, en me hâtant de le consommer. Dans l'incerti-

tude de la vie humaine, évitons surtout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir ; c'est souvent immoler ce qui est à ce qui ne sera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des soins, il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il est un temps pour jouir de la vie, c'est assurément la fin de l'adolescence, où les facultés du corps et de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, et où l'homme au milieu de sa course voit de plus loin les deux termes qui lui en font sentir la brièveté. Si l'imprudente jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir, c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point, et qu'en s'apprêtant un avenir misérable, elle ne sait pas même user du moment présent.

Considérez mon Emile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit et de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, et docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens

utiles, et plusieurs talens agréables; se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, et n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une passion naissante : son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour; ses douces illusions lui font un nouvel univers de délice et de jouissance; il aime un objet aimable, et plus aimable encore par son caractère que par sa personne; il espère, il attend un retour qu'il sent lui être dû : c'est du rapport des cœurs; c'est du concours des sentimens honnêtes, que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans remords, sans autre inquiétude que celle dont le sentiment du bonheur est inséparable. Que peut-il manquer au sien? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, et qu'on puisse accorder avec ce qu'il a? Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à-la-fois; on n'y en peut ajouter qu'aux dépens d'un autre; il est heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un destin si doux?

irai-je troubler une volupté si pure ? Ah ! tout le prix de la vie est dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté ? même en mettant le comble à son bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur suprême est cent fois plus doux à espérer qu'à obtenir ; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile ! aime et sois aimé ; jouis longtemps avant que de posséder ; jouis à-la-fois de l'amour et de l'innocence ; fais ton paradis sur la terre en attendant l'autre : je n'abrégerai point cet heureux temps de ta vie : j'en filerai pour toi l'enchantement ; je le prolongerai le plus qu'il sera possible. Hélas ! il faut qu'il finisse, et qu'il finisse en peu de temps ; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, et que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des restitutions à faire. Sitôt qu'elles sont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train ; pour cette fois, en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu

mon temps, la sienne entière ne se passera pas ainsi.

Malheureusement la route est fort coupée et le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en aperçoit le premier, et, sans s'impatienter, sans se plaindre, il met toute son attention à retrouver son chemin : il erre longtemps avant de se reconnoître, et toujours avec le même sang-froid. Ceci n'est rien pour vous, mais c'est beaucoup pour moi, qui connois son naturel emporté : je vois le fruit des soins que j'ai mis dès son enfance à l'endurcir aux coups de la nécessité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait est bien plus simple et plus obligeante que la première fois; nous sommes déjà d'anciennes connoissances. Emile et Sophie se saluent avec un peu d'embarras, et ne se parlent toujours point : que se diroient-ils en notre présence ? l'entretien qu'il leur faut n'a pas besoin de témoins. L'on se promène dans le jardin, ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu ; pour parc, un verger couvert de grands et beaux arbres fruitiers de toute espèce, coupé en divers sens, de jolis ruisseaux, et de

plate-bandes pleines de fleurs. Le beau lieu ! s'écrie Emile, plein de son Homère et toujours dans l'enthousiasme, je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit savoir ce que c'est qu'Alcinoüs, et la mère le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homère est critiqué par les gens de goût, comme trop simple et trop peu paré (1).

(1) « En sortant du palais on trouve un vaste jardin » de quatre arpens, enceint et clos tout à l'entour, planté » de grands arbres fleuris, produisant des poires, des » pommes de grenade et d'autres des plus belles espèces, » des figuiers au doux fruit, et des oliviers verdoyans. » Jamais, durant l'année entière, ces beaux arbres ne » restent sans fruits : l'hiver et l'été, la douce haleine » du vent d'ouest fait à-la-fois nouer les uns et mûrir » les autres. On voit la poire et la pomme vieillir et sé- » cher sur leur arbre, la figue sur le figuier et la grappe » sur la souche. La vigne inépuisable ne cesse d'y por- » ter de nouveaux raisins ; on fait cuire et confire les » uns au soleil, sur une aire, tandis qu'on en vendange » d'autres, laissant sur la plante ceux qui sont encore » en fleurs, en verjus, ou qui commencent à noircir. » A l'un des bouts, deux quarrés bien cultivés et cou- » verts de fleurs toute l'année, sont ornés de deux fon- » taines, dont l'une est distribuée dans tout le jardin,

Cet Alcinoüs avoit une fille aimable, qui, la veille qu'un étranger reçut l'hospitalité, songea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baisse les yeux, se mord la langue : on ne peut imaginer une pareille confusion. Le père, qui se plait à l'augmenter, prend la parole et dit que la jeune princesse alloit elle-même laver le linge à la riviere ; croyez-vous, poursuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux serviettes sales, en disant qu'elles sentoient le graillon ? Sophie, sur qui le coup porte, oubliant sa timidité naturelle, s'excuse avec vivacité ; son papa sait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchisseuse qu'elle, si on l'avoit laissé faire (1), et qu'elle en eût fait

» et l'autre, après avoir traversé le jardin, est conduite » à un bâtiment élevé dans la ville, pour abreuver les » citoyens ».

Telle est la description du jardin royal d'Alcinoüs, au septième livre de l'Odyssée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homère et des princes de son temps, on ne voit ni treillages, ni statues, ni cascades, ni boulingrins.

(1) J'avoue que je sais quelque gré à la mère de Sophie, de ne lui avoir pas laissé gâter dans le savon des mains aussi douces que les siennes, et qu'Émile doit baiser si souvent.

davantage avec plaisir, si on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire, en lisant dans son cœur ingénu les alarmes qui la font parler. Son père a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant, d'un ton railleur, à quel propos elle parle ici pour elle, et ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs. Honteuse et tremblante, elle n'ose plus souffler, ni regarder personne. Fille charmante! il n'est plus temps de feindre; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite scène est oubliée ou paroît l'être; très-heureusement pour Sophie, Emile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue, et nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à se régler sur la lenteur de notre marche; insensiblement ils nous précèdent, ils s'approchent, ils s'acostent à la fin, et nous les voyons assez loin devant nous. Sophie semble attentive et posée; Emile parle et gesticule avec feu: il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, et l'on voit qu'ils

mettent le temps à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien cesse, avant qu'on soit à portée de les entendre, et ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert et caressant; ses yeux pétillent de joie: il les tourne pourtant, avec un peu d'inquiétude, vers la mère de Sophie, pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé; en approchant, elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée, et sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mère, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signifient pas grand'-chose, comme pour avoir l'air d'être là depuis longtemps.

A la sérénité qui se peint sur le visage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a soulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne sont pas moins réservés l'un avec l'autre, mais leur réserve est moins embarrassée. Elle ne vient plus que du respect d'Emile, de la modestie de Sophie et de l'honnêteté de tous deux. Emile ose lui adresser quelques mots, quelquefois elle ose répondre; mais jamais elle n'ouvre

la bouche pour cela sans jeter les yeux sur ceux de sa mere. Le changement qui paroît le plus sensible en elle, est envers moi. Elle me témoigne une considération plus empressée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueusement, elle est attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de son estime, et qu'il ne lui est pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner : il n'en est rien pourtant, et Sophie elle-même ne se gagne pas si vîte. Il aura peut-être plus besoin de ma faveur auprès d'elle, que de la sienne auprès de moi. Couple charmant! . . . . . . En songeant que le cœur sensible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans son premier entretien avec sa maîtresse, je jouis du prix de ma peine; son amitié m'a tout payé.

Les visites se réitèrent : les conversations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes; Emile, enivré d'amour, croit déjà toucher à son bonheur : cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie; elle l'écoute et ne lui dit rien. Emile connoît toute sa modestie : tant de retenue l'étonne peu; il sent qu'il n'est pas mal

auprès d'elle ; il sait que ce sont les pères qui marient les enfans : il suppose que Sophie attend un ordre de ses parens : il lui demande la permission de les solliciter : elle ne s'y oppose pas. Il m'en parle, j'en parle en son nom, même en sa présence. Quelle surprise pour lui, d'apprendre que Sophie dépend d'elle seule, et que, pour le rendre heureux, elle n'a qu'à le vouloir. Il commence à ne plus rien comprendre à sa conduite. Sa confiance diminue ; il s'alarme, il se voit moins avancé qu'il ne pensoit l'être ; et c'est alors que l'amour le plus tendre emploie son langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'est pas fait pour deviner ce qui lui nuit : si on ne lui dit, il ne le saura de ses jours, et Sophie est trop fière pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent seroient l'empressement d'une autre ; elle n'a pas oublié les leçons de ses parens. Elle est pauvre ; Emile est riche, elle le sait. Combien il a besoin de se faire estimer d'elle ! quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité ? Mais comment songeroit-il à ces obstacles ? Emile sait-il s'il est riche ? daigne-t-il même s'en informer ? Graces au ciel, il n'a nul besoin de l'être ; il sait être bienfaisant sans cela.

Il tire le bien qu'il fait de son cœur et non de sa bourse. Il donne aux malheureux son temps, ses soins, ses affections, sa personne, et, dans l'estimation de ses bienfaits, à peine ose-t-il compter pour quelque chose l'argent qu'il répand sur les indigens.

Ne sachant à quoi s'en prendre de sa disgrace, il l'attribue à sa propre faute; car qui oseroit accuser de caprice l'objet de ses adorations? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui se sent digne du sien; il est craintif et tremblant devant elle. Il n'espère plus la toucher par la tendresse; il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois sa patience se lasse; le dépit est prêt à lui succéder. Sophie semble pressentir ces emportemens, et le regarde : ce seul regard le désarme et l'intimide, il est plus soumis qu'auparavant.

Troublé de cette résistance obstinée et de ce silence invincible, il épanche son cœur dans celui de son ami, il y dépose les douleurs de ce cœur navré de tristesse; il implore son assistance et ses conseils. Quel impénétrable mystère! Elle s'inté-

resse à mon sort, je n'en puis douter : loin de m'éviter, elle se plaît avec moi. Quand j'arrive, elle marque de la joie, et du regret quand je pars ; elle reçoit mes soins avec bonté ; mes services paroissent lui plaire ; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres : cependant elle rejette mes sollicitations, mes prières. Quand j'ose parler d'union, elle m'impose impérieusement silence, et si j'ajoute un mot, elle me quitte à l'instant. Par quelle étrange raison veut-elle bien que je sois à elle, sans vouloir entendre parler d'être à moi ? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime et qu'elle n'osera faire taire, parlez, faites-la parler : servez votre ami, couronnez votre ouvrage, ne rendez pas vos soins funestes à votre élève. Ah ! ce qu'il tient de vous fera sa misère, si vous n'achevez son bonheur.

Je parle à Sophie, et j'en arrache avec peu de peine un secret que je savois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permission d'en instruire Emile ; je l'obtiens enfin, et j'en use. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicatesse ; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractère et

au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il se met à rire; et, transporté de joie, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jeter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre que Sophie, et revenir digne d'être son époux.

Hé quoi! dis-je en l'arrêtant, et riant à mon tour de son impétuosité, cette jeune tête ne mûrira-t-elle point; et, après avoir philosophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raisonner? comment ne voyez-vous pas qu'en suivant votre insensé projet, vous allez empirer votre situation, et rendre Sophie plus intraitable? C'est un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en seroit un très-grand de les lui avoir tous sacrifiés, et si sa fierté ne peut se résoudre à vous avoir la première obligation, comment se résoudroit-elle à vous avoir l'autre? si elle ne peut souffrir qu'un mari puisse lui reprocher de l'avoir enrichie, souffrira-t-elle qu'il puisse lui reprocher de s'être appauvri pour elle? Eh malheureux! tremblez qu'elle ne vous soupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe et soigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuse de vouloir la gagner par adresse,

et de lui sacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui fassent peur, et que ses oppositions viennent précisément des richesses? Non, cher Emile, elles ont une cause plus solide et plus grave dans l'effet que produisent ces richesses dans l'ame du possesseur. Elle sait que les biens de la fortune sont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent et des services, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, et pensent qu'on leur en doit de reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile! pour la rassurer sur ses craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'est pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les trésors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de constance et de temps surmontez sa résistance; à force de sentimens grands et généreux, forcez-la d'oublier vos richesses. Aimez-la, servez-la, servez ses respectables parens. Prouvez-lui que ces soins ne sont pas l'effet d'une passion folle et passagère,

mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune ; c'est le seul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favorisé.

On conçoit quels transports de joie ce discours donne au jeune homme, combien il lui rend de confiance et d'espoir ; combien son honnête cœur se félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'existeroit pas, ou qu'il ne seroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris son caractère, qui est-ce qui n'imaginera pas sa conduite en cette occasion ?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens et le médiateur de leurs amours ! Bel emploi pour un gouverneur ! si beau, que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, et qui me rendît si content de moi-même. Au reste, cet emploi ne laisse pas d'avoir ses agrémens : je ne suis pas mal venu dans la maison ; l'on s'y fie à moi du soin d'y tenir les amans dans l'ordre : Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais si docile. La petite personne m'accable d'amitiés dont je ne suis pas la dupe, et dont je ne prends pour moi que ce qui

m'en revient. C'est ainsi qu'elle se dédommage indirectement du respect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres caresses, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même ; et lui qui sait que je ne veux pas nuire à ses intérêts, est charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il se console quand elle refuse son bras, à la promenade, et que c'est pour lui préférer le mien. Il s'éloigne sans murmure en me serrant la main, et me disant tout bas de la voix et de l'œil : ami, parlez pour moi. Il nous suit des yeux avec intérêt : il tâche de lire nos sentimens sur nos visages, et d'interpréter nos discours par nos gestes : il sait que rien de ce qui se dit entre nous ne lui est indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur sincère est à son aise, quand sans être entendue de Télémaque vous pouvez vous entretenir avec son Mentor ! avec quelle aimable franchise vous lui laissez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y passe ! avec quel plaisir vous lui montrez toute votre estime pour son élève ! avec quelle ingénuité touchante vous lui laissez pénétrer des sentimens plus doux ! avec quelle feinte colère vous renvoyez l'importun quand l'impatience le force à vous

interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez son indiscrétion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, et de tirer toujours de mes réponses quelque nouvelle raison de l'aimer !

Ainsi parvenu à se faire souffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits ; il parle, il presse, il sollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvu qu'il se fasse écouter. Enfin, il obtient, non sans peine, que Sophie de son côté veuille bien prendre ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse, qu'elle lui prescrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle règle le nombre et le temps des visites, qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour et de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu, mais très-sérieusement; et si elle accepta ces droits avec peine, elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, et souvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me disent :

Vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en dessous, et sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane et Raphaël, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume grossière à décrire les plaisirs de l'amour et de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la nature. Ayez seulement des cœurs sensibles, des ames honnêtes; puis laissez errer votre imagination, sans contrainte, sur les transports de deux jeunes amans qui, sous les yeux de leurs parens et de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte, et, dans l'ivresse des desirs, s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs et de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent moi-même; je les rassemble sans ordre et sans suite, le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh! qui est-ce qui a un cœur, et qui ne saura pas faire, en lui-même, le tableau delicieux des situations diverses du père, de la mère, de la fille, du gouverneur, de l'eleve, et du concours des uns et des autres, à l'union du plus char-

mant couple dont l'amour et la vertu puissent faire le bonheur?

C'est à présent que, devenu véritablement empressé de plaire, Emile commence à sentir le prix des talens agréables qu'il s'est donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend la musique. Elle est vive et légère, elle aime à sauter, il danse avec elle; il change ses sauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons sont charmantes, la gaîté folâtre les anime, elle adoucit le timide respect de l'amour; il est permis à un amant de donner ces leçons avec volupté; il est permis d'être le maître de sa maîtresse.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode et l'accorde. Il est facteur, il est luthier aussi bien que menuisier; il eut toujours pour maxime d'apprendre à se passer du secours d'autrui, dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maison est dans une situation pittoresque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, et dont elle orne le cabinet de son père. Les cadres n'en sont point dorés et n'ont pas besoin de l'être. En voyant dessiner Emile, en l'imitant, elle se perfectionne à son exemple, elle cultive tous les talens,

et son charme les embellit tous. Son père et sa mère se rappellent leur ancienne opulence, en revoyant briller, autour d'eux, les beaux arts qui seuls la leur rendoient chère; l'amour a paré toute leur maison; lui seul y fait régner, sans frais et sans peines, les mêmes plaisirs qu'ils n'y rassembloient autrefois qu'à force d'argent et d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des trésors qu'il estime, l'objet de son culte, et pare, sur l'autel, le Dieu qu'il adore; l'amant a beau voir sa maîtresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire; mais il a besoin, lui, de la parer : c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place, quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à-la-fois touchant et risible, de voir Emile empressé d'apprendre, à Sophie, tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile; il croit qu'il n'a qu'à dire, et qu'à l'instant elle l'entendra : il se figure,

d'avance, le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle; il regarde comme inutile tout l'acquit qu'il ne peut point étaler à ses yeux : il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout, en un mot. Sophie se prête, avec plaisir, à son zèle et tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content! Il croit voir les cieux ouverts. Cependant cette situation, plus gênante pour l'écolière que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop, alors, que faire de ses yeux, pour éviter ceux qui les poursuivent; et quand ils se rencontrent, la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout et ne retient pas grand'chose. Ses plus grands progrès sont dans la morale et les choses de goût; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des lois générales et du système du monde; quelquefois dans leurs promenades, en contemplant les merveilles de

la nature, leurs cœurs innocens et purs osent s'élever jusqu'à son auteur. Ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi ! deux amans, dans la fleur de l'âge, emploient leur tête-à-tête à parler de religion ! Ils passent leur temps à dire leur catéchisme ! Que sert d'avilir ce qui est sublime? Oui, sans doute, ils le disent, dans l'illusion qui les charme ; ils se voient parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent, avec enthousiasme, de ce qui donne un prix à la vertu. Les sacrifices qu'ils lui font la leur rendent chère. Dans des transports qu'il faut vaincre, ils versent quelquefois ensemble des larmes plus pures que la rosée du ciel, et ces douces larmes sont l'enchantement de leur vie ; ils sont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations même ajoutent à leur bonheur et les honorent, à leurs propres yeux, de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames, ils connoîtront un jour vos plaisirs, et regretteront, toute leur vie, l'heureux temps où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissentions, même des querelles ; la mai-

tresse n'est pas sans caprice, ni l'amant sans emportement; mais ces petits orages passent rapidement et ne font que raffermir l'union; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre, les raccommodemens lui sont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui sont nuisibles. Le fruit de la première lui en fait espérer autant des autres; il s'est trompé: mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit aussi sensible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt sincère qu'elle prend à son cœur. On veut savoir quel est donc ce profit. J'y consens d'autant plus volontiers, que cet exemple me donnera lieu d'exposer une maxime très-utile, et d'en combattre une très-funeste.

Emile aime; il n'est donc pas téméraire; et l'on conçoit encore mieux que l'impérieuse Sophie n'est pas fille à lui passer des familiarités. Comme la sagesse a son terme en toute chose, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, et son père lui-même craint quelquefois que son extrême fierté ne dégénère en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus secrets, Emile n'oseroit solliciter la moindre faveur, pas même y pa-

roître aspirer; et quand elle veut bien passer son bras sous le sien à la promenade, grace qu'elle ne laisse pas changer en droit, à peine ose-t-il, quelquefois en soupirant, presser ce bras contre sa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il se hasarde à baiser furtivement sa robe, et plusieurs fois il est assez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas apercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de le trouver très-mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite, le dépit lui dicte quelques mots piquans; Emile ne les endure pas sans réplique: le reste du jour se passe en bouderie, et l'on se sépare très-mécontens.

Sophie est mal à son aise. Sa mère est sa confidente; comment lui cacheroit-elle son chagrin? C'est sa première brouillerie; et une brouillerie d'une heure est une si grande affaire! Elle se repent de sa faute; sa mère lui permet de la réparer, son père le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie est à la toilette de sa mère; le père est aussi dans la même chambre: Emile entre avec respect; mais d'un air triste. A peine le père

et la mère l'ont-ils salué, que Sophie se retourne : et lui présentant la main, lui demande d'un ton caressant, comment il se porte. Il est clair que cette jolie main ne s'avance ainsi que pour être baisée : il la reçoit, et ne la baise pas Sophie, un peu honteuse, la retire d'aussi bonne grace qu'il lui est possible. Emile, qui n'est pas fait aux manières des femmes, et qui ne sait à quoi le caprice est bon, ne l'oublie pas aisément, et ne s'appaise pas si vîte. Le père de Sophie la voyant embarrassée, achève de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuse, humiliée, ne sait plus ce qu'elle fait, et donneroit tout au monde pour oser pleurer. Plus elle se contraint, plus son cœur se gonfle, une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, se précipite à ses genoux, lui prend la main, la baise plusieurs fois avec saisissement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le père, en éclatant de rire ; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, et je punirois la bouche qui m'auroit offensé. Emile, enhardi par ce discours, tourne un œil suppliant vers la mère ; et croyant voir un signe de consentement, s'approche en tremblant du visage de So-

phie, qui détourne la tête, et, pour sauver la bouche, expose une joue de roses. L'indiscret ne s'en contente pas; on résiste foiblement. Quel baiser, s'il n'étoit pas pris sous les yeux d'une mère! Sévère Sophie! prenez garde à vous: on vous demandera souvent votre robe à baiser, à condition que vous la refuserez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le père sort pour quelque affaire, la mère envoie Sophie sous quelque prétexte; puis elle adresse la parole à Emile, et lui dit d'un ton assez sérieux : « Monsieur, je » crois qu'un jeune homme aussi bien né, » aussi bien élevé que vous, qui a des » sentimens et des mœurs, ne voudroit » pas payer du déshonneur d'une famille, » l'amitié qu'elle lui témoigne. Je ne suis » ni farouche, ni prude; je sais ce qu'il » faut passer à la jeunesse folâtre, et ce » que j'ai souffert sous mes yeux, vous le » prouve assez. Consultez votre ami sur » vos devoirs, il vous dira quelle diffé- » rence il y a entre les jeux que la pré- » sence d'un père et d'une mère autorise, » et les libertés qu'on prend loin d'eux, » en abusant de leur confiance, et tour- » nant en piéges, les mêmes faveurs qui,

» sous leurs yeux, ne sont qu'innocentes.
» Il vous dira, Monsieur, que ma fille
» n'a eu d'autre tort avec vous, que celui
» de ne pas voir, dès la première fois, ce
» qu'elle ne devoit jamais souffrir: il vous
» dira que tout ce qu'on prend pour fa-
» veur, en devient une, et qu'il est in-
» digne d'un homme d'honneur d'abuser
» de la simplicité d'une jeune fille, pour
» usurper en secret les mêmes libertés
» qu'elle peut souffrir devant tout le
» monde. Car on sait ce que la bienséance
» peut tolérer en public; mais on ignore
» où s'arrête, dans l'ombre du mystère,
» celui qui se fait seul juge de ses fan-
» taisies. »

Après cette juste réprimande, bien plus adressée à moi qu'à mon élève, cette sage mère nous quitte, et me laisse dans l'admiration de sa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baise devant elle la bouche de sa fille, et qui s'effraie qu'on ose baiser sa robe en particulier. En réfléchissant à la folie de nos maximes, qui sacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste, que les cœurs sont plus corrompus, et pourquoi les procédés sont d'autant plus exacts,

que ceux qui les ont sont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occasion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, et que je me garde pourtant bien de communiquer à son amant; c'est qu'il est clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'est qu'une précaution très-sage pour se garantir d'elle-même. Ayant le malheur de se sentir un tempérament combustible, elle redoute la première étincelle, et l'éloigne de tout son pouvoir. Ce n'est pas par fierté qu'elle est sévère; c'est par humilité. Elle prend sur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas sur Sophie; elle se sert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle seroit bien moins fière. Otez ce seul point, quelle fille au monde est plus facile et plus douce? qui est-ce qui supporte plus patiemment une offense? qui est-ce qui craint plus d'en faire à autrui? qui est-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu? Encore n'est-ce pas de sa vertu qu'elle est fière, elle ne l'est que pour la conserver; et quand elle peut se livrer sans risque au

penchant de son cœur, elle caresse jusqu'à son amant. Mais sa discrète mère ne fait pas tous ces détails à son père même : les hommes ne doivent pas tout savoir.

Loin même qu'elle semble s'énorgueillir de sa conquête, Sophie en est devenue encore plus affable, et moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le seul qui produit ce changement. Le sentiment de l'indépendance n'enfle plus son noble cœur. Elle triomphe avec modestie d'une victoire qui lui coûte sa liberté. Elle à le maintien moins libre, et le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant sans rougir. Mais le contentement perce à travers son embarras, et cette honte elle-même n'est pas un sentiment fâcheux. C'est surtout avec les jeunes survenans que la différence de sa conduite est le plus sensible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réserve qu'elle avoit avec eux s'est beaucoup relâchée. Décidée dans son choix, elle se montre sans scrupule gracieuse aux indifférens ; moins difficile sur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours assez aimables pour des gens qui ne lui seront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit user de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la manière dont Sophie se comporte avec eux, en présence de son amant. On diroit que, non contente de l'ardente passion dont elle l'embrase par un mélange exquis de réserve et de caresse, elle n'est pas fâchée encore d'irriter cette même passion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à dessein ses jeunes hôtes, elle destine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'ose avoir avec lui : mais Sophie est trop attentive, trop bonne, trop judicieuse pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux stimulant, l'amour et l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle sait l'alarmer et le rassurer précisément quand il faut ; et si quelquefois elle l'inquiète, elle ne l'attriste jamais. Pardonnons le souci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne soit jamais assez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il sur Emile ? sera-t-il jaloux, ne le sera-t-il pas ? C'est ce qu'il faut examiner, car de telles digressions entrent aussi dans l'objet de mon livre, et m'éloignent peu de mon sujet.

J'ai fait voir précédemment comment, dans les choses qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette passion s'introduit dans le cœur de l'homme; mais en amour c'est autre chose : la jalousie paroît alors tenir de si près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, et l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble établir le sentiment opposé sans replique. Est-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à se mettre en pièces, et aux taureaux à se battre jusqu'à la mort?

L'aversion contre tout ce qui trouble et combat nos plaisirs est un mouvement naturel, cela est incontestable. Jusqu'à certain point le desir de posséder exclusivement ce qui nous plaît est encore dans le même cas. Mais quand ce desir, devenu passion, se transforme en fureur ou en une fantaisie ombrageuse et chagrine, appelée jalousie, alors c'est autre chose; cette passion peut être naturelle ou ne l'être pas; il faut distinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le discours sur l'inégalité; et maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît assez solide pour oser y renvoyer les lecteurs.

J'ajouterai seulement aux distinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalousie qui vient de la nature tient beaucoup à la puissance du sexe, et que, quand cette puissance est ou paroît être illimitée, cette jalousie est à son comble ; car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes espèces les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, et causent entr'eux des combats éternels.

Au contraire, dans les espèces où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est donné, se refuse communément à tout autre, et le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence, s'inquiète aussi moins de la vue des autres mâles, et vit plus paisiblement avec eux. Dans ces espèces, le mâle partage le soin des petits, et par une de ces lois de la nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au père l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espèce humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, et par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les espèces où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, et que, n'ayant pas non plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupèdes les enfans sont si long temps rampans et foibles, que la mère et eux se passeroient difficilement de l'attachement du père, et des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques espèces d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme; et l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, et que

le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les lois de la nature.

Parmi nous, où ces mêmes lois, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire et plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'amant haït bien plus ses rivaux qu'il n'aime sa maîtresse ; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, et la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos mal-adroites institutions ont rendu les femmes si dissimulées (1), et ont si fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter sur leur attachement le mieux prouvé, et qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui rassurent sur la crainte des concurrens.

---

(1) L'espèce de dissimulation que j'entends ici, est opposée à celle qui leur convient et qu'elles tiennent de la nature ; l'une consiste à déguiser les sentimens qu'elles ont, et l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité, et n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

Pour l'amour véritable, c'est autre chose. J'ai fait voir dans l'écrit déjà cité que ce sentiment n'est pas aussi naturel que l'on pense ; et il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à sa compagne, et cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il est. Cette passion, qui ne respire qu'exclusions et préférences, ne diffère en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout et n'accordant rien, est toujours inique ; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, est par lui-même un sentiment rempli d'équité. D'ailleurs, plus il est exigeant, plus il est crédule : la même illusion qui le cause, le rend facile à persuader. Si l'amour est inquiet, l'estime est confiante ; et jamais l'amour sans estime n'exista dans un cœur honnête, parce que nul n'aime dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup sûr, de quelle sorte de jalousie Emile sera capable ; car puisqu'à peine cette passion a-t-elle un germe dans le cœur humain, sa forme est déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux et jaloux ne sera point colère, om-

brageux, méfiant ; mais délicat, sensible et craintif : il sera plus alarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner sa maîtresse, qu'à menacer son rival ; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi ; s'il le haît, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre ; son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ose entrer en concurrence avec lui ; comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, et que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, et probablement il réussira. La généreuse Sophie, en irritant son amour par quelques alarmes, saura bien les régler, l'en dédommager ; et ces concurrens, qui n'étoient soufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me sens-je insensiblement entraîné ? O Emile ! qu'est-tu devenu ? puis-je reconnoître en toi mon Elève ? combien je te vois déchu ! où est ce jeune homme formé si durement, qui bravoit les rigueurs des saisons, qui livroit son corps aux plus rudes travaux, et son

ame aux seules lois de la sagesse ; inaccessible aux préjugés, aux passions ; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raison, et ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui ? Maintenant amolli dans une vie oisive, il se laisse gouverner par des femmes ; leurs amusemens sont ses occupations, leurs volontés sont ses lois ; une jeune fille est l'arbitre de sa destinée ; il rampe et fléchit devant elle : le grave Emile est le jouet d'un enfant !

Tel est le changement des scènes de la vie : chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir; mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux ; à vingt, par une maîtresse ; à trente, par les plaisirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la sagesse ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui ! Qu'importe de quel guide on se serve, pourvu qu'il le mène au but ? Les héros, les sages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foiblesse humaine ; et tel dont les doigts ont cassé des fuseaux, n'en fut point pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre sur la vie entière l'effet d'une heureuse éducation, prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes

de l'enfance ; et quand votre élève est ce qu'il doit être, faites qu'il soit le même dans tous les temps. Voilà la dernière perfection qui vous reste à donner à votre ouvrage C'est pour cela, surtout, qu'il importe de laisser un gouverneur aux jeunes hommes; car d'ailleurs il est peu à craindre qu'ils ne sachent pas faire l'amour sans lui. Ce qui trompe les instituteurs, et surtout les pères, c'est qu'ils croient qu'une manière de vivre, en exclud une autre, et qu'aussitôt qu'on est grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit, à quoi serviroit de soigner l'enfance, puisque le bon ou le mauvais usage qu'on en feroit, s'évanouiroit avec elle, et qu'en prenant des manières de vivre absolument différentes, on prendroit nécessairement d'autres façons de penser?

Comme il n'y a que de grandes maladies qui fassent solution de continuité dans la mémoire, il n'y a guère que de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que nos goûts et nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de

couleurs, l'habile artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre et mêler les teintes, et pour qu'aucune ne tranche, en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette règle est confirmée par l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de sentimens, et n'ont pour toute constance que l'habitude du changement; mais l'homme réglé, revient toujours à ses anciennes pratiques, et ne perd pas, même dans sa vieillesse, le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, et qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au temps où ils ont commencé, alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, et vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours; car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés: au lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans et aux jeunes gens, ne sont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont prises que par force, et que, les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'aversion, l'augmente. Il n'en est pas ainsi d'Émile, qui, n'ayant rien fait dans son enfance, que volontairement et avec plaisir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui sont tellement devenus nécessaires, qu'il n'y pourroit renoncer sans souffrir : le réduire tout-à-coup à une vie molle et sédentaire, seroit l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent et contraint; je ne doute pas que son humeur et sa santé n'en fussent également altérés. A peine peut-il respirer à son aise dans une chambre bien fermée : il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, et de desirer de la parcourir

avec elle. Il reste pourtant quand il faut rester ; mais il est inquiet, agité, il semble se débattre : il reste parce qu'il est dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des besoins auxquels je l'ai soumis, des assujétissemens que je lui ai donnés : et tout cela est vrai ; je l'ai assujéti à l'état d'homme

Emile aime Sophie ; mais quels sont les premiers charmes qui l'ont attaché ? La sensibilité, la vertu, l'amour des choses honnêtes. En aimant cet amour dans sa maîtresse, l'auroit-il perdu pour lui-même ? A quel prix, à son tour, Sophie s'est-elle mise ? A celui de tous les sentimens qui sont naturels au cœur de son amant. L'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement, le mépris du faste et des richesses. Emile avoit ces vertus, avant que l'amour les lui eût imposées. En quoi donc Emile est-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raisons d'être lui-même ; c'est le seul point où il soit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre avec quelque attention, personne puisse croire que toutes les circonstances de la situation où il se trouve, se soient ainsi rassemblées autour de lui par hasard. Est-ce par hasard que les villes fournissant tant

de filles aimables, celle qui lui plaît ne se trouve qu'au fond d'une retraite éloignée? Est-ce par hasard qu'il la rencontre? est-ce par hasard qu'ils se conviennent? est-ce par hasard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu? est-ce par hasard qu'il ne trouve un asyle que si loin d'elle? est-ce par hasard qu'il la voit si rarement, et qu'il est forcé d'acheter par tant de fatigues le plaisir de la voir quelquefois? Il s'efféminé, dites-vous; il s'endurcit, au contraire; il faut qu'il soit aussi robuste que je l'ai dit, pour résister aux fatigues que Sophie lui fait supporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette distance est le soufflet de la forge; c'est par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir, mollement assis dans un bon carrosse, il l'aimeroit à son aise, il l'aimeroit en Parisien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, si la mer ne l'eût séparé d'elle? Lecteur, épargnez-moi des paroles; si vous êtes fait pour m'entendre, vous suivrez assez mes règles dans mes détails

Les premières fois que nous sommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons



cet expédient commode, et à la cinquième fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus; à plus d'une dèmi-lieue de la maison, nous apercevons du monde sur le chemin. Emile observe, le cœur lui bat, il approche, il reconnoît Sophie, il se précipite à bas de son cheval, il part, il vole, il est aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux; le sien est vif, il se sent libre, il s'échappe à travers les champs: je le suis, je l'atteins avec peine, je le ramène. Malheureusement Sophie a peur des chevaux, je n'ose approcher d'elle. Emile ne voit rien; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laissé prendre à son ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reste en arrière; il est juste que chacun ait son tour. Il part le premier, pour se débarrasser de nos montures. En laissant ainsi Sophie derrière lui, il ne trouve plus le cheval une voiture aussi commode; il revient essoufflé, et nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage suivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir soin. Ah! dit-il, surchargerons-nous ainsi la respectable famille? Vous

voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes et chevaux. Il est vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hospitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis; mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il, n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatigans plaisirs de votre enfant? Très-volontiers, reprends-je à l'instant: aussi bien l'amour, à ce qu'il me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mère et la fille plus loin encore que la première fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage: une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, et quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir aussitôt qu'on est arrivé. A force de nous

plaindre et de s'inquiéter de nous, la mère pense enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maison, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village, pour y coucher quelquefois. A ces mots, Emile frappe des mains, tressaillit de joie; et Sophie, sans y songer, baise un peu plus souvent sa mère, le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établissent et s'affermissent entre nous. Les jours prescrits par Sophie ou par sa mère, je viens ordinairement avec mon ami; quelquefois aussi je le laisse aller seul. La confiance élève l'ame, et l'on ne doit plus traiter un homme en enfant; et qu'aurois-je avancé jusques-là, si mon élève ne méritoit pas mon estime? il m'arrive aussi d'aller sans lui: alors il est triste et ne murmure point; que serviroient ses murmures? et puis, il sait bien que je ne vais pas nuire à ses intérêts. Au reste, que nous allions ensemble ou séparément, on conçoit qu'aucun temps ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureusement Sophie nous interdit cet honneur, et défend qu'on vienne par le mauvais temps. C'est la

seule fois que je la trouve rebelle aux règles que je lui dicte en secret.

Un jour qu'il est allé seul, et que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le soir même, et je lui dis en l'embrassant : quoi ! cher Emile, tu reviens à ton ami ! mais au lieu de répondre à mes caresses, il me dit avec un peu d'humeur ; ne croyez pas que je revienne sitôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinsse ; je viens pour elle et non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embrasse derechef, en lui disant : ame franche, ami sincère, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'est pour moi que tu le dis ; ton retour est son ouvrage ; mais ta franchise est le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laisser penser aux indifférens ce qu'ils veulent ; mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ses yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour et de générosité, en lui disant : qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de son

cœur sans y songer : s'il est venu à son aise à petits pas et rêvant à ses amours, Emile n'est que l'amant de Sophie ; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile est l'ami de son mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme est bien éloigné de passer sa vie auprès de Sophie et de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par semaine bornent les permissions qu'il reçoit ; et ses visites, souvent d'une seule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il emploie bien plus de temps à espérer de la voir ou à se féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui-même qu'il donne à ses voyages, il en passe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaisirs, vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent son amour sans efféminer son cœur.

Les jours qu'il ne la voit point il n'est pas oisif et sédentaire. Ces jours-là, c'est Emile encore ; il n'est point du tout transformé. Le plus souvent il court les campagnes des environs, il suit son histoire naturelle, il observe, il examine les terres, leurs productions, leur culture ; il com-

pare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît ; il cherche les raisons des différences ; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs ; s'il propose une meilleure forme de charrue, il en fait faire sur ses dessins ; s'il trouve une carrière de marne, il leur apprend l'usage inconnu dans le pays ; souvent il met lui-même la main à l'œuvre : ils sont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aisément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des sillons plus profonds et plus droits que les leurs, semer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne se moquent pas de lui comme d'un beau diseur d'agriculture, ils voient qu'il la sait en effet. En un mot, il étend son zèle et ses soins à tout ce qui est d'utilité première et générale ; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit ; de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, etc. Il donne peu d'argent, sachant que pour l'ordinaire il est mal employé ; mais il en dirige l'emploi lui-même, et le leur

rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, et souvent leur paie leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumière à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espèce à la place de celui qu'il a perdu : deux voisins sont prêts d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un paysan tombe malade, il le fait soigner, il le soigne lui-même (1) ; un autre est vexé par un voisin puissant, il le protége et le recommande ; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier ; une bonne femme a perdu

(1) Soigner un paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un chirurgien. Ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens dans leurs maladies ; c'est de nourriture meilleure et plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fièvre ; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande et du vin : presque toutes leurs maladies viennent de misère et d'épuisement ; leur meilleure tisane est dans votre cave ; leur seul apothicaire doit être votre boucher.

son enfant chéri, il va la voir, il la console, il ne sort point aussitôt qu'il est entré; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux; il prend souvent son repas chez les paysans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui; en devenant le bienfaiteur des uns et l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour: il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu; mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait et ne veut rien éluder: il a cette aimable délicatesse qui flatte et nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, et n'approche jamais assez pour tenir du hasard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises et sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme

voisine ordonner une collation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse ; on entre comme par hasard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, et fait volontiers honneur à notre prévoyance ; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire ; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le père et moi, mangeons des gâteaux et buvons du vin ; mais Emile est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque assiette de crême où la cuiller de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses : je l'explique, on en rit ; on lui demande s'il sait courir encore. Mieux que jamais, répondit-il ; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, et n'ose le dire : quelqu'autre se charge de la proposition ; il accepte : on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs : on décerne un prix, et pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le

but ; chacun se tient prêt ; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air , et se trouve au bout de la carrière , qu'à peine mes trois lourdauts sont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie , et non moins généreux qu'Enée , fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe , Sophie ose défier le vainqueur , et se vante de courir aussi bien que lui. Il ne refuse point d'entrer en lice avec elle ; et , tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carrière , qu'elle retrousse sa robe des deux côtés , et que , plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile , que de le vaincre à ce combat , elle regarde si ses jupes sont assez courtes , il dit un mot à l'oreille de la mère ; elle sourit et fait un signe d'approbation. Il vient , alors , se placer à côté de sa concurrente , et le signal n'est pas plutôt donné , qu'on la voit partir et voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir : quand elles fuient , c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent mal - adroitement , mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace : leurs coudes en arrière et collés

contre leur corps, leur donnent une attitude risible; et les hauts talons sur lesquels elles sont juchées, les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas sortir de sa place et la voit partir avec un sourire moqueur. Mais Sophie est légère et porte des talons bas; elle n'a pas besoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le temps qu'il lui faut, quand il l'aperçoit si loin devant lui. Il part donc, à son tour, semblable à l'aigle qui fond sur sa proie; il la poursuit, la talonne, l'atteint enfin toute essoufflée, passe doucement son bras gauche autour d'elle, l'enlève comme une plume, et pressant sur son cœur cette douce charge, il achève ainsi la course, lui fait toucher le but la première; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, et se reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverses se joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par semaine, et tous ceux où le mauvais temps ne nous permet pas de te-

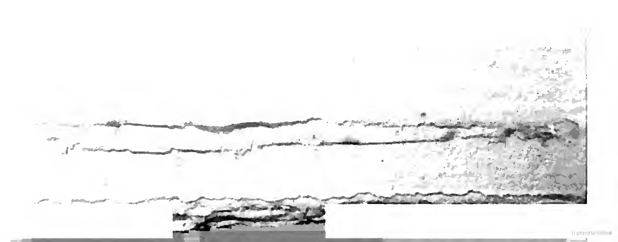
nir la campagne, nous allons, Emile et moi, travailler chez un maître. Nous n'y travaillons pas, pour la forme, en gens au-dessus de cet état, mais tout de bon et en vrais ouvriers. Le père de Sophie, nous venant voir, nous trouve une fois à l'ouvrage, et ne manque pas de rapporter, avec admiration, à sa femme et à sa fille, ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'atelier, et vous verrez s'il méprise la condition du pauvre! On peut imaginer si Sophie entend ce discours avec plaisir! On en reparle, on voudroit le surprendre à l'ouvrage. On me questionne sans faire semblant de rien; et après s'être assurées d'un de nos jours, la mère et la fille prennent une calèche et viennent à la ville, le même jour.

En entrant dans l'atelier, Sophie aperçoit, à l'autre bout, un jeune homme en veste, les cheveux négligemment attachés, et si occupé de ce qu'il fait, qu'il ne la voit point; elle s'arrête et fait signe à sa mère. Emile, un ciseau d'une main et le maillet de l'autre, achève une mortaise; puis il scie une planche et en met une pièce sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il est respectable. Femme, honore ton chef, c'est

lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer, je les aperçois, je tire Emile par la manche; il se retourne, les voit, jette ses outils et s'élance avec un cri de joie; après s'être livré à ses premiers transports, il les fait asseoir, et reprend son travail. Mais Sophie ne peut rester assise; elle se lève avec vivacité, parcourt l'atelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramasse des copeaux par terre, regarde à nos mains, et puis dit qu'elle aime ce métier, parce qu'il est propre. La folâtre essaie même d'imiter Emile. De sa blanche et débile main, elle pousse un rabot sur la planche; le rabot glisse et ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs, rire et battre des aîles; je crois l'entendre pousser des cris d'alégresse et dire: *Hercule est vengé.*

Cependant la mère questionne le maître. Monsieur, combien payez-vous ces garçons-là? Madame, je leur donne à chacun vingt sols par jour et je les nourris; mais si ce jeune homme vouloit, il gagneroit bien davantage, car c'est le meilleur ouvrier du pays. Vingt sols par jour, et vous les nourrissez! dit la mère, en nous re-



gardant avec attendrissement. Madame, il est ainsi, reprend le maître. A ces mots, elle court à Emile, l'embrasse, le presse contre son sein, en versant, sur lui, des larmes, et sans pouvoir dire autre chose, que de répéter plusieurs fois : mon fils ! ô mon fils.

Après avoir passé quelque temps à causer avec nous, mais sans nous détourner : Allons-nous-en, dit la mère à la fille ; il se fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup sur la joue, en lui disant : Hé bien ! bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous ? Il lui répond, d'un ton fort triste : je suis engagé, demandez au maître. On demande au maître s'il veut bien se passer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui presse et qu'il faut rendre après-demain ; comptant sur ces messieurs, j'ai refusé des ouvriers qui se sont présentés ; si ceux-ci me manquent, je ne sais plus où en prendre d'autres, et je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mère ne réplique rien ; elle attend qu'Emile parle. Emile baisse la tête et se tait. Monsieur, lui dit-elle, un peu surprise de ce silence, n'avez-vous rien à

dire à cela ? Emile regarde tendrement la fille et ne répond que ces mots : vous voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus, les dames partent et nous laissent. Emile les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, et revient se mettre au travail, sans parler.

En chemin, la mère piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi ! dit-elle, étoit-il si difficile de contenter le maître sans être obligé de rester ; et ce jeune homme si prodigue, qui verse l'argent sans néçessité, n'en sait-il plus trouver dans les occasions convenables ? O maman ! répond Sophie ! à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent, qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, et faire violer celle d'autrui ! Je sais qu'il dédommageroit aisément l'ouvrier du léger préjudice que lui causeroit son absence ; mais cependant il asserviroit son ame aux richesses, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ses devoirs, et à croire qu'on est dispensé de tout pourvu qu'on paie. Emile a d'autres manières de penser, et j'espère de n'être pas cause qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de rester ?

Maman, ne vous y trompez pas ; c'est pour moi qu'il reste, je l'ai bien vu dans ses yeux

Ce n'est pas que Sophie soit indulgente sur les vrais soins de l'amour. Au contraire, elle est impérieuse, exigeante ; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément ; elle a le noble orgueil du mérite qui se sent, qui s'estime, et qui veut être honoré comme il s'honore ; elle dédaigneroit un cœur qui ne sentiroit pas tout le prix du sien, qui ne l'aimeroit pas pour ses vertus, autant et plus que pour ses charmes ; un cœur qui ne lui préféreroit pas son propre devoir, et qui ne la préféreroit pas à toute autre chose. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la sienne ; elle veut régner sur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'est ainsi qu'ayant avili les compagnons d'Ulysse, Circé les dédaigne, et se donne à lui seul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable et sacré mis à part, jalouse à l'excès de tous les siens, elle épie avec quel scrupule Emile les respecte, avec quel zèle il accomplit ses volontés, avec quelle adresse il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment prescrit; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il

anticipe ; elle veut qu'il soit exact. Anticiper, c'est se préférer à elle ; retarder, c'est la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuste soupçon d'une a failli de tout perdre ; mais Sophie est équitable, et sait bien réparer ses torts.

Un soir nous sommes attendus : Emile a reçu l'ordre On vient au-devant de nous ; nous n'arrivons point. Que sont-ils devenus ? quel malheur leur est arrivé ? personne de leur part ! La soirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts ; elle se désole, elle se tourmente, elle passe la nuit à pleurer. Dès le soir on a expédié un messager pour aller s'informer de nous, et rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le messager revient accompagné d'un autre de notre part, qui fait nos excuses de bouche, et dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroissons nous-mêmes. Alors la scène change, Sophie essuie ses pleurs, ou, si elle en verse, ils sont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à se rassurer sur notre vie : Emile vit et s'est fait attendre inutilement.

A notre arrivée, elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reste : il faut rester ; mais prenant à l'instant son parti, elle affecte un

air tranquille et content qui en imposeroit à d'autres. Le père vient au-devant de nous et nous dit : Vous avez tenu vos amis en peine ; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc, mon papa ? dit Sophie avec une manière de sourire le plus gracieux qu'elle puisse affecter. Que vous importe, répond le père, pourvu que ce ne soit pas vous ? Sophie ne réplique point, et baisse les yeux sur son ouvrage. La mère nous reçoit d'un air froid et composé. Emile embarrassé n'ose aborder Sophie. Elle lui parle la première, lui demande comment il se porte, l'invite à s'asseoir, et se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, et presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser, je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes lèvres comme je fais quelquefois ; elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singuliérement prononcé, que ce mouvement involontaire la décèle à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'est trahie, se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en un mépris ironique.

Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente et mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, et tâche de l'engager à jeter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentimens. Sophie plus irritée de sa confiance lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Emile interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler, ni la regarder; car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu supporter sa colère, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'est mon tour, et qu'il est temps de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends sa main qu'elle ne retire plus, car elle est prête à se trouver mal. Je lui dis avec douceur : Chère Sophie, nous sommes malheureux, mais vous êtes raisonnable et juste; vous ne nous jugerez pas sans nous entendre; écoutez-nous. Elle ne répond rien, et je parle ainsi :

« Nous sommes partis hier à quatre » heures; il nous étoit prescrit d'arriver à » sept, et nous prenons toujours plus de » temps qu'il ne nous est nécessaire, afin » de nous reposer en approchant d'ici.

» Nous avions déjà fait les trois quarts du
» chemin, quand des lamentations dou-
» loureuses nous frappent l'oreille ; elles
» partoient d'une gorge de la colline, à
» quelque distance de nous. Nous accou-
» rons aux cris ; nous trouvons un mal-
» heureux paysan qui, revenant de la
» ville, un peu pris de vin sur son cheval,
» en étoit tombé si lourdement qu'il s'étoit
» cassé la jambe. Nous crions, nous ap-
» pelons du secours ; personne ne répond :
» nous essayons de remettre le blessé sur
» son cheval, nous n'en pouvons venir à
» bout ; au moindre mouvement le mal-
» heureux souffre des douleurs horribles ;
» nous prenons le parti d'attacher le che-
» val dans le bois à l'écart ; puis, faisant
» un brancard de nos bras, nous y posons
» le blessé et le portons le plus doucement
» qu'il est possible, en suivant ses indi-
» cations sur la route qu'il faloit tenir pour
» aller chez lui. Le trajet étoit long, il
» fallut nous reposer plusieurs fois. Nous
» arrivons enfin rendus de fatigue ; nous
» trouvons avec une surprise amère que
» nous connoissons déjà la maison, et que
» ce misérable que nous rapportions avec
» tant de peine, étoit le même qui nous
» avoit si cordialement reçus le jour de

» notre première arrivée ici. Dans le » trouble où nous étions tous, nous ne » nous étions point reconnus jusqu'à ce » moment.

» Il n'avoit que deux petits enfans. Prête » à lui en donner un troisième, sa femme » fut si saisie en le voyant arriver, qu'elle » sentit des douleurs aigues, et accoucha » peu d'heures après. Que faire en cet état » dans une chaumière écartée où l'on ne » pouvoit espérer aucun secours? Emile » prit le parti d'aller prendre le cheval » que nous avions laissé dans le bois, de » le monter, de courir à toute bride cher- » cher un chirurgien à la ville. Il donna » le cheval au chirurgien; et n'ayant pu » trouver assez tôt une garde, il revint » à pied avec un domestique, après vous » avoir expédié un exprès; tandis qu'em- » barrassé, comme vous pouvez croire, » entre un homme ayant une jambe cassée » et une femme en travail, je préparois » dans la maison tout ce que je pouvois » prévoir être nécessaire pour le secours » de tous les deux.

» Je ne vous ferai point le détail du » reste; ce n'est pas de cela qu'il est ques- » tion. Il étoit deux heures après minuit » avant que nous ayons eu ni l'un ni l'autre

» un moment de relâche. Enfin nous » sommes revenus avant le jour dans notre » asyle ici proche, où nous avons attendu » l'heure de votre réveil pour vous rendre » compte de notre accident ».

Je me tais sans rien ajouter. Mais avant que personne parle, Emile s'approche de sa maîtresse, élève la voix, et lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y serois attendu : Sophie, vous êtes l'arbitre de mon sort, vous le savez bien ; vous pouvez me faire mourir de douleur ; mais n'espérez pas me faire oublier les droits de l'humanité : ils me sont plus sacrés que les vôtres; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre, se lève, lui passe un bras autour du cou, lui donne un baiser sur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit : Emile, prends cette main, elle est à toi. Sois quand tu voudras mon époux et mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embrassé que le père enchanté frappe des mains, en criant *bis, bis;* et Sophie sans se faire presser lui donne aussitôt deux baisers sur l'autre joue; mais presque au même instant, effrayée

de tout ce qu'elle vient de faire, elle se sauve dans les bras de sa mère, et cache dans ce sein maternel son visage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie; tout le monde la doit sentir. Après le dîner, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, et c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager: Emile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, et va la ranger dans son lit; elle en fait ensuite autant à l'homme; sa main douce et légère sait aller chercher tout ce qui les blesse, et faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche : on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la malpropreté ni de la mauvaise odeur, et sait faire disparoître l'une et l'autre sans mettre personne en œuvre; et sans que les malades soient tourmentés. Elle, qu'on voit toujours si modeste et

quelquefois si dédaigneuse, elle qui, pour tout au monde, n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne et change le blessé sans aucun scrupule, et le met dans une situation plus commode pour y pouvoir rester longtemps. Le zèle de la charité vaut bien la modestie; ce qu'elle fait, elle le fait si légèrement et avec tant d'adresse qu'il se sent soulagé sans presque s'être aperçu qu'on l'ait touché. La femme et le mari bénissent de concert l'aimable fille qui les sert, qui les plaint, qui les console. C'est un ange du ciel que Dieu leur envoie; elle en a la figure et la bonne grace, elle en a la douceur et la bonté. Emile attendri la contemple en silence. Homme, aime ta compagne; Dieu te la donne pour te consoler dans tes peines, pour te soulager dans tes maux : voilà la femme.

On fait baptiser le nouveau-né. Les deux amans le présentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aspirent au moment desiré; ils croient y toucher: tous les scrupules de Sophie sont levés, mais les miens viennent. Ils n'en sont pas encore où ils pensent : Il faut que chacun ait son tour.

Un matin qu'ils ne se sont vus depuis

deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile, une lettre à la main, et je lui dis en le regardant fixement : que feriez-vous si l'on vous apprenoit que Sophie est morte? il fait un grand cri, se leve en frappant des mains, et, sans dire un seul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez-donc, poursuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon sang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colère, et s'arrêtant dans une attitude presque menaçante; ce que je ferois ... je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Rassurez-vous, répondis-je en souriant: elle vit, elle se porte bien, elle pense à vous, et nous sommes attendus ce soir. Mais allons faire un tour de promenade, et nous causerons.

La passion dont il est préoccupé ne lui permet plus de se livrer comme auparavant à des entretiens purement raisonnés; il faut l'intéresser par cette passion même à se rendre attentif à mes leçons. C'est ce que j'ai fait par ce terrible préambule; je suis bien sûr maintenant qu'il m'écoutera.

« Il faut être heureux, cher Emile; » c'est la fin de tout être sensible; c'est le

» premier desir que nous imprima la na-
» ture, et le seul qui ne nous quitte ja-
» mais. Mais où est le bonheur? Qui le
» sait? Chacun le cherche, et nul ne le
» trouve. On use la vie à le poursuivre,
» et l'on meurt sans l'avoir atteint. Mon
» jeune ami, quand, à ta naissance, je te
» pris dans mes bras, et qu'attestant l'Etre
» suprême de l'engagement que j'osai con-
» tracter, je vouai mes jours au bonheur
» des tiens, savois-je moi-même à quoi
» je m'engageois? Non : je savois seule-
» ment qu'en te rendant heureux j'étois
» sûr de l'être ; en faisant pour toi cette
» utile recherche, je la rendois com-
» mune à tous deux.

» Tant que nous ignorons ce que nous
» devons faire, la sagesse consiste à rester
» dans l'inaction. C'est de toutes les maxi-
» mes celle dont l'homme a le plus grand
» besoin, et celle qu'il sait le moins suivre.
» Chercher le bonheur sans savoir où il
» est, c'est s'exposer à le fuir, c'est courir
» autant de risques contraires qu'il y a de
» routes pour s'égarer. Mais il n'appar-
» tient pas à tout le monde de savoir ne
» point agir. Dans l'inquiétude où nous
» tient l'ardeur du bien-être, nous ai-
» mons mieux nous tromper à le pour-

» suivre que de ne rien faire pour le chercher ; et, sortis une fois de la place où nous » pouvons le connoître, nous n'y savons » plus revenir.

» Avec la même ignorance j'essayai d'éviter la même faute. En prenant soin de » toi, je résolus de ne pas faire un pas » inutile et de t'empêcher d'en faire. Je » me tins dans la route de la nature, en » attendant qu'elle me montrât celle du » bonheur. Il s'est trouvé qu'elle étoit la » même, et qu'en n'y pensant pas je l'avois suivie.

» Sois mon témoin, sois mon juge, je » ne te récuserai jamais. Tes premiers ans » n'ont point été sacrifiés à ceux qui les » devoient suivre ; tu as joui de tous les » biens que la nature t'avoit donnés. Des » maux auxquels elle t'assujétit, et dont » j'ai pu te garantir, tu n'as senti que ceux » qui pouvoient t'endurcir aux autres. Tu » n'en as jamais souffert aucun que pour » en éviter un plus grand. Tu n'as connu » ni la haine, ni l'esclavage. Libre et content, tu es content, tu es resté juste et » bon ; car la peine et le vice sont inséparables, et jamais l'homme ne devient » méchant que lorsqu'il est malheureux. » Puisse le souvenir de ton enfance se pro-

» longer jusqu'à tes vieux jours ! je ne
» crains pas que jamais ton bon cœur se
» la rappelle sans donner quelques béné-
» dictions à la main qui la gouverna.

» Quand tu es entré dans l'âge de rai-
» son, je t'ai garanti de l'opinion des
» hommes ; quand ton cœur est devenu
» sensible, je t'ai préservé de l'empire des
» passions. Si j'avois pu prolonger ce
» calme intérieur jusqu'à la fin de ta vie,
» j'aurois mis mon ouvrage en sûreté, et
» tu serois toujours heureux, autant qu'un
» homme peut l'être ; mais, cher Emile,
» j'ai eu beau tremper ton ame dans le
» Stix, je n'ai pu la rendre partout in-
» vulnérable ; il s'élève un nouvel en-
» nemi que tu n'as pas encore appris à
» vaincre, et dont je ne puis plus te sau-
» ver. Cet ennemi, c'est toi-même. La
» nature et la fortune t'avoient laissé libre.
» Tu pouvois endurer la misère ; tu pou-
» vois supporter les douleurs du corps ;
» celles de l'ame t'étoient inconnues ; tu
» ne tenois à rien qu'à la condition hu-
» maine, et maintenant tu tiens à tous les
» attachemens que tu t'es donnés ; en ap-
» prenant à desirer, tu t'es rendu l'esclave
» de tes desirs. Sans que rien change en
» toi, sans que rien t'offense, sans que

» rien touche à ton être, que de douleurs » peuvent attaquer ton ame! que de maux » tu peux sentir sans être malade! que de » morts tu peux souffrir sans mourir! Un » mensonge, une erreur, un doute peut » te mettre au désespoir.

» Tu voyois au théâtre les héros livrés » à des douleurs extrêmes, faire retentir » la scène de leurs cris insensés, s'affli- » ger comme des femmes, pleurer comme » des enfans, et mériter ainsi les applau- » dissemens publics. Souviens-toi du scan- » dale que te causoient ces lamentations, » ces cris, ces plaintes, dans des hommes » dont on ne devoit attendre que des actes » de constance et de fermeté. Quoi! di- » sois-tu tout indigné, ce sont-là les » exemples qu'on nous donne à suivre, » les modèles qu'on nous offre à imiter! » A-t-on peur que l'homme ne soit pas » assez petit, assez malheureux, assez » foible, si l'on ne vient encore encen- » ser sa foiblesse sous la fausse image de » la vertu? Mon jeune ami, sois plus » indulgent désormais pour la scène: te » voilà devenu l'un de ses héros.

» Tu sais souffrir et mourir; tu sais » endurer la loi de la nécessité dans les » maux physiques; mais tu n'a point en-

» core imposé de lois aux appétits de ton » cœur; et c'est de nos affections, bien » plus que de nos besoins, que naît le » trouble de notre vie. Nos desirs sont » étendus, notre force est presque nulle. » L'homme tient par ses vœux à mille » choses, et par lui-même il ne tient à » rien, pas même à sa propre vie; plus » il augmente ses attachemens, plus il » multiplie ses peines. Tout ne fait que » passer sur la terre : tout ce que nous » aimons nous échappera tôt ou tard, et » nous y tenons comme s'il devoit durer » éternellement. Quel effroi sur le seul » soupçon de la mort de Sophie! as-tu » donc compté qu'elle vivroit toujours? » ne meurt-il personne à son âge? elle » doit mourir, mon enfant, et peut-être » avant toi. Qui sait si elle est vivante à » présent même? La nature ne t'avoit » asservi qu'à une seule mort; tu t'asser- » vis à une seconde; te voilà dans le cas » de mourir deux fois.

» Ainsi soumis à tes passions déréglées, » que tu vas rester à plaindre! toujours » des privations, toujours des pertes, » toujours des alarmes; tu ne jouiras pas » même de ce qui te sera laissé. La crainte » de tout perdre t'empêchera de rien pos-

» séder ; pour n'avoir voulu suivre que
» tes passions, jamais tu ne les pourras
» satisfaire. Tu chercheras toujours le
» repos, il fuira toujours devant toi ; tu
» seras misérable et tu deviendras mé-
» chant ; et comment pourrois-tu ne pas
» l'être, n'ayant de loi que tes desirs
» effrénés ? si tu ne peux supporter des
» privations involontaires, comment t'en
» imposeras-tu volontairement ? com-
» ment sauras-tu sacrifier le penchant au
» devoir, et résister à ton cœur, pour
» écouter ta raison ? toi qui ne veux déjà
» plus voir celui qui t'apprendra la mort
» de ta maîtresse, comment verrois-tu
» celui qui voudroit te l'ôter vivante ?
» celui qui t'oseroit dire, elle est morte
» pour toi, la vertu te sépare d'elle ? S'il
» faut vivre avec elle, quoi qu'il arrive,
» que Sophie soit mariée ou non, que tu
» sois libre ou ne le sois pas, qu'elle
» t'aime ou te haïsse, qu'on te l'accorde
» ou qu'on te la refuse, n'importe, tu
» la veux, il la faut posséder à quelque
» prix que ce soit. Apprends-moi donc à
» quel crime s'arrête celui qui n'a de lois
» que les vœux de son cœur, et ne sait
» résister à rien de ce qu'il desire ?

» Mon enfant, il n'y a point de bon-

» heur sans courage, ni de vertu sans » combat. Le mot de *vertu* vient de *force*; » la force est la base de toute vertu. La » vertu n'appartient qu'à un être foible » par sa nature et fort par sa volonté; » c'est en cela que consiste le mérite de » l'homme juste; et quoique nous appe- » lions Dieu bon, nous ne l'appelons » pas vertueux, parce qu'il n'a pas be- » soin d'effort pour bien faire. Pour t'ex- » pliquer ce mot si profané, j'ai attendu » que tu fusses en état de m'entendre. » Tant que la vertu ne coûte rien à pra- » tiquer, on a peu besoin de la connoître. » Ce besoin vient quand les passions s'é- » veillent : il est déjà venu pour toi.

» En t'élevant dans toute la simplicité » de la nature, au lieu de te prêcher de » pénibles devoirs, je t'ai garanti des » vices qui rendent ces devoirs pénibles; » je t'ai moins rendu le mensonge odieux » qu'inutile, je t'ai moins appris à rendre » à chacun ce qui lui appartient qu'à ne » te soucier que de ce qui est à toi. Je » t'ai fait plutôt bon que vertueux; mais » celui qui n'est que bon, ne demeure » tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : » la bonté se brise et périt sous le choc » des passions humaines; l'homme qui

» n'est que bon, n'est bon que pour lui.

» Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ? C'est celui qui sait vaincre ses » affections ; car alors il suit sa raison, sa » conscience, il fait son devoir, il se » tient dans l'ordre, et rien ne l'en peut » écarter. Jusqu'ici tu n'étois libre qu'en » apparence ; tu n'avois que la liberté » précaire d'un esclave à qui l'on n'a rien » commandé. Maintenant sois libre en » effet ; apprends à devenir ton propre » maître ; commande à ton cœur, ô Emile ! » et tu seras vertueux.

» Voilà donc un autre apprentissage à » faire, et cet apprentissage est plus pé- » nible que le premier : car la nature nous » délivre des maux qu'elle nous impose, » ou nous apprend à les supporter ; mais » elle ne nous dit rien pour ceux qui nous » viennent de nous ; elle nous abandonne » à nous-mêmes ; elle nous laisse victimes » de nos passions, succomber à nos vai- » nes douleurs, et nous glorifier encore » des pleurs dont nous aurions dû rougir.

» C'est ici ta première passion. C'est la » seule peut-être qui soit digne de toi. » Si tu la sais régir en homme, elle sera » la dernière ; tu subjugueras toutes les » autres, et tu n'obéiras qu'à celle de la » vertu.

» Cette passion n'est pas criminelle, je » le sais bien ; elle est aussi pure que les » ames qui la ressentent. L'honnêteté la » forma, l'innocence l'a nourrie. Heu- » reux amans ! les charmes de la vertu » ne font qu'ajouter pour vous à ceux de » l'amour ; et le doux lien qui vous attend » n'est pas moins le prix de votre sagesse, » que celui de votre attachement. Mais, » dis-moi, homme sincère, cette passion » si pure t'en a-t-elle moins subjugué ? » t'en es-tu moins rendu l'esclave ? et si » demain elle cessoit d'être innocente ? » l'étoufferois-tu dès demain ? C'est à pré- » sent le moment d'essayer tes forces : il » n'est plus temps quand il les faut em- » ployer. Ces dangereux essais doivent se » faire loin du péril. On ne s'exerce point » au combat devant l'ennemi ; on s'y pré- » pare avant la guerre ; on s'y présente » déjà tout préparé.

» C'est une erreur de distinguer les pas- » sions, en permises et défendues, pour » se livrer aux premieres et se refuser aux » autres. Toutes sont bonnes quand on en » reste le maître ; toutes sont mauvaises » quand on s'y laisse assujétir. Ce qui nous » est défendu par la nature, c'est d'étendre » nos attachemens plus loin que nos forces :

» ce qui nous est défendu par la raison,
» c'est de vouloir ce que nous ne pouvons
» obtenir : ce qui nous est défendu par la
» conscience, n'est pas d'être tentés, mais
» de nous laisser vaincre aux tentations.
» Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de
» n'avoir pas des passions; mais il dépend
» de nous de régner sur elles. Tous les sen-
» timens que nous dominons sont légi-
» times; tous ceux qui nous dominent sont
» criminels. Un homme n'est pas coupable
» d'aimer la femme d'autrui, s'il tient
» cette passion malheureuse asservie à la
» loi du devoir : il est coupable d'aimer sa
» propre femme au point d'immoler tout
» à cet amour.

» N'attends pas de moi de longs pré-
» ceptes de morale, je n'en ai qu'un seul
» à te donner, et celui-là comprend tous
» les autres. Sois homme; retire ton cœur
» dans les bornes de ta condition; étudie
» et connois ces bornes; quelque étroites
» qu'elles soient, on n'est point malheu-
» reux tant qu'on s'y renferme : on ne l'est
» que quand on veut les passer; on l'est
» quand, dans ses desirs insensés, on met
» au rang des possibles, ce qui ne l'est
» pas; on l'est quand on oublie son état
» d'homme pour s'en forger d'imaginaires,

» desquels on retombe toujours dans le
» sien. Les seuls biens dont la privation
» coûte, sont ceux auxquels on croit avoir
» droit. L'évidente impossibilité de les ob-
» tenir en détache ; les souhaits sans espoir
» ne tourmentent point. Un gueux n'est
» point tourmenté du desir d'être roi ; un
» roi ne veut être dieu que quand il croit
» n'être plus homme.

» Les illusions de l'orgueil sont la source
» de nos plus grands maux ; mais la con-
» templation de la misère humaine rend
» le sage toujours modéré. Il se tient à sa
» place ; il ne s'agite point pour en sortir ;
» il n'use point inutilement ses forces pour
» jouir de ce qu'il ne peut conserver, et
» les employant toutes à bien posséder
» ce qu'il a, il est en effet plus puissant
» et plus riche de tout ce qu'il desire de
» moins que nous. Etre mortel et péris-
» sable, irai-je me former des nœuds éter-
» nels sur cette terre, où tout change, où
» tout passe, et dont je disparoîtrai de-
» main ? O Emile ! ô mon fils ! en te per-
» dant, que me resteroit-il de moi ? Et
» pourtant il faut que j'apprenne à te
» perdre, car qui sait quand tu me seras
» ôté ?

» Veux-tu donc vivre heureux et sage ?

» N'attache ton cœur qu'à la beauté qui » ne périt point : que ta condition borne » tes desirs ; que tes devoirs aillent avant » tes penchans ; étends la loi de la né- » cessité aux choses morales ; apprends à » perdre ce qui peut t'être enlevé ; ap- » prends à tout quitter quand la vertu l'or- » donne ; à te mettre au-dessus des évé- » nemens, à détacher ton cœur sans qu'ils » le déchirent, à être courageux dans l'ad- » versité, afin de n'être jamais misérable ; » à être ferme dans ton devoir, afin de » n'être jamais criminel. Alors tu seras » heureux malgré la fortune, et sage mal- » gré les passions. Alors tu trouveras dans » la possession même des biens fragiles, » une volupté que rien ne pourra trou- » bler ; tu les posséderas sans qu'ils te pos- » sèdent, et tu sentiras que l'homme à qui » tout échappe, ne jouit que de ce qu'il » sait perdre. Tu n'auras point, il est vrai, » l'illusion des plaisirs imaginaires ; tu » n'auras point aussi les douleurs qui en » sont le fruit. Tu gagneras à cet échange, » car ces douleurs sont fréquentes et réelles, » et ces plaisirs sont rares et vains. Vain- » queur de tant d'opinions trompeuses, tu » le seras encore de celle qui donne un si » grand prix à la vie. Tu passeras la tienne

» sans trouble et la termineras sans effroi :
» tu t'en détacheras comme de toutes
» choses. Que d'autres, saisis d'horreur,
» pensent en la quittant cesser d'être; ins-
» truit de son néant, tu croiras com-
» mencer. La mort est la fin de la vie du
» méchant, et le commencement de celle
» du juste ».

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude : il craint, à ce préambule, quelque conclusion sinistre. Il pressent, qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame, je veux le soumettre à ce dur exercice ; et comme un blessé, qui frémit en voyant approcher le chirurgien, il croit déjà sentir, sur sa plaie, la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, presqu'en tremblant, et sans oser lever les yeux? Ce qu'il faut faire, répondis-je d'un ton ferme, il faut quitter Sophie. Que dites-vous, s'écrie-t-il avec emportement? Quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure!...... Quoi! reprends-je, en l'interrompant, c'est de moi qu'Emile

craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuosité, ni de vous ni d'un autre : je saurai, malgré vous, conserver votre ouvrage; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette première furie; je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal, et il sait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon discours.

« Croyez-vous, cher Emile, qu'un » homme, en quelque situation qu'il se » trouve, puisse être plus heureux que » vous l'êtes depuis trois mois? Si vous » le croyez, détrompez-vous. Avant de » goûter les plaisirs de la vie, vous en » avez épuisé le bonheur. Il n'y a rien » au-delà de ce que vous avez senti. La » félicité des sens est passagère. L'état ha- » bituel du cœur y perd toujours. Vous » avez plus joui par l'espérance, que vous » ne jouirez jamais en réalité. L'imagi- » nation qui pare ce qu'on desire, l'aban-

» donne dans la possession. Hors le seul
» être existant par lui-même, il n'y a
» rien de beau que ce qui n'est pas. Si cet
» état eût pu durer toujours, vous auriez
» trouvé le bonheur suprême. Mais tout
» ce qui tient à l'homme, se sent de sa
» caducité; tout est fini, tout est passager
» dans la vie humaine, et quand l'état
» qui nous rend heureux dureroit sans
» cesse, l'habitude d'en jouir nous en
» ôteroit le goût. Si rien ne change au-
» dehors, le cœur change: le bonheur
» nous quitte, ou nous le quittons.

» Le temps que vous ne mesuriez pas,
» s'écouloit durant votre délire. L'été
» finit, l'hiver s'approche. Quand nous
» pourrions continuer nos courses dans
» une saison si rude, on ne le souffriroit
» jamais. Il faut bien, malgré nous,
» changer de manière de vivre; celle-ci
» ne peut plus durer. Je vois dans vos yeux
» impatiens que cette difficulté ne vous
» embarrasse guère: l'aveu de Sophie et
» vos propres desirs vous suggèrent un
» moyen facile d'éviter la neige, et de
» n'avoir plus de voyage à faire pour l'aller
» voir. L'expédient est commode sans
» doute; mais, le printemps venu, la neige

» fond et le mariage reste ; il y faut pen-
» ser pour toutes les saisons.

» Vous voulez épouser Sophie, et il n'y
» a pas cinq mois que vous la connoissez !
» Vous voulez l'épouser, non parce qu'elle
» vous convient, mais parce qu'elle vous
» plaît ; comme si l'amour ne se trompoit
» jamais sur les convenances, et que ceux
» qui commencent par s'aimer ne finissent
» jamais par se haïr. Elle est vertueuse,
» je le sais ; mais en est-ce assez ; suffit-
» il d'être honnêtes gens pour se convenir ?
» Ce n'est pas sa vertu que je mets en
» doute, c'est son caractère. Celui d'une
» femme se montre-t-il en un jour ?
» savez-vous en combien de situations
» il faut l'avoir vue pour connoître à
» fond son humeur ? quatre mois d'atta-
» chement vous répondent-ils de toute
» la vie ? Peut-être deux mois d'absence
» vous feront-ils oublier d'elle ; peut-être
» un autre n'attend-il que votre éloigne-
» ment pour vous effacer de son cœur ;
» peut-être, à votre retour, la trouverez-
» vous aussi indifférente que vous l'avez
» trouvée sensible jusqu'à présent. Les
» sentimens ne dépendent pas des prin-
» cipes ; elle peut rester fort honnête,

» et cesser de vous aimer. Elle sera cons-
» tante et fidelle, je penche à le croire ;
» mais qui vous répond d'elle et qui lui
» répond de vous, tant que vous ne vous
» êtes point mis à l'épreuve ? attendrez-
» vous, pour cette épreuve, qu'elle vous
» devienne inutile ? attendrez-vous, pour
» vous connoître, que vous ne puissiez plus
» vous séparer ?

» Sophie n'a pas dix-huit ans, à peine
» en passez-vous vingt-deux ; cet âge
» est celui de l'amour, mais non celui du
» mariage. Quel père et quelle mère de
» famille ! Eh ! pour savoir élever des
» enfans, attendez au moins de cesser de
» l'être ! Savez-vous à combien de jeunes
» personnes les fatigues de la grossesse sup-
» portées avant l'âge ont affoibli la cons-
» titution, ruiné la santé, abrégé la vie ?
» savez-vous combien d'enfans sont restés
» languissans et foibles, faute d'avoir été
» nourris dans un corps assez formé? Quand
» la mère et l'enfant croissent à-la-fois,
» et que la substance nécessaire à l'ac-
» croissement de chacun des deux se par-
» tage, ni l'un ni l'autre n'a ce que lui
» destinoit la nature : comment se peut-il
» que tous deux n'en souffrent pas ? Ou
» je connois fort mal Emile, ou il aimera

» mieux avoir une femme et des enfans
» robustes, que de contenter son impa-
» tience aux dépens de leur vie et de leur
» santé.

» Parlons de vous. En aspirant à l'état
» d'époux et de père, en avez-vous bien
» médité les devoirs? En devenant chef
» de famille, vous allez devenir membre
» de l'Etat, et qu'est-ce qu'être membre
» de l'Etat, le savez-vous? savez-vous
» ce que c'est que gouvernement, lois,
» patrie? savez-vous à quel prix il vous
» est permis de vivre, et pour qui vous
» devez mourir? Vous croyez avoir tout
» appris, et vous ne savez rien encore.
» Avant de prendre une place dans l'ordre
» civil, apprenez à le connoître et à savoir
» quel rang vous y convient.

» Emile, il faut quitter Sophie; je ne
» dis pas l'abandonner: si vous en étiez
» capable, elle seroit trop heureuse de
» ne vous avoir point épousé; il la faut
» quitter pour revenir digne d'elle. Ne
» soyez pas assez vain pour croire déjà
» la mériter. O combien il vous reste à
» faire! Venez remplir cette noble tâche;
» venez apprendre à supporter l'absence;
» venez gagner le prix de la fidélité, afin
» qu'à votre retour vous puissiez vous ho-

» norer de quelque chose auprès d'elle, et
» demander sa main, non comme une
» grace, mais comme une récompense».

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à desirer une chose et à en vouloir une autre, le jeune homme ne se rend pas; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuseroit-il au bonheur qui l'attend? Ne seroit-ce pas dédaigner la main qui lui est offerte que de tarder à l'accepter? qu'est-il besoin de s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit savoir? et quand cela seroit nécessaire, pourquoi ne lui laisseroit-il pas dans des nœuds indissolubles le gage assuré de son retour? Qu'il soit son époux, et il est prêt à me suivre; qu'ils soient unis, et il la quitte sans crainte... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction! Il est beau qu'un amant puisse vivre sans sa maîtresse, mais un mari ne doit jamais quitter sa femme, sans nécessité. Pour guérir vos scrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires: il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien! soyez content; et puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement

que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie : je le veux.

A ce mot il baisse la tête, se tait, rêve un moment, et puis me regardant avec assurance, il me dit : quand partons-nous ? Dans huit jours, lui dis-je ; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes sont plus foibles, on leur doit des ménagemens ; et cette absence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la séparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours ; mais j'abuse depuis longtemps de l'indulgence des lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Emile osera-t-il porter aux pieds de sa maîtresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami ? Pour moi, je le crois ; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter ; il la quitteroit en coupable, et ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change sur le motif qui le

détermine. Il semble lui dire à chaque regard : ô Sophie ! fis dans mon cœur, et sois fidelle ; tu n'as pas un amant sans vertu.

La fière Sophie, de son côté, tâche de supporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître insensible ; mais comme elle n'a pas, ainsi qu'Emile, l'honneur du combat et de la victoire, sa fermeté se soutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, et la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la séparation. Ce n'est pas devant son amant qu'elle pleure, ce n'est pas à lui qu'elle montre ses frayeurs ; elle étoufferoit plutôt que de laisser échapper un soupir en sa présence ; c'est moi qui reçois ses plaintes, qui vois ses larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes sont adroites et savent se déguiser : plus elle murmure en secret contre ma tyrannie, plus elle est attentive à me flatter ; elle sent que son sort est dans mes mains.

Je la console, je la rassure, je lui réponds de son amour, ou plutôt de son époux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, et dans deux ans il le sera, je le jure. Elle m'estime assez pour croire que je ne veux pas la tromper.

Je suis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les rassure; mais que sert la raison contre la foiblesse? Ils se séparent comme s'ils ne devoient plus se voir.

C'est alors que Sophie se rapelle les regrets d'Eucharis, et se croit réellement à sa place. Ne laissons point, durant l'absence, réveiller ces fantasques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites, avec Emile, un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui ressembler, et qu'il vous donne le Spectateur dont vous aimez la lecture. Étudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, et songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, et leur donne de la confiance. Enfin, vient le triste jour; il faut se séparer.

Le digne père de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis, me prenant à part, il me dit ces mots, d'un ton grave et d'un accent un peu appuyé. « J'ai tout fait pour » vous complaire; je savois que je traitois » avec un homme d'honneur: il ne me » reste qu'un mot à vous dire. Souvenez- » vous que votre élève a signé son contrat

» de mariage sur la bouche de ma fille ».

Quelle différence dans la contenance des deux amans? Emile, impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du père, de la mère, de la fille; embrasse, en sanglottant, tous les gens de la maison, et répète mille fois les mêmes choses avec un désordre qui feroit rire en toute autre occasion. Sophie, morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, reste en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit personne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la presser dans ses bras, elle reste immobile, insensible à ses pleurs, à ses caresses, à tout ce qu'il fait; il est déjà parti pour elle. Combien cet objet est plus touchant que la plainte importune et les regrets bruyans de son amant! Il le voit, il le sent, il en est navré; je l'entraîne avec peine : si je le laisse encore un moment, il ne voudra plus partir. Je suis charmé qu'il emporte avec lui cette triste image. Si jamais il est tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappelant telle qu'il la vit au moment de son départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné, si je ne le ramène pas à elle.

DES VOYAGES.

On demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent, et l'on dispute beaucoup là-dessus. Si l'on proposoit autrement la question, et qu'on demandât s'il est bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne disputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire des présomptueux ignorans. De tous les siècles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, et point où l'on fût moins savant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires, de relations, de voyages, qu'en France, et point où l'on connoisse moins le génie et les mœurs des autres nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, ou si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot, *peut-on être Persan*, me seroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les

préjugés nationaux sont le plus en règne, et du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connoître les hommes, et ne connoît que les Français : dans sa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomène extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'univers. Il faut avoir vu de près les bourgeois de cette grande ville ; il faut avoir vécu chez eux, pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupide. Ce qu'il y a de bizarre, est que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer, à-la-fois, les préjugés des auteurs et les nôtres, pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages, et je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois observer avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laisser là les Voyageurs, et regretter le temps que j'avois donné pour m'instruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'observations de toute espèce, il ne faut pas lire, il faut voir. Cela seroit vrai dans cette occasion, quand tous les voyageurs seroient sincères,

qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient, et qu'ils ne déguiseroient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges et leur mauvaise foi?

Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne, ainsi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne sait point. Elle est bonne pour dresser des Platons de quinze ans à philosopher dans des cercles, et à instruire une compagnie des usages de l'Egypte et des Indes, sur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore la même manière de poser la même question des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoisse que ses compatriotes, ou lui importe-t-il de connoître les hommes en général? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la manière de la poser!

Mais, pour étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entière? faut-il aller au Japon observer les Européens? pour connoître l'espèce, faut-il connoître tous les individus? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix Français les a tous vus; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglais et de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractère propre et spécifique qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix Français, connoît les Français.

Il ne suffit pas, pour s'instruire, de courir les pays; il faut savoir voyager. Pour observer il faut avoir des yeux, et les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres, parce qu'ils ignorent l'art de penser, que, dans la lecture, leur esprit est au moins guidé par l'auteur, et que dans leurs voyages, ils ne savent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'instruisent point parce qu'ils ne veulent pas s'instruire. Leur

objet est si différent que celui-là ne les frappe guère ; c'est grand hasard si l'on voit exactement ce qu'on ne se soucie point de regarder. De tous les peuples du monde le Français est celui qui voyage le plus ; mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des Français dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe, celui qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglais voyage aussi, mais d'une autre manière ; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La noblesse anglaise voyage, la noblesse française ne voyage point ; le peuple français voyage, le peuple anglais ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les Français ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages ; mais les Anglais ne vont point chercher fortune chez les autres nations, si ce n'est par le commerce, et les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils

s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les Français, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglais ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que personne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglais a les préjugés de l'orgueil, et le Français ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux, parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, et moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guère que les Espagnols qui voyagent de cette manière. Tandis qu'un Français court chez les artistes d'un pays, qu'un Anglais en fait dessiner quelque antique, et qu'un Allemand porte son *album* chez tous les savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, et il est le seul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à son pays.

Les anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres, et pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux,

qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homère, le seul poète qui nous transporte dans le pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos historiens, en chargeant leurs livres de portraits et de caractères. Tacite a mieux décrit les Germains de son temps qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne, connoissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi, que les caractères originaux des peuples s'effaçant de jour en jour deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent, et que les peuples se confondent, on voit peu-à-peu disparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup-d'œil. Autrefois chaque nation restoit plus renfermée en elle-même; il y avoit moins de communications,

moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques et civiles de peuple à peuple ; point tant de tracasseries royales appelées négociations, point d'ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement : les grandes navigations étoient rares ; il y avoit peu de commerce éloigné, et le peu qu'il y en avoit, étoit fait par le prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, et ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe et l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule et l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entière ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela que les anciens peuples se regardant la plupart comme Autochthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez longtemps, pour avoir perdu la mémoire des siècles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, et pour avoir laissé le temps au climat de faire sur eux des impressions durables ; au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les Français d'aujourd'hui,

ne sont plus ces grands corps blonds et blancs d'autrefois ; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modèle à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractère, ainsi que leur naturel ; les Persans originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure, et encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air et du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caractères, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le temps de faire ses impressions, et où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au physique, la même différence de terre à terre, et de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tourner en ridi-

cule Hérodote, Crésias, Pline, pour avoir représenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux et des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures ; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à-la-fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siècle à siècle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation.

En même temps que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment et plus mal ; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un systême de philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce et les arts, qui mêlent et confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent

faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir ?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le sauvage qui n'a besoin de personne, et ne convoite rien au monde, ne connoît et ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes ; il n'en veut qu'aux bêtes, et n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile est nécessaire, et qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous, est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi l'on ne connoît que les grands peuples, et les grands peuples se ressemblent tous.

Nous avons dit-on des savans qui voyagent pour s'instruire ; c'est une erreur. Les

savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platon, les Pythagore, ne se trouvent plus, ou s'il y en a, c'est bien loin de nous. Nos savans ne voyagent que par ordre de la cour ; on les dépêche, ou on les défraie, on les paie, pour voir tel ou tel objet, qui, très-sûrement, n'est pas un objet moral. Ils doivent tout leur temps à cet objet unique, ils sont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puisse être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'est jamais pour étudier les hommes, c'est pour les instruire. Ce n'est pas de science qu'ils ont besoin, mais d'ostentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à secouer le joug de l'opinion ? Ils ne le font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux, l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philosopher. L'enfant observe les choses, en attendant qu'il puisse observer les hommes. L'homme doit commencer par observer ses semblables, et puis il observe les choses s'il en a le temps.

C'est donc mal raisonner, que de conclure que les voyages sont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'ensuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, et pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente, et achèvent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, est, à son retour, ce qu'il sera toute sa vie; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés; et mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, et pas une des vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, et qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire, reviennent tous meilleurs et plus sages qu'ils n'étoient partis. Ainsi voyagera mon Emile : ainsi avoit voyagé ce jeune

homme, digne d'un meilleur siècle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour son pays à la fleur de ses ans, mais qui méritoit de vivre, et dont la tombe, ornée de ses seules vertus, attendoit pour être honorée qu'une main étrangère y semât des fleurs.

Tout ce qui se fait par raison, doit avoir ses règles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond ; voyager pour s'instruire, est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé, n'est rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire, et cet intérêt bien choisi fixeroit encore la nature de l'instruction. C'est toujours la suite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être considéré par ses rapports physiques avec les autres êtres, par ses rapports moraux avec les autres hommes, il lui reste à se considérer par ses rapports civils avec ses concitoyens. Il faut pour cela qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverses formes de gouvernement, et enfin le gouvernement particulier sous lequel il est

né, pour savoir s'il lui convient d'y vivre : car, par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme, en devenant majeur et maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison, qu'il est censé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa patrie, comme à la succession de son père : encore, le lieu de la naissance étant un don de la nature, cède-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux chaque homme reste libre, à ses risques, en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux lois, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple ; jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même ; mais vous approchez de l'âge où les lois vous laissant la disposition de votre bien, vous rendent maître de votre personne ; vous allez vous trouver seul dans la société, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établissement ; cette vue est louable, elle

est un des devoirs de l'homme ; mais avant de vous marier, il faut savoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez passer votre vie, quelles mesures vous voulez prendre pour assurer du pain à vous et à votre famille ; car, bien qu'il ne faille pas faire d'un tel soin sa principale affaire, il y faut pourtant songer une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous méprisez ? voulez-vous établir votre fortune et fixer votre état par des relations civiles, qui vous mettront sans cesse à la discrétion d'autrui, et vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même ?

Là-dessus je lui décrirai tous les moyens possibles de faire valoir son bien, soit dans le commerce, soit dans les charges, soit dans la finance, et je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir, qui ne le mette dans un état précaire et dépendant, et ne le force de régler ses mœurs, ses sentimens, sa conduite, sur l'exemple et les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer son temps et sa personne ; c'est de se mettre au service, c'est-à-dire de se louer à très-bon compte, pour

aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes, et ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus, loin de vous dispenser des autres ressources, il ne vous les rend que plus nécessaires; car il entre aussi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il est vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même insensiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réussissent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous saurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, si ce n'est peut-être auprès des femmes; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus servile est toujours le plus honoré; que si vous vous avisez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous serez méprisé, haï, chassé peut-être, tout au moins accablé de passe-droits, et supplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre service à la tranchée, tandis qu'ils faisoient le leur à la toilette.

On se doute bien que tous ces emplois

divers ne seront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi ! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance ? ai-je perdu mes bras ? ma force est-elle épuisée ? ne sais-je plus travailler ? que m'importent tous vos beaux emplois, et toutes les sottes opinions des hommes ? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaisant et juste ; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit et de la santé par son travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent guère. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, et je vivrai sans inquiétude. Sophie et mon champ, et je serai riche.

Oui, mon ami, c'est assez pour le bonheur du sage, d'une femme et d'un champ qui soient à lui. Mais ces trésors, bien que modestes, ne sont pas si communs que vous pensez. Le plus rare est trouvé pour vous ; parlons de l'autre.

Un champ qui soit à vous, cher Emile ! et dans quel lieu le choisirez-vous ? En quel coin de la terre pourrez-vous dire : je suis ici mon maître et celui du terrein qui m'appartient ? On sait en quels lieux

il est aisé de se faire riche, mais qui sait où l'on peut se passer de l'être? qui sait où l'on peut vivre indépendant et libre, sans avoir besoin de faire mal à personne et sans crainte d'en recevoir? croyez-vous que le pays où il est toujours permis d'être honnête homme soit si facile à trouver? S'il est quelque moyen légitime et sûr de subsister sans intrigue, sans affaire, sans dépendance, c'est, j'en conviens, de vivre du travail de ses mains, en cultivant sa propre terre; mais où est l'état où l'on peut se dire, la terre que je foule est à moi? Avant de choisir cette heureuse terre, assurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion persécutante, que des mœurs perverses ne vous y viennent troubler; mettez-vous à l'abri des impôts sans mesure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès sans fin qui consumeroient votre fonds; faites en sorte qu'en vivant justement vous n'ayiez point à faire votre cour à des intendans, à leurs substituts, à des juges, à des prêtres, à des puissans voisins, à des fripons de toute espèce, toujours prêts à vous tourmenter si vous les négligez; mettez-vous surtout à l'abri des vexations des grands et

des riches; songez que partout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achète ou bâtisse une maison près de votre chaumière, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, sous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, absorber toutes vos ressources dans un large grand chemin? Que si vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conserver aussi vos richesses, car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richesse et le crédit s'étayent mutuellement; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau, pourtant, il est honnête, il vous rendroit heureux en effet; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour, à choisir un asyle en Europe, où vous puissiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, et

vous n'aurez pas regret à votre temps. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimère ; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, et vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes lecteurs apercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée ; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés et continués dans cette vue, Emile n'en revient pas versé dans toutes les matières de gouvernement, de mœurs publiques, et de maximes d'Etat de toute espèce, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, et l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, et il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos savans en cette partie, n'est qu'un enfant, et qui pis est, un enfant de mauvaise foi. Quand j'entends élever Grotius jusqu'aux nues et couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes sensés lisent ou comprennent ces deux auteurs. La vérité est que leurs principes sont exactement semblables ; ils ne diffèrent que par les expressions. Ils diffèrent aussi par la méthode. Hobbes s'appuie sur des sophismes, et

Grotius sur des poètes : tout le reste leur est commun.

Le seul moderne en état de créer cette grande et inutile science, eût été l'illustre Montesquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique ; il se contenta de traiter du droit positif des gouvernemens établis ; et rien au monde n'est plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger sainement des gouvernemens tels qu'ils existent, est obligé de les réunir toutes deux ; il faut savoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui est. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matières, est d'intéresser un particulier à les discuter, de répondre à ces deux questions ; que m'importe ? et, qu'y puis-je faire ? Nous avons mis notre Emile en état de se répondre à toutes deux.

La deuxième difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans lesquelles on a été nourri, surtout de la partialité des auteurs qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne se soucient guère, ne songent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires, ni pensions, ni places d'Académies ; qu'on juge comment ses

droits doivent être établis par ces gens-là ! J'ai fait en sorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine sait-il ce que c'est que gouvernement ; la seule chose qui lui importe est de trouver le meilleur ; son objet n'est point de faire des livres, et si jamais il en fait, ce ne sera point pour faire sa cour aux puissances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reste une troisième difficulté plus spécieuse que solide, et que je ne veux ni résoudre, ni proposer : il me suffit qu'elle n'effraie point mon zèle, bien sûr qu'en des recherches de cette espèce, de grands talens sont moins nécessaires qu'un sincère amour de la justice et un vrai respect pour la vérité. Si donc les matières de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, selon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'observer, il faut se faire des règles pour ses observations ; il faut se faire une échelle pour y rapporter les mesures qu'on prend. Nos principes de droit politique sont cette échelle ; nos mesures sont les lois politiques de chaque pays.

Nos élémens seront clairs, simples, pris

immédiatement dans la nature des choses. Ils se formeront des questions discutées entre nous, et que nous ne convertirons en principes que quand elles seront suffisamment résolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons si les hommes naissent esclaves ou libres, associés ou indépendans, s'ils se réunissent volontairement ou par force; si jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle est surmontée par une autre; en sorte que depuis la force du roi Nembrot, qui, dit-on, lui soumit les premiers peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là soient devenues iniques et usurpatoires, et qu'il n'y ait plus de légitimes rois que les descendans de Nembrot ou ses ayant-cause; ou bien si cette première force venant à cesser, la force qui lui succède oblige à son tour, et détruit l'obligation de l'autre, en sorte qu'on ne soit obligé d'obéir qu'autant qu'on y est forcé, et qu'on en soit dispensé sitôt qu'on peut faire résistance : droit qui, ce semble, n'ajouteroit pas grand'chose à la force, et ne seroit guère qu'un jeu de mots.

Nous examinerons si l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, et s'il s'ensuit pour cela que ce soit un crime d'appeler le médecin.

Nous examinerons encore si l'on est obligé en conscience de donner sa bourse à un bandit qui nous la demande sur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher; car enfin, le pistolet qu'il tient est aussi une puissance.

Si ce mot de puissance en cette occasion veut dire autre chose qu'une puissance légitime, et par conséquent soumise aux lois dont elle tient son être.

Supposé qu'on rejette ce droit de force, et qu'on admette celui de la nature ou l'autorité paternelle comme principe des sociétés, nous rechercherons la mesure de cette autorité, comment elle est fondée dans la nature, et si elle a d'autre raison que l'utilité de l'enfant, sa foiblesse, et l'amour naturel que le père a pour lui: si donc la foiblesse de l'enfant venant à cesser, et sa raison à mûrir, il ne devient pas seul juge naturel de ce qui convient à sa conservation, par conséquent son propre maître, et indépendant de tout autre homme, même de son père; car il est encore plus sûr que le fils s'aime lui-

même, qu'il n'est sûr que le père aime le fils.

Si, le père mort, les enfans sont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un père; et si, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille soit tenue d'obéir; Auquel cas on chercheroit comment l'au torité pourroit jamais être partagée, et de quel droit il y auroit sur la terre entière, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain.

Supposé que les peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit, du fait; et nous demanderons si s'étant ainsi soumis à leurs frères, oncles ou parens, non qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre et volontaire.

Passant ensuite au droit d'esclavage, nous examinerons si un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, sans restriction, sans réserve, sans aucune espèce de condition. C'est-à-dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa vie, à sa raison, à son *moi*, à toute moralité dans ses actions, et cesser, en un mot, d'exister

avant sa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de sa propre conservation, et malgré sa conscience et sa raison, qui lui prescrivent ce qu'il doit faire et ce dont il doit s'abstenir.

Que s'il y a quelque réserve, quelque restriction dans l'acte d'esclavage, nous discuterons si cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractans n'ayant point, en cette qualité, de supérieur commun (1), restent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conséquent libres chacun dans cette partie, et maîtres de le rompre sitôt qu'ils s'estiment lésés.

Que si donc un esclave ne peut s'aliéner sans réserve à son maître, comment un peuple peut-il s'aliéner sans réserve à son chef? et si l'esclave reste juge de l'observation du contrat par son maître, comment le peuple ne restera-t-il pas juge de l'observation du contrat par son chef?

Forcés de revenir ainsi sur nos pas, et

---

(1) S'ils en avoient un, ce supérieur commun ne seroit autre que le souverain, et alors le droit d'esclavage, fondé sur le droit de souveraineté, n'en seroit pas le principe.

considérant le sens de ce mot collectif de *peuple*, nous chercherons si, pour l'établir, il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous supposons.

Puisqu'avant de s'élire un roi, le peuple est un peuple, qu'est-ce qui l'a fait tel, sinon le contrat social? Le contrat social est donc la base de toute société civile, et c'est dans la nature de cet acte, qu'il faut chercher celle de la société qu'il forme.

Nous rechercherons quelle est la teneur de ce contrat, et si l'on ne peut pas, à peu près, l'énoncer par cette formule: *Chacun de nous met en commun ses biens, sa personne, sa vie et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale, et nous recevons en corps chaque membre, comme partie indivisible du tout.*

Ceci supposé; pour définir les termes dont nous avons besoin, nous remarquerons qu'au lieu de la personne particulière de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral et collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix. Cette personne publique prend, en général, le nom de *corps politique*: lequel est appelé par ses membres, *Etat* quand il est passif, *Souverain* quand

il est actif, *Puissance* en le comparant à ses semblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *Peuple* collectivement, et s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité souveraine; et *Sujets*, comme soumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'association renferme un engagement réciproque du public et des particuliers, et que chaque individu contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport; savoir, comme membre du Souverain, envers les particuliers; et comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les sujets envers le souverain, à cause des deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale, proprement dite, que le seul pacte social. Ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'en-

gager envers autrui ; car, par rapport à l'étranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes, savoir, chaque particulier et le public, n'ayant aucun supérieur commun qui puisse juger leurs différens, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contrat quand il lui plaît ; c'est-à-dire, d'y renoncer pour sa part, sitôt qu'il se croit lésé ?

Pour éclaircir cette question, nous observerons que, selon le pacte social, le souverain ne pouvant agir que par des volontés communes et générales, ses actes ne doivent de même avoir que des objets généraux et communs ; d'où il suit qu'un particulier ne sauroit être lésé directement par le souverain, qu'ils ne le soient tous ; ce qui ne se peut, puisque ce seroit vouloir se faire du mal à soi-même. Ainsi, le contrat social n'a jamais besoin d'autre garant que de la force publique, parce que la lésion ne peut jamais venir que des particuliers, et alors ils ne sont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les questions semblables, nous aurons soin de nous rap-

peler toujours que le pacte social est d'une nature particulière et propre à lui seul, en ce que le peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'est-à-dire, le peuple en corps comme souverain, avec les particuliers comme sujets : condition qui fait tout l'artifice et le jeu de la machine politique, et qui seule rend légitimes, raisonnables et sans danger, des engagemens qui sans cela seroient absurdes, tyranniques, et sujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant soumis qu'au souverain, et l'autorité souveraine n'étant autre chose que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéissant au souverain, n'obéit qu'à lui-même, et comment on est plus libre, dans le pacte social que dans l'état de nature.

Après avoir fait la comparaison de la liberté naturelle avec la liberté civile, quant aux personnes, nous ferons, quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de souveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'est sur le droit de propriété qu'est fondée l'autorité souveraine, ce droit est celui qu'elle doit le plus respecter ; il est inviolable et sacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier et individuel : sitôt qu'il est

considéré comme commun à tous les citoyens, il est soumis à la volonté générale, et cette volonté peut l'anéantir. Ainsi, le souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de plusieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela se fit à Sparte, au temps de Lycurgue; au lieu que l'abolition des dettes, par Solon, fut un acte illégitime.

Puisque rien n'oblige les sujets, que la volonté générale, nous rechercherons comment se manifeste cette volonté, à quels signes on est sûr de la reconnoître, ce que c'est qu'une loi, et quels sont les vrais caractères de la loi. Ce sujet est tout neuf; la définition de la loi est encore à faire.

A l'instant que le peuple considère en particulier un ou plusieurs de ses membres, le peuple se divise. Il se forme entre le tout et sa partie une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, et le tout, moins cette partie, est l'autre. Mais le tout, moins une partie, n'est pas le tout; tant que ce rapport subsiste, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le peuple statue sur tout le peuple, il ne considère que lui-même, et s'il se forme un rapport,

c'est de l'objet entier sous un point de vue, à l'objet entier sous un autre point de vue, sans aucune division du tout. Alors l'objet sur lequel on statue est général, et la volonté qui statue est aussi générale. Nous examinerons s'il y a quelqu'autre espèce d'acte qui puisse porter le nom de loi.

Si le souverain ne peut parler que par des lois, et si la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général et relatif, également à tous les membres de l'Etat, il s'ensuit que le souverain n'a jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier; et comme il importe cependant à la conservation de l'Etat qu'il soit aussi décidé des choses particulières, nous rechercherons comment cela se peut faire.

Les actes du souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des lois: il faut ensuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement, pour l'exécution de ces mêmes lois, et ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi, l'acte par lequel le souverain statue qu'on élira un chef, est une loi; et l'acte par lequel on élit ce chef, en exécution de la loi, n'est qu'un acte de gouvernemeut.

Voici donc un troisième rapport sous

lequel le peuple assemblé peut être considéré, savoir, comme magistrat ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme souverain (1).

Nous examinerons s'il est possible que le peuple se dépouille de son droit de souveraineté, pour en revêtir un homme ou plusieurs ; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, et dans cet acte le peuple n'étant pas souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la souveraineté, consistant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particulière sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent contraire ; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences, et l'intérêt public à l'égalité ; et quand cet accord seroit possible,

---

(1) Ces questions et propositions sont la plupart extraites du *Contrat social*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris sans consulter mes forces, et abandonné depuis longtemps. Le petit traité que j'en ai détaché, et dont c'est ici le sommaire, sera publié à part. *Note faite en 1761.*

il suffiroit qu'il ne fût pas nécessaire et indestructible pour que le droit souverain n'en pût résulter.

Nous rechercherons si, sans violer le pacte social, les chefs du peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus, peuvent jamais être autre chose que les officiers du peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les lois; si ces chefs ne lui doivent pas compte de leur administration, et ne sont pas soumis eux-mêmes aux lois qu'ils sont chargés de faire observer.

Si le peuple ne peut aliéner son droit suprême, peut-il le confier pour un temps? s'il ne peut se donner un maître, peut-il se donner des représentans? Cette question est importante et mérite discussion.

Si le peuple ne peut avoir ni souverain ni représentans, nous examinerons comment il peut porter ses lois lui-même; s'il doit avoir beaucoup de lois; s'il doit les changer souvent; s'il est aisé qu'un grand peuple soit son propre législateur:

Si le peuple romain n'étoit pas un grand peuple:

S'il est bon qu'il y ait de grands peuples?

Il suit, des considérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les sujets et le souverain; et

ce corps intermédiaire; formé d'un ou de plusieurs membres, est chargé de l'administration publique, de l'exécution des lois, et du maintien de la liberté civile et politique.

Les membres de ce corps s'appellent *Magistrats* ou *Rois*, c'est-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier, considéré par les hommes qui le composent, s'appelle *Prince*, et considéré par son action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous considérons l'action du corps entier agissant sur lui-même, c'est-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le magistrat reçoit du souverain les ordres qu'il donne au peuple; et, tout compensé, son produit ou sa puissance est au même degré que le produit ou la puissance des citoyens qui sont sujets d'un côté, et souverains de l'autre. On ne sauroit altérer aucun des trois termes, sans rompre à l'instant la proportion. Si le souverain veut gouverner, ou si le prince veut donner des lois, ou si le sujet refuse d'obéir, le désordre succède à la règle, et l'Etat

dissout, tombe dans le despotisme ou dans l'anarchie.

Supposons que l'Etat soit composé de dix mille citoyens. Le souverain ne peut être considéré que collectivement et en corps ; mais chaque particulier a, comme sujet, une existence individuelle et indépendante. Ainsi, le souverain est au sujet comme dix mille à un ; c'est-à-dire, que chaque membre de l'Etat n'a, pour sa part, que la dix millième partie de l'autorité souveraine, quoiqu'il lui soit soumis tout entier. Que le peuple soit composé de cent mille hommes, l'état des sujets ne change pas, et chacun porte toujours tout l'empire des lois, tandis que son suffrage, réduit à un cent millième, a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainsi, le sujet restant toujours un, le rapport du souverain augmente en raison du nombre des citoyens : d'où il suit que, plus l'Etat s'aggrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulières se rapportent à la volonté générale, c'est-à-dire, les mœurs aux lois, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépositaires de l'autorité publique plus de ten-

tations et de moyens d'en abuser, plus le gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le souverain doit en avoir à son tour, pour contenir le gouvernement.

Il suit de ce double rapport, que la proportion continue entre le souverain, le prince et le peuple, n'est point une idée arbitraire, mais une conséquence de la nature de l'Etat. Il suit encore que l'un des extrêmes, savoir le peuple, étant fixe, toutes les fois que la raison doublée augmente ou diminue, la raison simple augmente ou diminue à son tour; ce qui ne peut se faire sans que le moyen terme change autant de fois : d'où nous pouvons tirer cette conséquence, qu'il n'y a pas une constitution de gouvernement unique et absolue; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature, qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple est nombreux, moins les mœurs se rapportent aux lois, nous examinerons si, par une analogie assez évidente, on ne peut pas dire aussi que plus les magistrats sont nombreux, plus le gouvernement est foible.

Pour éclaircir cette maxime, nous distinguerons, dans la personne de chaque magistrat, trois volontés essentiellement

différentes. Premiérement, la volonté propre de l'individu, qui ne tend qu'à son avantage particulier; secondement, la volonté commune des magistrats, qui se rapporte uniquement au profit du prince; volonté qu'on peut appeler volonté de corps, laquelle est générale par rapport au gouvernement, et particulière par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie : en troisième lieu, la volonté du peuple ou la volonté souveraine, laquelle est générale, tant par rapport à l'Etat considéré comme le tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite, la volonté particulière et individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-subordonnée; et, par conséquent, la volonté générale et souveraine est la régle de toutes les autres. Au contraire, selon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives, à mesure qu'elles se concentrent; la volonté générale est toujours la plus foible, la volonté de corps a le second rang, et la volonté particulière est préférée à tout : en sorte que chacun est premiérement soi-même, et puis magistrat, et puis citoyen; gradation directement

opposée à celle qu'exige l'ordre social.

Cela posé, nous supposerons le gouvernement entre les mains d'un seul homme. Voilà la volonté particulière et la volonté de corps parfaitement réunies, et par conséquent celle-ci au plus haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir. Or, comme c'est de ce degré que dépend l'usage de la force, et que la force absolue du gouvernement étant toujours celle du peuple, ne varie point, il s'ensuit que le plus actif des gouvernemens est celui d'un seul.

Au contraire, unissons le gouvernement à l'autorité suprême; faisons le prince du souverain, et des citoyens autant de magistrats : alors la volonté de corps, parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, et laissera la volonté particulière dans toute sa force. Ainsi le gouvernement, toujours avec la même force absolue, sera dans son *minimum* d'activité.

Ces règles sont incontestables, et d'autres considérations servent à les confirmer. On voit, par exemple, que les magistrats sont plus actifs dans leur corps que le citoyen n'est dans le sien, et que par conséquent la volonté particulière y a beaucoup plus d'influence; car chaque magis-

trat est presque toujours chargé de quelque fonction particulière de gouvernement, au lieu que chaque citoyen, pris à part, n'a aucune fonction de la souveraineté : d'ailleurs, plus l'Etat s'étend, plus sa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raison de son étendue ; mais l'Etat restant le même, les magistrats ont beau se multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il est dépositaire de celle de l'Etat, que nous supposons toujours égale. Ainsi, par cette pluralité, l'activité du gouvernement diminue sans que sa force puisse augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement se relâche à mesure que les magistrats se multiplient, et que, plus le peuple est nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des magistrats au gouvernement doit être inverse de celui des sujets au souverain : c'est-à-dire, que plus l'Etat s'aggrandit, plus le gouvernement doit se resserrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raison de l'augmentation du peuple.

Pour fixer ensuite cette diversité de formes sous des dominations plus précises,

nous remarquerons en premier lieu que le souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en sorte qu'il y ait plus de citoyens magistrats que de citoyens simples particuliers. On donne le nom de démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut resserrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en sorte qu'il y ait plus de simples citoyens que de magistrats, et cette forme porte le nom d'aristocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un magistrat unique. Cette troisième forme est la plus commune, et s'appelle monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premières, sont susceptibles de plus et de moins, et ont même une assez grande latitude; car la démocratie peut embrasser tout le peuple ou se resserrer jusqu'à la moitié. L'aristocratie, à son tour, peut de la moitié du peuple se resserrer indéterminément jusqu'aux plus petits nombres : la royauté même admet quelquefois un partage, soit entre le père et le fils, soit entre deux

frères, soit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, et l'on a vu dans l'Empire romain jusqu'à huit Empereurs à-la-fois, sans qu'on pût dire que l'Empire fût divisé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement se confond avec la suivante; et sous trois dénominations spécifiques, le gouvernement est réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de citoyens.

Il y a plus; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards se subdiviser en diverses parties, l'une administrée d'une manière et l'autre d'une autre, il peut résulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes dont chacune est multipliable par toutes les formes simples.

On a de tout temps beaucoup disputé sur la meilleure forme de gouvernement, sans considérer que chacune est la meilleure en certains cas, et la pire en d'autres. Pour nous, si dans les différens Etats le nombre des magistrats (1) doit être inverse de

(1) On se souviendra que je n'entends parler ici que des magistrats suprêmes ou chefs de la nation; les autres n'étant que leurs substituts en telle ou telle partie.

celui des citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits États, l'aristocratique aux médiocres, et le monarchique aux grands.

C'est par le fil de ces recherches, que nous parviendrons à savoir quels sont les devoirs et les droits des citoyens, et si l'on peut séparer les uns des autres; ce que c'est que la patrie, en quoi précisément elle consiste, et à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point.

Après avoir ainsi considéré chaque espèce de société civile en elle-même, nous les comparerons pour en observer les divers rapports : les unes grandes, les autres petites ; les unes fortes, les autres foibles, s'attaquant, s'offensant, s'entredétruisant, et dans cette action et réaction continuelle, faisant plus de misérables, et coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur première liberté. Nous examinerons si l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'institution sociale; si les individus soumis aux lois et aux hommes, tandis que les sociétés gardent entr'elles l'indépendance de la nature ;

ne restent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages, et s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au monde, que d'y en avoir plusieurs. N'est-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, et n'assure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquàm in bello paratum esse, nec tanquàm in pace securum?* N'est-ce pas cette association partielle et imparfaite, qui produit la tyrannie et la guerre; et la tyrannie et la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Nous examinerons enfin l'espèce de remèdes qu'on a cherchée à ces inconvéniens, par les ligues et confédérations, qui, laissant chaque Etat son maître au-dedans, l'arme au dehors contre tout aggresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative, ce qui peut la rendre durable, et jusqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, sans nuire à celui de la souveraineté.

L'Abbé de S. Pierre avoit proposé une association de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entr'eux une paix perpétuelle. Cette association étoit-elle prati-

cable, et supposant qu'elle eût été établie, étoit-il à présumer qu'elle eût duré (1)? Ces recherches nous mènent directement à toutes les questions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poserons les vrais principes du droit de la guerre, et nous examinerons pourquoi Grotius et les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne serois pas étonné qu'au milieu de tous nos raisonnemens, mon jeune homme, qui a du bon sens, me dît, en minterompant : On diroit que nous bâtissons notre édifice avec du bois, et non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque pièce à la règle! Il est vrai, mon ami; mais songez que le droit ne se plie point aux passions des hommes, et qu'il s'agissoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent, que nos fondemens sont posés, ve-

---

(1) Depuis que j'écrivois ceci, les raisons *pour* ont été exposées dans l'extrait de ce projet; les raisons *contre*, du moins celles qui m'ont paru solides, se trouveront dans le recueil de mes écrits, à la suite de ce même extrait.

nez examiner ce que les hommes ont bâti dessus, et vous verrez de belles choses!

Alors je lui fais lire Télémaque, et poursuivre sa route : nous cherchons l'heureuse Salente, et le bon Idoménée, rendu sage à force de malheurs. Chemin faisant, nous trouvons beaucoup de Protésilas, et point de Philoclès. Adraste, roi des Dauniens, n'est pas non plus introuvable; mais laissons les lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire, à notre place, un Télémaque à la main, et ne leur suggérons point des applications affligeantes, que l'auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reste, Emile n'étant pas roi, ni moi dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque et Mentor, dans le bien qu'ils faisoient aux hommes: personne ne sait mieux que nous se tenir à sa place, et ne desire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous ; que quiconque aime le bien de tout son cœur, et le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que Télémaque et Mentor sont des chimères. Emile ne voyage pas en homme oisif, et fait plus de bien que s'il étoit prince. Si nous étions rois, nous ne serions plus bienfaisans; si nous étions rois et bienfaisans, nous fe-

rions, sans le savoir, mille maux réels, pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions rois et sages, le premier bien que nous voudrious faire à nous-mêmes et aux autres, seroit d'abdiquer la royauté, et de redevenir ce que nous sommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la jeunesse; c'est la manière dont on les lui fait faire. Les gouverneurs, plus curieux de leur amusement que de son instruction, la mènent de ville en ville, de palais en palais, de cercle en cercle, ou, s'ils sont savans et gens de lettres, ils lui font passer son temps à courir des bibliothèques, à visiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à transcrire de vieilles inscriptions. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre siècle; c'est comme s'ils s'occupoient d'un autre pays; en sorte, qu'après avoir, à grands frais, parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent sans avoir rien vu de ce qui peut les intéresser, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les capitales se ressemblent, tous les peuples s'y mêlent, toutes les mœurs

s'y confondent : ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les nations. Paris et Londres ne sont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, et toutes leurs maximes-pratiques sont les mêmes. On sait quelles espèces d'hommes doivent se rassembler dans les cours ; on sait qu'elles mœurs l'entassement du peuple et l'inégalité des fortunes doivent partout produire. Sitôt qu'on me parle d'une ville composée de deux cent mille ames, je sais d'avance comment on y vit : ce que je saurois de plus sur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'est dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune et d'état, qu'il faut aller étudier le génie et les mœurs d'une nation. Voyez, en passant, la capitale ; mais allez observer au loin le pays. Les Français ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine ; les Anglais sont plus Anglais en Mercie, qu'à Londres ; et les Espagnols, plus Espagnols en Galice, qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un peuple se caractérise et se

montre tel qu'il est sans mélange : c'est là que les bons et les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir ; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est plus exacte.

Les rapports nécessaires des mœurs au gouvernement ont été si bien exposés dans le livre de l'esprit des lois, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais en général, il y a deux règles faciles et simples pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une est la population. Dans tout pays qui se dépeuple, l'Etat tend à sa ruine, et le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela, que cette population soit un effet naturel du gouvernement et des mœurs ; car si elle se faisoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles et passagères, alors elles prouveroient le mal par le remède. Quand Auguste porta des lois contre le célibat, ces lois montroient déjà le déclin de l'empire romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les citoyens à se marier, et non pas que la loi les y contraigne ; il ne faut pas examiner ce qui se fait par

force, car la loi qui combat la constitution, s'élude et devient vaine, mais ce qui se fait par l'influence des mœurs et par la pente naturelle du gouvernement; car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de S. Pierre, de chercher toujours un petit remède à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur source commune, et de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à-la-fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcère, qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture; je n'en veux pas davantage, cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas longtemps.

La seconde marque de la bonté relative du gouvernement et des lois, se tire aussi de la population, mais d'une autre manière, c'est-à-dire, de sa distribution, et non pas de sa quantité. Deux Etats égaux en grandeur et en nombre d'hommes, peuvent être fort inégaux en force, et le plus puissant des deux est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire: celui qui n'a pas de si grandes villes, et qui par con-

séquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce sont les grandes villes qui épuisent un Etat et font sa foiblesse : la richesse qu'elles produisent est une richesse apparente et illusoire : c'est beaucoup d'argent et peu d'effet. On dit que la ville de Paris vaut une province au Roi de France ; moi je crois qu'elle lui en coûte plusieurs, que c'est à plus d'un égard que Paris est nourri par les provinces, et que la plupart de leurs revenus se versent dans cette ville, et y restent, sans jamais retourner au peuple ni au Roi. Il est inconcevable que, dans ce siècle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui sache voir que la France seroit beaucoup plus puissante, si Paris étoit anéanti. Non seulement le peuple mal distribué n'est pas avantageux à l'Etat ; mais il est plus ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, et que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un Français et un Anglais, tout fiers de la grandeur de leurs capitales, disputer entr'eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble le-

quel des deux peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un peuple hors de ses villes, ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration et par le jargon des administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le peuple, et dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du ministère; dans tel autre, il faut voir élire les membres du parlement, pour juger s'il est vrai que la nation soit libre; dans quelque pays que ce soit, il est impossible que, qui n'a vu que les villes, connoisse le gouvernement, attendu que l'esprit n'en est jamais le même pour la ville et pour la campagne. Or, c'est la campagne qui fait le pays, et c'est le peuple de la campagne qui fait la nation.

Cette étude de divers peuples dans leurs provinces reculées, et dans la simplicité

de leur génie originel, donne une observation générale bien favorable à mon épigraphe, et bien consolante pour le cœur humain. C'est que toutes les nations ainsi observées, paroissent en valoir beaucoup mieux ; plus elles se rapprochent de la nature, plus la bonté domine dans leur caractère ; ce n'est qu'en se renfermant dans les villes, ce n'est qu'en s'altérant à force de culture, qu'elles se dépravent, et qu'elles changent en vices agréables et pernicieux, quelques défauts plus grossiers que malfaisans.

De cette observation, résulte un nouvel avantage dans la manière de voyager que je propose, en ce que les jeunes gens séjournant peu dans les grandes villes où règne une horrible corruption, sont moins exposés à la contracter, et conservent parmi des hommes plus simples, et dans des sociétés moins nombreuses, un jugement plus sûr, un goût plus sain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reste, cette contagion n'est guère à craindre pour mon Emile ; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai prises pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne sait plus ce que peut le véritable

amour sur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoissant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il soit débauché. Il est aisé d'en imposer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chastement sans amour; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui dise avoir ainsi passé sa jeunesse, et qui soit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence; moi je cherche la réalité, et je suis trompé, s'il y a pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'est pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a suggérée:

J'étois à Venise, en visite chez le gouverneur d'un jeune Anglais. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu; le gouverneur reçoit ses lettres de la poste, il les lit, et puis en relit une tout haut à son élève. Elle étoit en anglais; je n'y compris rien; mais, durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, et les jeter au feu l'une après l'autre, le plus

doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas : surpris de ce caprice, je le regarde au visage, et crois y voir de l'émotion ; mais les signes extérieurs des passions, quoiqu'assez semblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, sur lesquelles il est facile de se tromper. Les peuples ont divers langages sur le visage, aussi bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, et puis, montrant au gouverneur les poignets nuds de son élève, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis : peut-on savoir ce que cela signifie ?

Le gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son élève d'un air de satisfaction, et après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une dame de cette ville lui a fait, il n'y a pas longtemps. Or, vous saurez que M. John est promis dans son pays à une jeune demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, et qui en mérite encore davantage. Cette lettre est de la mère de sa maîtresse, et je vais vous en traduire l'endroit qui

a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

« Luci ne quitte point les manchettes
» de lord John. Miss Beti Roldham vint
» hier passer l'après-midi avec elle, et
» voulut à toute force travailler à son
» ouvrage. Sachant que Luci s'étoit levée
» aujourd'hui plutôt qu'à l'ordinaire, j'ai
» voulu voir ce qu'elle faisoit, et je l'ai
» trouvée occupée à défaire tout ce qu'a-
» voit fait hier miss Betti. Elle ne veut
» pas qu'il y ait dans son présent, un seul
» point d'une autre main que la sienne ».

M. John sortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, et je dis à son gouverneur : vous avez un élève d'un excellent naturel ; mais parlez-moi vrai. La lettre de la mère de miss Luci n'est-elle point arrangée ? n'est-ce point un expédient de votre façon contre la dame aux manchettes ? Non, me dit-il, la chose est réelle ; je n'ai pas mis tant d'art à mes soins ; j'y ai mis de la simplicité, du zèle, et Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'est point sorti de ma mémoire ; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il est temps de finir. Ramenons lord John à miss Luci, c'est-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant son départ, un esprit plus éclairé ; et il rapporte dans son pays, l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, et les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris soin qu'il se liât dans chaque nation avec quelque homme de mérite, par un traité d'hospitalité à la manière des anciens, et je ne serai pas fâché qu'il cultive ces connoissances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile et qu'il est toujours agréable d'avoir des correspondances dans les pays éloignés, c'est une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque prise sur nous. Rien n'est plus propre à leur ôter cette prise que le commerce désintéressé de gens sensés qu'on estime ; lesquels n'ayant point ces préjugés et les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'opposer sans cesse les uns aux autres, et de nous garantir ainsi de tous. Ce n'est point la même chose de commercer avec les étrangers chez nous ou chez eux. Dans le pre-

mier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent, un ménagement qui leur fait déguiser ce qu'ils en pensent ou qui leur en fait penser favorablement tandis qu'ils y sont : de retour chez eux, ils en rabattent et ne sont que justes. Je serois bien aise que l'étranger que je consulte eût vu mon pays ; mais je ne lui en demanderai son avis que dans le sien.

Fin du quatrième volume.

